ESTHER

POËME HEROÏQVE

COMPOSE' ET DEDIE'

AV ROY

Par le Sieur DE BÖISVAL.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

Y 11

A PARIS,
Chez PIERRE LE PETIT, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, ruë S. Iacques à la Croix d'Or.

M. DC. LXX.

Y 44.

L'EXCELLENCE
ET
LES PLAINTES
de la
POESIE HEROIQVE
AV ROY

PRINCE donné du Ciel aux vœux de tant d'années,
Qui ſans ceſſe remplis tes grandes deſtinées,
Qui parmy tes Guerriers, témoins de tes hauts faits,
Par de nobles travaux t'exerces dans la paix,
Qui ſçais lancer la foudre, & calmer les tempeſtes,
Qui ſçais & conquerir, & borner tes conqueſtes,

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] l'Histoire,
Sois [illegible] par les Vers
Ton nom [illegible] par l'Vnivers.
I'implore [illegible] j'espere en ta Iustice,
Pour reprimer l'effort d'vne iniuste malice,
Contraire à ce bel Art, par les temps amolly,
Qui sauve les grands noms des ombres de l'oubly.
Il est juste, Grand Roy, que ton esprit s'applique
A vanger les Heros, & le Vers heroïque,
Que des esprits jaloux, pleins de vice & d'erreur,
S'efforcent d'immoler à leur foible fureur.
Le Heros & le Vers, l'vn par l'autre admirables,
Sont vnis d'interest, estant inseparables.
Le Ciel fit l'vn pour l'autre; & par eux entreprit
L'ouvrage le plus grand que conçoive l'esprit.
Et c'est dans cet ouvrage, où l'Art & la Nature
Ont mis, comme à l'envy, leur plus riche peinture.
Car d'vn vaillant Heros le modelle parfait
Est le plus grand effort que la Nature ait fait:
Et de l'Art des humains la force magnifique
Fit ses plus grands efforts dans le Vers heroïque.
Le Heros & le Vers ne composent qu'vn corps,
Brillant de cent beautez, riche de cent tresors.
L'vn sans l'autre n'est point vne merveille entiere;
Puisque l'vn est la forme, & l'autre est la matiere.
L'vn sans l'autre n'est rien, n'a ny rang, ny grandeur;
Et l'vn à l'autre doit son estre & sa splendeur.

L'Histoire fait des Bons, des Habiles, des Iustes,
Des Sages, des Vaillans, des Pieux, des Augustes,
Des amateurs du Peuple, & du commun repos:
Mais l'heroïque Vers seul peut faire vn Heros.
Pour ton propre interest entrepren sa deffence.
Enten de ce bel Art la Plainte, & l'Excellence;
Et de tes hauts pensers tien le vol en suspens,
Pour ouir ses secrets, qu'au monde je repans.
De l'esprit des mortels l'aimable nourriture
N'est pas à contempler les faits de la Nature.
D'vn œil indifferent nous voyons leurs beautez,
De tant de feux du Ciel les brillantes clartez,
Du grand Astre des jours la lumiere éclatante,
Et la douce lueur de sa sœur inconstante.
L'Homme, de ces beaux corps regarde la splendeur,
Sans vn ravissement digne de leur grandeur.
Il void des Elemens la concorde & la guerre,
Le bel azur des Cieux, & le verd de la Terre.
Il void des vastes mers les écumantes eaux,
Le cristal ondoyant des murmurans ruisseaux,
Les flots impetueux des rivieres superbes,
Le vif émail des fleurs, & l'œil riant des herbes,
Les arbres chevelus, des nuages voisins,
Les fertiles costaux où naissent les raisins,
Les épics jaunissans, richesses des campagnes,
Et l'abry des vallons, & l'orgueil des montagnes.
Il void de toutes parts mouvoir par l'Vnivers
Des habitans de l'air le plumage divers:
Il void des animaux les troupes vagabondes,
Et les peuples muets qui nagent dans les ondes.

L'Homme ſe void luy-meſme en ce monde logé,
Le cheſ-d'œuvre de Dieu, ſon portrait abregé.
Nous voyons tous les jours tant d'œuvres nompareilles,
Sans nous ſentir épris de leurs grandes merveilles.
Mais ſi quelque mortel, d'vn habile pinceau,
De l'vn de ces objets à finy le tableau,
Nous aimons ardemment cette rare peinture;
Et l'Art nous ravit plus que ne fait la Nature.
Si quelque autre, accordant par de ſecrets reſſorts
La ſoupleſſe d'eſprit avec celle du corps,
Imite vne action plaiſante ou ſerieuſe,
Cette veuë à nos yeux ſemble delicieuſe.
L'original déplaiſt: on aime le portrait.
Ce que produit l'eſprit, rend l'eſprit ſatisfait.
Ce Dieu ſi merveilleux, dont nous ſommes l'image,
Aime la creature, ainſi que ſon ouvrage.
Il ſe plut à l'inſtant en ce qu'il avoit fait.
De ſes puiſſantes mains il admira l'effet.
La Nature eſt de luy; c'eſt par luy que nous ſommes:
Mais l'Art imitateur eſt l'ouvrage des hommes;
C'eſt noſtre creature, il nous charme les ſens,
Et comble nos eſprits de plaiſirs innocens.
Plus vn Art à nos ſens repreſente de choſes,
Plus on y voit de force & de graces encloſes.
La Peinture embraſſant les objets de nos yeux,
Imite tous les corps que l'on voit ſous les cieux:
Mais le bel Art des Vers, ſur tous objets flexible,
Embraſſe tout ſujet, inviſible & viſible.
Des aſtres il décrit le juſte mouvement;
Monte d'vn vol hardy juſques au firmament;

De Dieu meſme y dépeint la gloire & les myſteres:
Puis deſcend aux ſecrets des effets ſublunaires,
D'où naiſſent les éclairs, l'orage, & les frimas,
L'eſperance & l'horreur des terreſtres climas.
Il décrit des mortels les rares avantures;
Perce les veritez, & les choſes obſcures;
Dans les preſſans beſoins d'vn deſtin rigoureux,
Fait deſcendre du Ciel les Anges bienheureux;
Fait parler les Demons; & dans les creux abyſmes
Va chercher aux Enfers la ſource des grands crimes;
Déteſte leurs ſuccés, ſçait enfin les punir;
Se meſle de ſçavoir le paſſé, l'avenir;
Penetre des humains le cœur & la penſée;
Dit ce qu'vne ame ſent, de douleur oppreſſée,
Ou quels ſont ſes tranſports nageant dans le plaiſir,
Ou s'animant de haine, ou brulant de deſir:
Les vices, les vertus, & les humeurs diverſes;
Du ſort capricieux les biens & les traverſes;
Des eſprits moderez les jours délicieux:
Et les nuits ſans ſommeil des cœurs ambitieux:
Les douceurs de la Paix, les travaux de la Guerre;
Et la honte & l'honneur des Princes de la Terre.
Enfin; d'vn vers pompeux, ſa verve nous décrit
Tout ce qui reconnoiſt l'empire de l'eſprit.
Mais cet Art, qui comprend toute choſe imitable;
Sçait meſler ſagement l'vtile au delectable:
Par ſes charmes flateurs le vice eſt abatu.
Il verſe adroitement l'amour de la vertu.
Il amuſe nos ſens par ſes feintes plaiſantes;
Arrachant de nos cœurs les épines nuiſantes:

Puis y plante en leur lieu de bons enſeignemens :
Comme vne Mere ſçait, par des amuſemens,
Charmer de doux plaiſirs vne humeur enfantine,
Dans le temps que ſa main verſe la medecine.
Cet Art noble & ſçavant ſçait former vn Guerrier,
Sage, pieux, humain, vaillant, avanturier,
Patient aux travaux, amateur de juſtice,
Honorant les beaux faits, & puniſſant le vice.
Tel que doit eſtre vn Roy, de qui les qualitez
D'vn peuple font les maux, ou les felicitez.
Pour dépeindre les Grands, & pour leur eſtre vtile,
Entrant dans leur palais, il s'arme d'vn haut ſtile.
Il ſe pare pour eux de pompe & de grandeur ;
Et fait luire en ſes vers vne ſage pudeur.
Puis il ſçait s'animer d'vne noble furie,
Pour écarter loin d'eux l'erreur, la flaterie,
La fiere impieté, les médiſans diſcours,
Et l'envie, & l'orgueil, peſtes des grandes Cours.
Pour ſe rendre plus grave, il enfle ſa parole.
La docte metaphore, & la forte hyperbole,
Sont de ſes hauts penſers les riches ornemens :
Sans crainte il s'abandonne aux tranſports vehemens :
Et pour ſe faire voir des cieux originaire,
Dédaigne de parler vn langage ordinaire.
Car cet Art, imitant tout ce que voit l'eſprit,
Suit les efforts humains que le ſens luy preſcrit :
Mais ſi-toſt qu'il invente vne belle avanture,
Il ſuit d'vn pas hardy l'Autheur de la nature ;
Et produiſant au jour ce qui ne fut jamais,
Imite du grand Dieu les admirables faits.

D'abord, en mépriſant d'entrer par la barriere,
Cet Art ſaute au milieu de ſa longue carriere ;
Et jette les eſprits dés ce premier moment,
Dans l'agreable eſpoir d'vn grand evenement.
Ayant par le deſir attaché les oreilles,
Il charme doucement par ſes doctes merveilles,
Conduit ſes grands deſſeins d'vn fil ingenieux ;
Enſorcelle nos ſens d'vn ſon harmonieux ;
Et meſle adroitement, d'vne veine fertile,
Le faux avec le vray, le doux avec l'vtile.
Puis pour rendre à l'eſprit vne belle clarté,
Et ne l'engager pas dans vne obſcurité,
Il fait choix à propos des matieres naiſſantes,
Pour faire vn beau recit des choſes precedentes.
Ce diſcours eſt ſuccint, clair, doux, & merveilleux,
Plein d'accidens divers, de combas perilleux,
De contes inoüis, & de fameux voyages ;
Tantoſt marquant des mers les dangereux paſſages,
Tantoſt les regions, les ports, & les citez,
Toûjours divertiſſant par ſes diverſitez.
Enfin dans ce doux point l'ame ſe voit conduite,
Qu'elle apprend le paſſé, dont elle ſçait la ſuite.
Sortant de ce détroit avec tant de plaiſir,
D'entendre ce qui reſte, elle ſent vn deſir.
Cet Art avance alors le grand corps de ſa fable,
Qui bien que merveilleuſe, eſt toûjours vray-ſemblable ;
Et dont le fondement pris ſur la verité,
Fait recevoir pour vray tout le faux inventé.
Aux grandes actions, glorieux il s'attache :
Des moindres ſe défait, les neglige & les cache.

Il fait vn noble chpix, & décrit ſeulement
Ce qu'il a reconnu capable d'ornement:
Les querelles des Rois, à leurs Eſtats funeſtes,
Et du peuple innocent les dangereuſes peſtes:
Les horribles combas, les ſieges, les aſſauts;
De deux camps ennemis la force ou les defauts,
Des plus nobles Guerriers la diverſe vaillance,
L'vn vaillant par vertu, l'autre par arrogance,
Vn autre par eſpoir, ou par neceſsité,
Par ruſe, par l'exemple, ou par brutalité.
Il dit les ſentimens de plaiſir, ou de peine;
Les fortes paſsions, ou d'amour, ou de haine;
Des eſprits agitez les diverſes raiſons:
Il choiſit des penſers, & des comparaiſons.
Il décrit les ſaiſons, le calme, les tempeſtes,
Les monts qui vers le ciel hauſſent leurs fieres teſtes,
Dans les fertiles champs les paſſe-temps divers,
Et la faim & la ſoif dans les affreux deſerts:
Et les fleuves courans, & les claires fontaines,
Et le vol des vaiſſeaux ſur les humides plaines.
Il décrit quand ſe leve ou s'éteint le Soleil,
Des ſpectacles publics le ſuperbe appareil,
Les temples, les palais, les pompeux ſacrifices,
Des plus rares beautez l'éclat ou les caprices,
Les cœurs qui ſont reglez par les loix du devoir,
Et ceux que la fureur ne ceſſe d'émouvoir:
Des humeurs des mortels les divers caracteres;
Les deſſeins, les conſeils, trompeurs ou ſalutaires:
Les celeſtes avis ſur les Eſtats douteux;
Ceux des traiſtres Demons, & leurs ſuccés honteux:

Dieu

Dieu jaloux pour les ſiens, les Demons pleins de rage.
Ainſi cet Art divin baſtit ſon grand ouvrage,
Ou pour vn ſeul deſſein, fatal à l'Vnivers,
S'intereſſent le Ciel, la Terre, & les Enfers.
Ainſi l'illuſtre Homere, & le fameux Virgile,
Avec leur docte veine, & la pompe du ſtile,
Pour plaire aux vains mortels, attachez à leurs Dieux,
Donnent à leurs Heros des cœurs religieux,
Font deſcendre du Ciel des Deitez viſibles,
Evoquent des Enfers des puiſſances nuiſibles:
Et le Ciel & l'Enfer (tant le ſujet eſt grand)
Ne ſemblent occupez qu'à ce ſeul differend.
Mais leurs feintes jamais, pour eſtre vray-ſemblables,
Des cultes étrangers n'ont emprunté les fables:
Et jamais dans leurs chants, ſi beaux, ſi reverez,
Ils n'ont produit des Dieux en Egypte adorez.
Oſyris, Anubis, leur eſtoient mepriſables;
Et meſme leur ſembloient des monſtres deteſtables.
Ils penſoient que leurs Dieux euſſent eſté jaloux,
Et les euſſent punis par vn juſte courroux.
Et nous, qui poſſedons vn heur incomparable,
Inſtruits par les leçons du ſeul Dieu veritable,
De ce Dieu ſi jaloux mépriſant la fureur,
Nous cherchons le ſecours des Dieux dignes d'horreur.
On nous dit que ſans eux tout ouvrage eſt ſterile;
Que les fables des Grecs ſont le ſeul champ fertile:
Qu'à leurs inventions on eſt accoûtumé:
Que ſans elles, nul vers ne peut eſtre eſtimé.
On invoque ſans ceſſe Apollon & les Muſes.
On croit que par eux ſeuls les graces ſont infuſes:

Que les vers n'ont ſans eux ny force ny beauté.
Mais manquons-nous d'eſprit, & de Divinité,
Pour aller emprunter, dans noſtre ſechereſſe,
De l'eſprit & des Dieux, de Rome & de la Grece?
Cet Eſtat manque-t-il d'hommes ingenieux?
Le vray Dieu ne peut-il, ce qu'ont pû les faux Dieux?
Monarque valeureux, dont la feconde terre
Eſt auſſi glorieuſe en beaux arts comme en guerre,
Dont le ſolide eſprit, égal à ton pouvoir,
Si juſte en ſes diſcours, ſi promt à concevoir,
Sçait de tous les Eſtats la force & la foibleſſe;
Sçait conduire le tien avec tant de ſageſſe;
Et fait connoiſtre à tous, de ta gloire ſurpris,
Que ta France produit d'admirables eſprits;
Qui veux que du vray Dieu le culte ſe maintienne,
Surpaſſant tous les Rois en pieté Chreſtienne;
Pourras-tu plus long-temps de ce ſiecle pervers
Endurer les complots contre les nobles vers,
Dont les ſujets divins ſont les ſeules merveilles
Qui doivent contenter nos cœurs & nos oreilles?
Et dont on peut former des ouvrages parfaits,
Si l'on eſt animé du Dieu qui les a faits?
Pourquoy faut-il aux Grecs ceder la gloire entiere?
Nous les ſurpaſſerons en art, comme en matiere.
Mais l'envie & l'erreur veulent que de ton temps
On ne puiſſe eſperer des efforts éclatans:
Pour donner à ce mal la forte medecine,
Il faut t'en découvrir la honteuſe origine.
Deux peſtes ſans relâche infectent ton Eſtat,
Tantoſt d'vn cours ſecret, tantoſt avec éclat,

Dont l'vne eſt la maiſtreſſe, & de l'autre eſt ſuivie,
L'Impieté brutale, & la jalouſe Envie,
Qui ne peuvent jamais rien voir que de travers;
Et jugeant mal de tout, jugent mal des bons vers.
La fiere Impieté, molle & voluptueuſe,
Ne penſe rien de haut, eſt lâche, & pareſſeuſe.
Elle veut dans les jeux, le luxe & les feſtins,
Au mépris de la gloire, allonger ſes deſtins:
Sans ceſſe veut languir dans la faineantiſe;
Et jamais ne conſeille vne noble entrepriſe.
Elle eſt toute charnelle, & cache ſes ſuppoſts
Sous le honteux ſecret de leurs traiſtres complots.
Rarement ſur ſa ſecte elle fait quelque ouvrage,
Ou toujours ſous le doute elle cache ſa rage:
Ou de ſes écrivains les dogmes plus preſſans
Pour preuve n'ont jamais que l'orgueil de leur ſens.
Et le plus grand effort de ces ſçavantes teſtes,
Eſt de vouloir prouver qu'ils ne ſont que des beſtes.
Pour gagner des combas, des villes, ny des forts,
Ny pour reduire vn peuple, ils ne font point d'efforts;
Et dans toute l'Europe on ne ſçait point d'exemples,
Qu'vn impie ait détruit ny des Croix ny des Temples.
Mais toûjours ſous le doute, & ſous l'obſcurité,
Ils tâchent d'étouffer la claire verité.
Ils rejettent ſans ceſſe, ainſi qu'vne impoſture,
Ce qui paſſe l'eſtat de l'humaine nature:
Ne veulent point de Dieu qui de fait, ou d'écrit,
Produiſe rien jamais qui paſſe leur eſprit;
Et leur ſotte doctrine, en malices feconde
Eſt qu'il n'eſt point, ſans corps, d'eſprit en tout le monde.

La venimeuſe Envie, à l'œil mordant,
Jette ſur tout merite un regard impudent;
Blâme tout bel ouvrage; & d'un eſprit ſevere,
Borne toute merveille à ce qu'elle ſçait faire.
Si-toſt qu'un jeune Peintre a ſceu faire un portrait,
La Peinture, dit-il, n'a rien de plus parfait.
Et ſi-toſt qu'un Rimeur peut baſtir à ſa mode
Une Eclogue, un Sonnet, une Satyre, une Ode,
Ou de promts Madrigaux ſur des ſujets divers,
Pour moy, je hay, dit-il, les heroïques vers.
Pluſieurs les ont tentez, mais nuls n'en peuvent faire.
Noſtre Langue n'a pas la force neceſſaire.
Noſtre Religion n'oſe y meſler les Dieux.
Ses ſujets ſont ſans grace, eſtant trop ſerieux.
Ainſi ſa noire Envie, en flatant ſa foibleſſe,
Pour l'élever ſur tout, contre tout l'intereſſe;
L'emplit d'amour pour luy, pour d'autres de mépris;
Et luy donne la palme entre les grands eſprits.
Grand Roy, l'Impieté, jointe à la Jalouſie,
Ne peut donc ſupporter la haute Poëſie,
Lors que par vray-ſemblance, elle appelle en ces lieux
Les hoſtes differens des Enfers ou des Cieux.
Les Anges, les Demons, leur ſont inſupportables.
Ces eſprits, à leur ſens, ne ſont point vray-ſemblables.
D'Hercule ils aiment mieux apprendre les hazards,
Et les faits de Bacchus, de Mercure, ou de Mars,
L'un larron, l'autre yvrogne, & l'autre un ſanguinaire,
Mais de qui les combats ſont un ſecret myſtere.
Jamais n'a dit la Fable un ſeul de ſes exploits.
Devant Troye, au combat, on le vit une fois:

Mais il s'enfuit ſoudain à Iupiter ſon pere
Monſtrer comme un enfant ſa bleſſure legere,
Par qui luy fut alors maint vice reproché,
Comme un pere en courroux traite un fils débauché.
Telles ſont les grandeurs, les merveilles des fables,
Que nos rares eſprits jugent incomparables.
Pour blâmer les ſaints chants, & les rendre odieux,
Ils élevent au ciel les chantres des faux Dieux;
N'ont jamais que pour eux des louanges ſuprémes,
Et veulent qu'on les loue en leurs foibleſſes meſmes.
Toutefois, ſi l'on croit ces illuſtres cenſeurs,
Il faut, pour te chanter, appeller les neuf Sœurs.
Il faut, pour te donner une immortelle gloire,
Meſler ſans ceſſe Mars à ta brillante hiſtoire;
Dire qu'aux bords du Lis on le vit aux combas
Animer ta valeur, & conduire tes pas.
Qu'il te rendit luy ſeul tes conqueſtes faciles:
Que c'eſt luy qui t'a pris tant de puiſſantes villes.
Que c'eſt luy qui t'a fait, dans les rudes hyvers,
Par ton hardy courage, étonner l'Univers;
Que luy ſeul conduiſit ta ſoudaine entrepriſe,
Quand on vit en un mois la Bourgogne conquiſe.
Quand le peuple aux Autels ſans relâche eſperant,
Demandoit par miracle un miracle plus grand,
Un fils donné du ciel, que la France contente
Puſt voir, en ſes beaux jours, ſurpaſſer ſon attente;
Les Muſes chanteront, que pour un ſi grand don
Les François reclamoient Iupiter & Iunon.
Car (ſelon ces Docteurs) aux rares avantures,
Aux effets attendus des merveilles futures,

Aux étonnans ſuccés des combas perilleux,
Les Dieux doivent toûjours faire le merveilleux.
Les Muſes, du vray Dieu ne nous peuvent rien dire,
Croyant que ſur les Dieux Iupiter tient l'empire.
Quiconque les invoque, oſeroit-il jamais
Parler en liberté du Dieu qui nous a faits?
Vn indigne ramas de mille ames impies,
Dans le vice & l'erreur lâchement aſſoupies,
Par vn traitre concert de préceptes récens,
Ne veut rien recevoir qui ſurpaſſe les ſens.
Sans vertu, ſans ſçavoir, ſans merites, ſans titres,
Ils ſe ſont hardiment erigez en arbitres:
N'obſervant nulle loy, ny de Dieu, ny des Rois,
Ils oſent fierement nous impoſer des loix;
Et meſme ont reſolu, par vn rare myſtere,
Qu'vn ſeul de leurs mépris eſt vn arreſt ſevere.
Pour vn Ange placé dans mille vers parfaits,
Du Parnaſſe, vn Poete eſt banny pour jamais.
Quelle feinte des deux eſt la plus vray-ſemblable,
D'appeller au ſecours, contre vn camp effroyable,
Ou Mars, ce furieux, cet ennemy des loix,
Dont la fable en ſes chants n'a conté nuls explois;
Ou cet Ange fameux, de qui le fer agile
De fiers Aſſyriens meurtrit neuf fois vingt-mille?
Combien ſont de fureur les eſprits agitez,
Qui préferent la fable aux grandes veritez?
Qui des deux eſt plus grand, ſi quelqu'vn les compare,
Lequel eſt glorieux par vn effet plus rare,
Ou le Dieu de Moiſe, ou le grand Iupiter?
Ou le charme d'Helene, ou le charme d'Eſther?

Ou le fougueux Achille, ou celuy qui ſur l'herbe
Abatit le grand corps du Philiſtin ſuperbe,
Et qui toujours aidé du celeſte ſecours,
Etouffa dans ſes bras des lions, & des Ours?
Ou le ſage Neſtor, ou le puiſſant Elie?
Ou Venus, ou Iudith, honneur de Bethulie?
Ou le pieux Enée, ou le Chef ſans pareil
Qui par vne parole arreſta le Soleil?
Pallas, ou Debora, qui du puiſſant Siſare
Par ſa forte valeur rompit le camp barbare?
Et ſi l'on veut encor comparer les fureurs,
Qui des deux dans l'eſprit cauſera plus d'horreurs,
Ou d'Alecton la rage allumant les Provinces,
*Ou celle * d'Athalie, yvre du ſang des Princes?*
Tiſiphone, ou d'Herode & la femme & la ſœur?
Megère, ou Ieſabel, des Prophetes la peur?
Tout impie eſt confus, liſant la ſainte Hiſtoire;
Puis croit la démentir ne voulant pas la croire.
Par les Prophetes ſaints tant de † noms annoncez,
Aux ſinceres eſprits la confirment aſſez.
Pour te convaincre, Impie, aux veritez rebelle,
Fable pour Fable, au moins, qui crois-tu la plus belle?
Tant de faits merveilleux, & ſans comparaiſon,
Si tu veux en douter, confondent ta raiſon.
Et tu dis que des Dieux les chimeriques fables;
Sont pour les vers pompeux des ſujets plus traitables.
Aux grands effets de Dieu rien ne peut s'égaler;
Et la feinte ſi haut n'a jamais pû voler:

* Athalie, qui fit tuer tous les Princes de la race de David.
† Cyrus annoncé par Iſaïe, l'Empire des Grecs, par Daniel.

Car de l'eſprit humain la nature eſt bornée ;
Des limites du ſens ſa force eſt terminée.
Des feintes, les excés pleins de temerité
Ne ſont jamais d'accord avec la verité,
Du Grecs le merveilleux n'eſt jamais veritable.
Mais les grands faits de Dieu paſſent l'imaginable.
En eux ſeuls, au mépris des contes fabuleux ;
La verité s'accorde avec le merveilleux :
Et le Vers heroïque aura ſa gloire entiere,
S'il en peut, par ſon art, égaler la matiere.
Ie preſente, Grand Prince, un modelle à tes yeux,
Qui fera mépriſer les ridicules Dieux ;
Eſther, aſtre brillant dans nos Livres antiques,
Qui confondra l'erreur des injuſtes Critiques ;
Fera voir qu'en la Fable il n'eſt rien de ſi beau ;
Et pour les éclairer, ſervira de flambeau.
Tu verras des François la force & le genie,
Et ſi noſtre langage eſt privé d'harmonie.
Ils ſont tort à ta France : Enfin qu'ils faſſent mieux
Avec leur grand ſecours des Fables & des Dieux :
Ou qu'ils ne cachent plus, par un indigne outrage,
Le défaut de leur ſens, ſous celuy du langage.

FIN.

ESTHER

POËME.

PREMIER CHANT.

IE ſens d'un feu divin une vive étincelle,
Qui dans mon ame allume une clarté nouvelle,
Et qui d'un ſiecle obſcur m'anime à mettre au jour
L'effet le plus puiſſant des charmes de l'amour.
Ie chante du grand Dieu les forces triomphantes,
Dans le cours d'un ſeul jour cent batailles ſanglantes,
Ce prodige étonnant, cet exploit ſans pareil,
Le plus grand que jamais éclaira le Soleil ;

Iſraël glorieux aprés ſa longue épreuve ;
Eſther, ſource ſans bruit, qui devint vn grand fleuve ;
Les juſtes châtimens dûs aux perfides cœurs ;
Les ſuperbes vaincus, & les humbles vainqueurs.
Seigneur, qui par tes faits, où brilla ta puiſſance,
Confondis des Tyrans l'indomtable arrogance ;
Et dont l'eſprit divin, montrant à l'Vnivers
Dans vn volume ſeul tes miracles divers,
Y peignit d'vn ſeul trait tant d'illuſtres matieres,
Dont la moindre eût remply des hiſtoires entieres ;
Fay reluire en mes vers vne feconde ardeur,
Afin que ton triomphe éclate en ſa ſplendeur.
Fay qu'à tous les mortels j'apprenne pour ta gloire,
Comment de leurs vainqueurs ton Peuple eut la victoire ;
Et comment ſi long-temps des Perſes opprimé,
Meſme dans ton courroux il fut ton bien-aimé.
Des Princes d'Iſraël les crimes deteſtables
Avoient meſlé le juſte avec tous les coupables,
Qui d'vne ingrate main, à des Dieux impuiſſans,
Par vn trompeur eſpoir prodiguerent l'encens ;
Qui ſauvez, eſtablis, vangez par cent miracles,
Aſſeurez du vray Dieu, conduits par ſes oracles,
Par ſon bras tout-puiſſant ſecourus tant de fois ;
Tant de fois menacez des prophetiques voix,
Enfin, pour leurs forfaits, dans vn pays eſtrange,
Diſperſez ſur les bords de l'Eufrate & du Gange,
Trembloient ſous le pouvoir de leurs rudes Tyrans,
Et ſouffroient dans l'exil cent malheurs differens.
Déja Zorobabel, de ſon peuple le pere,
Aprés le temps finy de la juſte colere,

Avoit par ſa prudence, & par ſes ſoins actifs,
Reconduit dans Solyme vn nombre de captifs.
Le reſte répandu par les vaſtes provinces,
Plus ſeur ſous leurs vainqueurs, que ſous leurs lâches Princes,
Dans vn pieux deſir, au mépris des dangers,
D'enſeigner vn Dieu ſeul aux Eſtats eſtrangers,
Preferoit au ſejour de leur chere patrie
L'heur d'arracher des cœurs la folle idolatrie ;
Et le juſte Eternel, pour le prix de leur foy,
*Choiſiſſoit de leur ſang vne épouſe au * grand Roy ;*
Qui charmé par ſes yeux, par l'éclat qui l'anime,
Par ſes rares vertus, par ſon eſprit ſublime,
Et par le doux accord de ſes attraits divers,
Dignes d'aſſujettir le Roy de l'Vnivers,
Vouloit dans peu de jours la mettre au rang ſuprême,
Et parer ſa beauté du royal diadême :
Quand Lucifer confus parmy ſes noirs ſujets,
Honteux que cet honneur détruiſe ſes projets,
Contre nous donc, dit-il, ce Roy-meſme conſpire,
A qui de l'Orient je confirmay l'Empire,
Dans le champ où † Cyrus, ſon frere audacieux,
Avec les vaillans Grecs déja victorieux,
Rompant les Eſcadrons de la nombreuſe armée,
Vid ſon ambition par ſa mort reprimée.
Il va combler de gloire, en dépit des enfers,
Ceux que j'avois chargez & de honte & de fers.
Quoy ? ce peuple, de CHRIST *la racine fatale,*
Arraché par les miens de ſa terre natale,

*Aſſuerus Artaxerce.
† Frere d'Artaxerce.

Abbatu ſous les maux dont il eſtoit puny,
Va dominer aux lieux où je l'avois banny?
Leur Dieu m'a confondu dans ma propre victoire;
Et de leur eſclavage à ſceu tirer ſa gloire;
Par leur trompeur exil veut eſtendre ſa loy;
De moy-meſme ſe ſert pour triompher de moy;
Par eux me fait ſans-ceſſe vne ſecrette guerre.
Car ne pouvoit-il pas les punir dans leur terre,
Par le fer, par la faim, par vn air empeſté?
Toûjours il les conſerve, encore qu'irrité.
Il ſe laiſſe fléchir par jeuſnes, & par veilles.
Il les rend glorieux par de rares merveilles.
Il fait que dans les fers ils captivent les cœurs:
Puis il les fait regner ſur leurs propres vainqueurs.
*A peine le * grand Roy qui domta l'Idumée,*
En Perſe eut ramené ſa triomphante armée,
Et pour ſemer ſa gloire, eut par cent regions,
De ſes eſclaves Iuifs ſemé les millions;
Que ſe voyant guery d'vn ſoin qui l'inquiete,
Il adore le † Iuif; d'vn ſonge l'interprete;
Luy donne le pouvoir ſur cent peuples divers:
L'eſtablit ſous luy ſeul maiſtre de l'Vnivers;
Et confeſſe, honorant ſa ſageſſe admirable,
Que le Dieu d'Iſraël eſt le ſeul adorable.
Le Grand Cyrus à peine au trône fut placé,
Qu'eſtonné de ſon nom d'vn †† Prophete annoncé,
Il adore le Dieu qui ſceût ſes avantures,
Qui ſeul ſçait & conduit les merveilles futures.

* Nabucodonozor. † Daniel.
†† Iſaïe.

A trente-mille Hebreux il rend la liberté;
Tient les autres contens dans leur captivité;
Rend les vaſes ſacrez, refait d'vn riche ouvrage
Et Solyme ma haine, & ſon Temple ma rage.
Maintenant Artaxerce, au comble du pouvoir,
Sans conſulter ma voix par vn juſte devoir;
Hazardant ſa puiſſance, & la mienne jalouſe,
Parmy nos ennemis ſe choiſit vne épouſe.
Sa beauté le conſume, & du celebre jour
Il veut rendre la pompe égale à ſon amour.
Mais il ignore encor de quel ſang elle eſt née.
Ie puis d'vn ſeul advis rompre cet Hymenée.
Déja ſous ce grand Roy, prévoyant ce danger,
*I'ay mis au premier rang vn ſuperbe * Eſtranger,*
Du ſang de Macedoine, à nos autels fidelle,
Aman, qui m'eſt lié d'vne chaiſne eternelle;
Avec ſes vaillans fils, promts à ſuivre ma voix,
Par vn commun accord engagez ſous mes loix.
Le Roy ſçachant par luy qu'elle eſt de race Iuifve,
Ne voudra pas du ſceptre honorer ſa captive.
De la belle Vaſthi le piquant ſouvenir
Par nous à tout moment viendra l'entretenir:
Et ſon premier amour, à ſon decret contraire,
Des ſept Iuges vaincra le conſeil temeraire.
Ainſi dit le Demon, dans ſa rage irrité.
Il quitte les Enfers d'vn vol précipité.
Pendant la nuit tranquille il arrive au portique
Qui du palais d'Aman rend l'abord magnifique:

* Aman, dans la lettre d'Artaxerce, eſt dit Macedonien.

Quand il voit tout à coup vne vive clarté,
Qui bien plus que la Lune éclaire la cité,
Qui diſsipe & confond ſes malices horribles;
Puis il entend ſans bruit ces paroles terribles.
*Arreſte, Lucifer. C'eſt *l'Ange ton vainqueur.*
D'Aman contre les Iuifs tu peux aigrir le cœur,
Faire que le grand Roy parle, tonne, foudroye.
Pour la ſeule terreur Dieu te les donne en proye.
Entrepren par Aman tout ce que ſon pouvoir,
Son orgueil, ſon dépit luy feront concevoir.
D'Eſther Dieu te permet d'éprouver la conſtance:
Seulement ſur ſa race il t'impoſe ſilence.
L'Ange, aprés cet Arreſt, s'envole dans les cieux.
Et le Demon demeure étonné, furieux.
Confus dans ſes projets, il redouble ſa rage:
Mais ſoudain ſon orgueil releve ſon courage.
Hé bien, faiſons, dit-il, ce qui nous eſt permis.
Je puis épouvanter, troubler mes ennemis.
A répandre l'effroy ma malice eſt ſçavante.
C'eſt vaincre, c'eſt regner, que donner l'épouvante.
I'enrage de fléchir ſous plus puiſſant que moy:
Qu'on borne ma fureur, qu'on m'impoſe vne loy.
Mais ſi cet Eternel, dont l'eſtre eſt mon ſupplice,
A pour luy la bonté, j'ay pour moy la malice.
Et dans le cœur humain, par les ſens irrité,
Ma malice fait plus, que ne fait ſa bonté.
Ie puis par cent moyens rompre cette alliance.
Si je ne puis d'Eſther découvrir la naiſſance,

* Michel.

I'étoufferay l'amour du Roy ſon ſeul appuy.
Ie ne puis rien ſur elle, & je puis tout ſur luy.
Dans le royal ſejour auſſi-toſt il s'emporte:
De la chambre du Roy ſçait penetrer la porte,
Où dans vn doux ſommeil ce Prince enſeveli,
Avoit mis tout amour, toute peine en oubli.
Par vn ſonge étonnant, le Demon luy preſente
De la fiere Vaſthi l'image éblouiſſante.
Ses beaux yeux, ſon teint vif, & ſes aimables traits,
Avec vn tel éclat ne brillerent jamais.
Le Prince, à ſon aſpect, fremit & s'émerveille.
Ces mots ſemblent partir de ſa bouche vermeille.
Voy, Monarque ſans foy, réveille tes eſprits.
Suis-je digne d'amour, ou digne de mépris?
Peux-tu, dans les Eſtats qui te rendent hommage,
Trouver tant de beauté, jointe à tant de courage?
Par vn juſte refus je t'ay donc irrité?
Nul que toy, de me voir n'a jamais merité.
*Tu ſçais le ſort d'vn * Roy qui fit voir ſon épouſe.*
Crain l'eſprit d'vne femme orgueilleuſe & jalouſe.
Ton vouloir ſurprenant, & l'eſpoir d'vn plaiſir,
En tous, de ma preſence émeurent le deſir.
Et quand par mon refus leur attente fut vaine,
Tu choiſis leur dépit pour juge de leur Reine.
Mais en m'oſtant le ſceptre, ils ne m'ont pas oſté
Le renom immortel de la noble fierté.
Auſſi-toſt diſparoiſt l'imperieuſe Image.
Dans le ſonge ſe forme vn lumineux nuage.

* Candaule Roy de Lydie.

Apollon se presente, ainsi qu'il est orné,
Quand la Fable le peint, de rayons couronné.
Artaxerce, dit-il, Quoy? sans vn sacrifice,
Sans m'avoir consulté pour me rendre propice,
Tu romps vn nœu sacré, fait devant mes autels,
Approuvé si long-temps des Dieux & des mortels,
Pour suivre vn faux advis de Iuges temeraires,
Cruels à tes plaisirs, pour paroistre severes?
Tu chasses de ton lit, au mépris de la loy,
Cette rare beauté que je formay pour toy,
Dont les siecles futurs aimeront la memoire,
Sçachant que son orgueil a conservé ta gloire,
Ingrat, perfide, impie, indigne de mon choix,
Qui t'a donné l'Empire, & t'a fait Roy des Rois:
Et celle que tu crois digne de ta fortune,
Sous vn modeste front, couvre vne ame commune.
Tu méprises mes dons? Si tu veux les quitter,
Quitte encore le trône où je t'ay fait monter.
Consulte ton devoir, ton honneur, ta sageſse;
Et redoute d'vn Dieu la fureur vangereſſe.
Dans les ombres alors cette Image s'enfuit.
Soudain le Roy s'éveille, & ne void que la nuit.
Cent divers sentimens regnent dans sa pensée.
Apollon en courroux, & Vasthi délaissée,
Et sa premiere flâme, & son nouvel amour,
L'vn à l'autre opposez, l'agitent tour à tour.
Ainsi deux vents émûs, dans leur guerre soudaine,
Combattent sur les eaux, combattent sur la plaine,
Agitent, par l'effort de leurs souffles divers,
Les épics dans les champs, & les flots dans les mers.

Déja sur l'oriſon la clarté renaissante
Réveille des mortels la Nature agissante;
Et ranimant en tous les maux, ou les desirs,
Ou rappelle aux travaux, ou rappelle aux plaisirs.
Mais de tous les soucis que le reveil rameine,
Du plus grand des humains nul n'égale la peine.
Contre ces visions qui troublent ses amours,
Vient de sa belle Esther l'image à son secours.
Secours doublement cher, dont le pouvoir supreme
Chasse tout autre objet, toute peur, son Dieu meme.
Mais du songe étonnant l'importun souvenir
Malgré luy se presente, & veut l'entretenir.
Son cœur n'eſt pas content qu'avec tant d'avantages
Son amour pour Esther combatte ces images.
Absente elle triomphe, & se fait desirer.
Il veut que sa presence aide à le rasseurer,
Avant le temps certain qu'à luy-meſme fidelle
Il donne aux soins pressans où son Eſtat l'appelle.
Il flote entre le doute, & la crainte, & l'espoir.
Il la mande, il rappelle, il brûle de la voir.
Confus dans ses desirs, en luy-meſme il balance:
Enfin il suit l'ardeur de son impatience.
Dans le sejour d'Esther il passe en vn moment.
La surprend à genoux, prosternée humblement,
Offrant, selon sa loy, si-toſt que luit l'aurore,
Ses penſers & ses vœux au seul Dieu qu'elle adore.
Plus promte à son devoir envers le Roy des cieux,
Qu'à parer sa beauté d'vn habit précieux,
A luy seul en secret fervente elle veut plaire.
Son ame recueillie en ce lieu solitaire,

Pour penſer à luy ſeul luy fait tout negliger.
Ses beautez ſans ſecours, ſon veſtement leger,
Et ſes cheveux ondez, épars à l'avanture,
Font voir que l'art ſouvent fait tort à la nature.
Confuſe elle ſe leve à l'étonnant abord.
De reſpect & de crainte elle ſent vn tranſport:
Car ſans avoir l'honneur d'vn précedent meſſage,
Iamais de voir le Prince elle n'eut l'avantage.
Mais d'vn viſage doux il diſſipe ſa peur.
Défen-moy, luy dit-il, contre vn ſonge trompeur.
Vn Dieu veut que mon cœur contre toy ſe rebelle;
Et malgré mon amour, veut me rendre infidelle.
Ou plutoſt vn Démon, jaloux de mon bonheur,
Du ſceptre des Perſans veut te ravir l'honneur.
Mais je vay de l'Enfer confondre la malice;
Et contenter le Ciel par vn grand ſacrifice.
D'Eſther le teint de lis alors devint vermeil.
Elle implore de Dieu la force, & le conſeil:
Puis ſage elle répond au Maiſtre de la terre.
En vain, malgré le Ciel, l'Enfer me fait la guerre.
Ma baſſeſſe de toy ne peut rien meriter.
Mais le Ciel t'apprendra ſi tu dois me quitter.
Ce diſcours humble & doux, marque de l'innocence,
Luy fait voir que du Ciel elle attend ſa défence.
Plutoſt que de la perdre, il veut perdre le jour:
Et dans ſes yeux brillans renflâme ſon amour.
Il admire ſes traits, ſa douceur, & ſa grace.
A regret il la laiſſe; à d'autres ſoins il paſſe.
La Princeſſe à Dieu ſeul remet tous ſes ſouhaits,
Retourne à la priere; elle y demeure en paix:

De ſceptre & de couronne elle y perd la memoire;
Et veut qu'en l'Vnivers Dieu ſeul ait de la gloire.
Aman par le Demon inſtruit en vn moment,
D'vne veſte à fond d'or veſtu ſuperbement,
Deſcend de ſon palais, & d'vn port venerable,
Jette vn œil, fier aux vns, aux autres favorable.
Il s'avance à pas lents, de la foule ſuivy,
Qui pour le voir s'empreſſe, & l'approche à l'envy;
Qui fléchit les genoux, & de vœux l'importune,
Aſpirant aux faveurs de ſa haute fortune.
Mais le Iuif Mardochée eſt le ſeul entre tous,
Qui jamais devant luy ne fléchit les genoux;
Car il ſçait reſerver, d'vn cœur ferme & fidelle,
Les ſupremes honneurs à l'Eſſence eternelle.
Aman qui void ſous luy tant de lâches eſprits,
Encore ne ſçait pas ce ſenſible mépris.
Pharſandate ſon fils, enflé du ſort proſpere,
Qui regle ſon orgueil ſur l'orgueil de ſon pere,
De trois pas le devance; & ſes riches habits
De tous ſont admirez, flamboyans de rubis.
Il croit qu'à le former s'épuiſa la nature;
Et que par la faveur la vertu ſe meſure.
La troupe ſe renforce, à tous pas groſſiſſant,
Comme vn torrent neigeux qui des Alpes deſcend.
La garde du palais, ſi-toſt qu'Aman arrive,
S'émeut, ſe met en rang, reſpectueuſe, active;
D'humbles adorateurs les paſſages ſont pleins.
Plus croiſſent leurs reſpects, plus croiſſent ſes dédains.
D'vn ſeul de ſes regards tous attendent leur gloire.
Tout honneur qu'on luy rend, luy ſemble vne victoire.

Des Satrapes la preſſe à ſon abord ſe fend.
Dans la chambre du Prince il paſſe en triomphant.
Le Roy, qui de ſon Dieu croit toûjours voir l'image,
Tâche à cacher ſa peine, & calme ſon viſage.
Mon pere, luy dit-il, j'attendois ton ſecours.
(De ce nom le Monarque honoroit ſes vieux jours.)
En ſonge m'a paru le Dieu que je reſpecte.
Mais de ſes volontez la rigueur m'eſt ſuſpecte.
Le Ciel, répond Aman, donne ainſi des avis
Aux mortels à l'erreur par leur ſens aſſervis.
C'eſt ainſi qu'il nous parle: Auſſi les hommes ſages
Des ſonges n'ont jamais dédaigné les préſages.
Mais nul, reprend le Roy, ne doit s'en émouvoir,
Quand ils ſont clairement contraires au devoir.
Apollon & Vaſthi m'ont accablé d'injures;
M'ont mis injuſtement dans le rang des parjures:
Aux reproches cruels ont meſlé des raiſons.
Mais je dois de l'Enfer craindre les trahiſons.
Les Demons envieux des puiſſances humaines,
Voudroient combler mes jours de ſoucis & de peines,
Et renverſer mon trône en renverſant mes loix.
Dans leurs juſtes honneurs j'ay maintenu les Rois;
Lors que par le ſecours d'une ordonnance promte,
Du refus de Vaſthi j'ay reparé la honte.
Depuis que j'aime Eſther, un luſtre s'eſt paſſé;
Et nul Dieu de ce choix ne s'eſtoit offenſé.
Pourquoy s'armeroient-ils d'une fureur ſoudaine,
Quand je veux la choiſir pour en faire une Reine?
Sa ſublime vertu peut meriter les cieux.
Mais l'orgueil de Vaſthi ne peut plaire à nos Dieux.

Le Ciel injuſtement prendroit-il ſa querelle?
Vaſthi jamais encor ne me parut ſi belle.
Quels yeux, quel teint, quels traits, quel port, quelle fierté?
L'Enfer ſeul me l'a peinte avec tant de beauté.
Le Ciel aime d'Eſther l'admirable ſageſſe.
I'en veux croire Apollon, conſultant ſa Prêtreſſe:
Ie vay d'un hecatombe honorer ſes autels:
Que luy-meſme pour Reine, il la donne aux mortels.
Ie dois croire ſa voix, mais je ne dois point croire
Un ſonge qui détruit mon amour & ma gloire.
Pharſandate attentif écoutoit ce propos.
L'ardeur de voir Vaſthi, qui troubloit ſon repos,
Se ranime au recit d'une beauté ſi grande.
Aman eſt plein d'eſpoir: Et le Prince commande
Que ſoudain l'hecatombe, en ſuperbe appareil,
Soit preſt pour l'immoler au temple du Soleil.
Eſther, d'une autre part, à Dieu ſeul attachée,
Qu'on l'aſſiſte de vœux, avertit Mardochée:
Que tout fidelle Hebreu ſollicite les cieux,
Afin que l'Eternel triomphe des faux Dieux.
Ils ſe couvrent de cendre, ils veſtent le cilice:
Et dans Suſe on prépare un pompeux ſacrifice.
De blancheur éclatante on choiſit cent taureaux:
Déja de cire blanche on porte cent flambeaux.
Dans le temple déja la trompeuſe Pythie,
Par l'Eſprit, par Aman, pleinement avertie,
Médite la leçon que luy dicte l'Enfer,
Certaine d'accomplir les loix de Lucifer.
Bien-toſt marchent de rang les victimes parées.
Les feſtons ſont pendans de leurs cornes dorées.

Les Preſtres de lin blanc reveſtus & mitrez,
Portent les encenſoirs, & les couteaux ſacrez.
De roſes & de lis leurs chefs ont des couronnes.
Tous entrent dans le temple, orné de cent colomnes,
Dont les jaſpes polis paroiſſent enflâmez
Par les feux ondoyans des flambeaux allumez.
De la voute dorée une large ouverture
Emprunte ſes clartez de l'œil de la Nature,
Qui répandu ſur l'or, l'anime, & le combat,
Et qui le fait reluire avec un double éclat.
D'un or pur eſt l'Idole en ce temple adorée;
Et d'or ſont les rayons dont ſa teſte eſt parée,
Couverts de diamans brillans de toutes parts,
Dont la vive ſplendeur éblouit les regards.
L'Image eſt des Perſans la Deité ſuprême;
Et quand le Soleil luit, paroiſt le Soleil meſme.
D'argent ſont les autels aux cent bœufs deſtinez,
Qui retardent leur mort par leurs fronts obſtinez.
De loin l'on voit venir, vers le vaſte portique,
Du Roy de l'Orient la troupe magnifique.
Dans un ordre reglé tous marchent en leur rang.
Cent pages ſont veſtus & d'argent & de blanc,
Les plus beaux des enfans des plus nobles de Perſe.
Le blanc eſt la couleur que cherit Artaxerce.*
Puis des Eſtats divers les Satrapes pompeux,
Diverſement ornez, s'avancent deux à deux.
De perles, tous les Grands ont leurs veſtes ondées.
Les Gardes ont d'argent les caſaques brodées.

* Plutarque dit que la livrée d'Artaxerce eſtoit blanche, & celle de Cyrus eſtoit rouge.

Les Miniſtres d'Eſtat vont en riche appareil,
Interpretes des loix, du Prince le conſeil,
Les ſept Iuges fameux de la Reine rebelle,
Dont les noms ſont écrits d'une plume immortelle.*
Alors le puiſſant Roy, d'un air imperieux,
Chargé de diamans, attire tous les yeux:
Par l'orgueilleux Aman ſa dextre eſt ſoûtenuë;
De qui, par cet honneur, la faveur eſt connuë.
Ses dix ſuperbes fils de prés ſuivent le Roy;
Et penſent qu'aprés luy tout tremble ſous leur loy.
Déja ſur le tripié la Pythie eſt aſſiſe:
De l'eſprit d'Apollon déja paroiſt épriſe.
D'un bandeau de lin blanc elle a le front lié.
Ses cheveux ſont couverts d'un creſpe délié.
Un veſtement auguſte honore ſa vieilleſſe.
Sa gravité paroiſt digne d'une Prétreſſe.
Soudain monte à la voute un nuage d'encens.
Le ſang eſt répandu des taureaux mugiſſans;
Et les Preſtres inſtruits d'une voix infernale,
Annoncent tout bonheur ſous la loy conjugale,
Conſultant les ſecrets des ſanglans inteſtins;
Et promettent au Roy la faveur des deſtins.
Puis l'auguſte Monarque, à ſa brillante Idole,
D'un cœur franc & ſoûmis, adreſſe ſa parole.
Flambeau de la Nature, ame de l'Univers,
Dieu qui vois en un jour mille peuples divers,
Qui regnes dans les cieux, ſur la terre, & ſur l'onde;
Qui ſçais tout; qui fais tout par ta vertu feconde;

* Dans la ſainte Ecriture.

Soleil, je te dois tout : car du Ciel où tu luis,
Tu m'as donné l'Empire, & fait ce que je ſuis.
Vn ſonge m'a troublé : délivre-moy de peine.
Inſpire ta Prêtreſſe, & nous donne vne Reine.
Aman, aprés ces mots, conçoit vn grand eſpoir,
Que du Dieu la Pythie apprendra le vouloir ;
Et qu'il va déclarer injuſte & temeraire
Des ſept Iuges Perſans le decret trop ſevere.
Le Prince, pour Eſther ne reſſent nulle peur :
Croit apprendre du Dieu que le ſonge eſt trompeur.
Son cœur n'eſt point émeu : mais la grande aſſemblée,
Attentive à l'Oracle, eſt craintive & troublée.
Sur le tripié branlant la Prêtreſſe fremit.
Elle rougit tantoſt, tantoſt elle blémit.
Elle croit qu'au dedans le Demon l'a ſaiſie,
Voulant nommer Vaſthi pour Reine de l'Aſie :
Qu'elle va prononcer en pleine liberté
L'Arreſt qu'en ſa faveur Lucifer a dicté.
Mais d'vn penſer divers elle eſt inquietée :
Et d'vn trouble impreveu ſon ame eſt agitée.
Tout ſon corps eſt tremblant : le feu ſort de ſes yeux.
Elle ſuë, elle ſouffre vn tourment furieux.
Elle combat vn Dieu : de tous le cœur friſſonne.
Du Démon tout-à-coup le ſecours l'abandonne.
Prince, dit-elle enfin, je cede au grand pouvoir.
Ie ne puis d'Apollon déclarer le vouloir.
Vn Dieu plus fort que luy me force de te dire
Que la vertu d'Eſther eſt digne de l'Empire.
Le Monarque eſt content. Aman eſt interdit.
Le peuple, pour ſon Prince, a l'Oracle applaudit.

La Prêtreſſe ſe cache & de honte & de rage.
Le Ciel ſe couvre alors d'vn tenebreux nüage.
Le temple s'obſcurcit : puis de brillans éclairs
D'vne clarté ſoudaine illuminent les airs.
On entend les éclats d'vn terrible tonnerre.
On void branler la voute, on ſent trembler la terre.
L'Idole eſt renverſée, & ſe briſe en morceaux.
Mais le nüage obſcur ne verſe nulles eaux.
L'Aſtre perce le voile, & répand ſa lumiere.
Telle force eut d'Eſther la conſtante priere.

Fin du premier Chant.

†† Italie.

*Aman, dans la lettre d'Artaxerce, eſt dit Macedonien.

ESTHER.

POËME.

SECOND CHANT.

E nüage s'enfuit : le Soleil plus riant
Semble partir encor des bords de l'O-
rient ; [*tage,*
Et comme glorieux d'avoir eu l'avan-
Triomphe de l'orgueil de ſa trompeuſe
image.
La foule eſt toute émeuë ; & les Prê-
tres ſurpris
Font vn ſoigneux ramas du précieux débris.
Le Prince ordonne alors qu'au temple l'on ameine
Celle qu'vn puiſſant Dieu donne au Monde pour Reine:
Voulant que tout ſon peuple admire ſa beauté
Dans l'appareil pompeux dés long-temps appreſté.

* Michel.

* Candaule Roy de Lydie.

Il veut de la couronne orner ſa belle ſeſte.
Son choix, qui plaiſt au Ciel, luy ſemble vne conqueſte.
Dans l'ardeur de la voir, il modere ſon cœur;
S'acheptant des grands appreſts l'ordinaire lenteur;
Et pour calmer vn temps ſa prompte impatience,
Des Dieux il veut ſçavoir la diverſe puiſſance.
En ſa chaiſe il ſe place; & la troupe des Grands
Eſt aſſiſe plus bas, chacun ſelon leurs rangs.
Aman eſt à ſa dextre: à gauche le grand Preſtre.
Seroit-ce Iupiter, qui des Dieux eſt le maiſtre,
Dit le Roy, ce vainqueur, qui fait taire Apollon,
Et malgré luy, d'Eſther a prononcé le nom?
Les Dieux ſeroient-ils donc l'vn à l'autre contraires?
Le Pontife a recours aux fables menſongeres.
Des Dieux, on ſçait, dit-il, les ſentimens divers,
Quand le rapt de Paris partagea l'Vnivers.
Du Ciel furent auſſi les fortes partagées:
On vid Junon, Pallas, pour les Grecs engagées;
Et pour elles, Neptune en ſon couroux ardent,
Abatoit Ilion des coups de ſon trident.
Venus, Mars, Apollon, à Troye eſtoient fidelles,
Des injuſtes mortels ſoûtenant les querelles.
Jupiter balançant les regardoit des cieux;
Et cedoit au Deſtin, plus fort que tous les Dieux.
Dois-je des Immortels découvrir le myſtere?
Du Soleil dés long-temps je connois la colere.
Dés long temps Apollon vſurpe ſes autels;
Et détourne ſur luy les encens des mortels.
Le Soleil, qui void tout, qui fait tout dans le Monde,
Des biens de la Nature eſt la ſource feconde,

Eſt la ſource des Dieux, eſt le ſeul éternel;
Et nul autre ſur luy n'a le droit paternel.
Ils tiennent de luy ſeul leur éclat, & leur eſtre.
De luy ſeul ils ſont nez: car ſeul il fait tout naiſtre.
Il fait le jour, la nuit, le ſoir, & le matin;
Et puiſqu'il conduit tout, luy ſeul eſt le Deſtin.
Des peuples d'Orient c'eſt le Dieu tutelaire:
Car ils ſont les premiers que ſa ſplendeur éclaire.
Cependant Apollon, de Latone enfanté,
Pour quelques arts produits, par la Grece vanté,
A merité le Ciel; & ſa trompeuſe hiſtoire
Luy donne du Soleil la conduite & la gloire.
Sous les noms tant chantez d'Apollon, de Phebus,
Les Preſtres du Soleil ont ſouffert ces abus.
Car qui peut reprimer vne erreur populaire?
Du Soleil à ce coup a paru la colere.
Qu'à Delphes, qu'en Delos, on adore Apollon:
Qu'à luy ſoit le Parnaſſe, & ſon ſacré vallon:
Qu'il ſoit flaté des Grecs par leurs fables menteuſes:
Mais qu'ils conſultent ſeuls ſes réponſes douteuſes.
Deſormais le Soleil, ſi juſte en ſes ſaiſons,
En ſon chemin reglé par ſes douze maiſons,
A montrer chaque jour ſa majeſté divine,
Le ſeul viſible Dieu, ſans fin, ſans origine,
Qui par vn ordre exact repreſente en ſon cours
La pure Verité, ſans ombre, & ſans détours,
Et dont Peintre ou Sculpteur ne peut faire l'image,
Ait de tout l'Orient le ſouverain hommage.
Ainſi ce faux Pontife, adroit en ſes diſcours,
De ſa docte malice empruntant le ſecours,

Les épics dans les champs, & les flots dans les mers.

Son ame recueillie en ce lieu ſolitaire,

Privoit de ſes honneurs l'Autheur de la Nature,
De qui l'Aſtre du jour n'eſt que la creature:
Au plus beau des objets que les yeux puiſſent voir,
Donnoit ce qui n'eſt dû qu'au ſouverain pouvoir;
Et voyant ce debris, par vne adreſſe promte,
De l'Enfer confondu vouloit couvrir la honte.
Il parle avec audace; & tous les aſſiſtans
Preſtent l'oreille avide, étonnez, & contens.
Le Roy croit qu'il luy donne vn remede à ſes ſonges;
Et pour des veritez, reçoit tous ſes menſonges.
L'Impoſteur, par ſa langue, amuſe tous les ſens;
Il forge des leçons aux crédules Perſans.
Il répond gravement aux demandes ſubtiles
Que luy font tour à tour les ſept Juges habiles.
Il conte qu'autrefois Apollon fut puny:
Qu'il fut pour ſon orgueil de l'Olympe banny;
Et paiſſant les troupeaux ſur les rives d'Amphriſe,
Des Cyclopes meurtris expia l'entrepriſe.
Qu'avec droit le Soleil, contre luy s'émouvant,
Veut le bannir encor des temples du Levant:
Défend qu'avec Phebus nul jamais le confonde;
Et veut avoir à part ſon culte dans le monde.
Le Prince avec ſa troupe, ému par ces diſcours,
D'Apollon ne veut plus implorer le ſecours.
Chacun vers le Soleil ſe retourne & l'adore,
Comme l'vnique Dieu des peuples de l'Aurore.
Pendant ces entretiens, ces reſpects, & ces vœux,
D'Eſther ſe preparoit le triomphe pompeux.
Sous le dome du temple, au centre où fut placée
L'Image du faux Dieu maintenant renverſée,

Vn promt theatre eſt fait, haut de quatre degrez,
De ſomptueux tapis recouverts & parez.
Vn trône eſt au milieu, d'or pur, & dont l'ouvrage
Au précieux métal diſpute l'avantage,
De quatre lions d'or ſoûtenu par le bas.
Deux tigres de ſaphirs en forment les deux bras.
Les troupes dans le temple attentives, muettes,
Entendent tout-à-coup retentir des trompettes.
Le Roy monte en ſon trône; & les Grands de ſa Cour,
Selon leurs rangs divers, ſont aſſis à l'entour.
La pompe cependant, par ſes ordres inſtruite,
Dans Suſe, du Palais vers le temple eſt conduite.
Cent Chevaliers Perſans s'avancent les premiers,
Deux à deux, à pas lents, ſur de nobles courſiers.
Dix Herauts les ſuivoient, portans de riches maſſes.
Puis trois autels d'argent, à trois pieds, à trois faces,
Par neuf Preſtres portez, veſtus pompeuſement,
D'vn meſme rang paſſoient, & d'égal mouvement,
Où ſe gardoit le feu de durée immortelle,
Deſignant du Soleil la ſplendeur eternelle.
Vingt Mages à l'entour, d'vn air grave & pieux,
Entonnent du Soleil l'hymne melodieux.
Vne troupe d'enfans, cinq à cinq ordonnée,
Marche, au nombre des jours qui compoſent l'année.
Tous portent de drap d'or vn veſtement pareil;
Et ſont, comme les jours, les enfans du Soleil.
Cent filles vont de rang, de Suſe les plus belles,
Sur de fiers chevaux blancs, à taches iſabelles.
D'or eſt leur corcelet, leur juppe à fond d'argent.
Leur pennache eſt épars, leur viſage ombrageant.

Chacune l'arc en main diverſement éclate ;
Et la trouſſe leur pend d'vne écharpe incarnate.
Dans leurs chars ſeparez, riches, & découverts,
Des Satrapes venus de cent païs divers,
Les femmes à l'envy de raretez parées,
Etalent leurs beautez, des peuples admirées.
En ſuite vont de rang, dans vn ſuperbe éclat,
Les Epouſes des Grands, des Miniſtres d'Eſtat.
Aprés toutes paroiſt, en pompe ſinguliere,
De l'orgueilleux Aman, Zara la femme fiere.
De ſi grandes beautez, les ſpectateurs ſurpris,
Doutent à qui leurs yeux doivent donner le prix.
Sept compagnes d'Eſther, ſes cheres confidentes,
Appriſes dans les arts, modeſtes, & contentes,
Voyant luire ce jour ſi long-temps deſiré,
Occupent vn grand char, peint d'azur, & doré.
Sur vn haut Elephant, d'vne couleur étrange,
Pris aux foreſts du Mont qui fait naiſtre le Gange,
Au Monarque envoyé comme vn rare preſent,
Eſt vn grand baſſin d'or, de ſaphirs reluiſant.
La couronne y paroiſt, de diamans brillante ;
Et du ſceptre à l'envy la richeſſe éclatante.
De douze plaques d'or l'animal eſt orné ;
Et de pennaches blancs a le chef couronné.
Alors paroiſt plus loin le beau char de la Reine.
De dix chevaux Perſans vn long ordre le meine,
Tous de vive blancheur, deux à deux attellez,
Trainans, de longs fils d'or leurs crins entremeſlez.
Chacun d'eux a pour Guide vn Perſe adroit & ſage,
Qui marche à ſon coſté, qui calme ſon courage,

Et

Et qui romt les élans de ſon agile corps,
Par vne écharpe blanche, attachée à ſon mords.
Tous, à manche pendante ont vne courte veſte,
D'argent, ſur vn fond blanc, meſlé d'vn bleu celeſte.
Le char, de lames d'or couvert de toutes parts,
Par ſa riche ſplendeur ébloüit les regards.
Mais, à l'envy de l'or, ſur le char étincelle
Du Monde la plus ſage, ainſi que la plus belle.
Aux aſtres, ſes beaux yeux ont vn éclat pareil.
Sa bouche eſt de coral, ſon teint blanc & vermeil.
De la Terre & du Ciel, c'eſt le parfait ouvrage.
Ses beaux traits à l'envy conteſtent l'avantage,
Et ſa taille, & ſa grace, & ſes bras, & ſes mains.
Rien jamais de ſi beau ne parût aux humains.
On croit voir icy-bas briller vne Immortelle.
Elle paroiſt à tous rougir d'eſtre ſi belle.
Sa robbe eſt de drap d'or, ſemé de diamans :
Mais la Nature en elle orne ſes ornemens.
Telle, mais bien plus fiere, & plus imperieuſe,
Ramenoit ſon armée & riche & glorieuſe,
Quand elle triomphoit des Baſtres déconfis,
Ou des Rois de Lybie, ou de ceux de Memphis,
Depuis que ſon grand cœur l'éleva ſur le trône,
*La * Belle qui baſtit les murs de Babylone.*
Vingt enfans, tous pareils de taille & de beauté,
Accompagnent le char, d'égale gravité ;
Tous, en riches habits, à tocques emplumées,
De perles, ont par tout leurs caſaques ſemées.
Vn Aigle d'or s'éleve au dos du char pompeux,
Qui pour défendre Eſther du Soleil outrageux,

* Semyramis.

Mais l'orgueil de Vasthi ne peut plaire à nos Dieux.

Les festons sont pendans de leurs cornes dorées.

Tient son corps en suspens, en étendant ses aîles,
Pour luy donner l'abry de ses plumes fidelles;
Comme quand sur sa proye un grand Aigle s'étend;
Et l'attaquant du bec, des Vautours la défend.
Puis suivent cent Beautez, au Prince des plus cheres,
En dix longs chars dorez, en forme de galeres.
Chacun en porte dix, en cinq bancs, deux à deux,
L'élite d'Orient, d'un œil fier & honteux,
Sentant leur cœur attaint d'une aspre jalousie,
Par le grand choix d'Esther pour Reine de l'Asie.
Mais de tous, sur Esther, les yeux sont arrestez.
Sa beauté triomphoit de toutes ces Beautez.
On l'admire, on l'adore, on entend dans la presse
Des cris d'étonnement, d'amour, & d'allegresse.
Iamais peuple ne vid un si celebre jour.
La pompe arrive au temple, & se range à l'entour.
Des femmes seulement la troupe magnifique,
Quittant chevaux & chars, est receüe au portique.
Chacune dans le temple a sa place & son rang,
Selon que le décide ou le sort, ou le sang.
Les Gardes font en haye un espace avec peine.
Le Prince dans son trône attend la sage Reine.
Sur deux riches carreaux, de perles rehaussez,
La couronne & le sceptre à ses pieds sont placez.
Alors paroist Esther, ayant pour sa conduite
Les sept jeunes Beautez, les filles de sa suite.
Deux soutiennent ses mains, & cinq en mesme-temps
De sa robbe à longs plis portent les riches pans.
Et sa rare vertu met sa grande victoire
A joüir sans orgueil d'une si grande gloire.

Vers le Prince elle avance, & se courbe humblement.
Il descend les degrez, moins en Roy, qu'en Amant:
Luy fait present du sceptre, & luy met la couronne.
Puis la meine avec luy se placer sur le trône.
De leurs sieges, les Grands se levent à l'entour;
Devant elle aux degrez s'inclinent tour à tour.
Dans le temple à son rang chacun luy rend hommage:
Les Rivales suivoient, en dépit de leur rage.
D'Apollon, le Grand Roy prétend estre vainqueur;
Et pense plaire au Ciel, quand il plaist à son cœur.
Des Mages cependant la charmante musique,
D'un heureux hymenée entonne le cantique,
Ou des jeunes les chants, meslez aux fortes voix,
Des temps, en divers tons, suivent les mesmes loix.
Par le Prince, en son char, la Reine est ramenée.
Il veut que Suse ait l'heur de la voir couronnée:
Que par les yeux le peuple ait part à son tresor:
Qu'avec la mesme pompe on la conduise encor.
Il retourne au palais avec sa cour royale.
La Reine en mesme-temps reprend sa marche égale.
Les peuples prosternez, éperdus, & contens,
Témoignent leurs transports par leurs cris éclatans:
De loin suivent son char, d'un œil insatiable.
Tous admirent du Roy le choix incomparable.
Elle rentre au palais; le Roy sent en son cœur
Autant de doux transports qu'elle reçoit d'honneur.
Du triomphe d'Esther il en fait son ouvrage.
Mais plus il est content, plus l'Enfer a de rage.
Par elle ses projets ont un sort malheureux.
Il void que sa grandeur releve les Hebreux.

estoit rouge.

* Dans la sainte Ecriture.

Plus il void que la joye est publique dans Suse,
Plus il met en fureur la Prêtresse confuse,
Et Vasthi, qui cachée, & d'un œil irrité,
De sa Rivale a veu la pompe, & la beauté.
Elle en a ressenty l'objet insupportable.
Ah! que ce jour cruel à l'autre est dissemblable,
Quand le Prince amoureux, & tant d'adorateurs,
Firent à sa beauté de semblables honneurs.
Son amour cependant consume Pharsandate.
De desirs insensez il s'émeut, il se flate.
Elle est pour tout mortel reclusе en son palais.
Il ne sçait ce qu'il aime, il ne la vid jamais.
Un recit, une ardeur des Demons secondée,
D'elle, forge en son ame une admirable idée.
Il croit que tant d'attraits que la pompe a fait voir,
Doivent ceder à ceux qu'il a sceu concevoir.
Car rien n'est si charmant en toute la Nature,
Qu'un chimerique objet, qu'un esprit se figure,
Qui par son grand orgueil se forme une beauté
Digne de son desir, & de sa vanité.
L'Enfer, par cet amour, veut que sa rage éclate,
Pour Vasthi furieuse, animant Pharsandate:
Veut se vanger du Prince, & luy ravir le jour,
N'ayant pû de son cœur arracher son amour.
Enfin ce fol Amant à Dictyne s'adresse.
(Dictyne estoit le nom de la vieille Prêtresse)
Ie brûle pour Vasthi, dit-il, & pour la voir
Ie dévoüe aux Demons ma vie & mon pouvoir.
Sans la voir, je ne sens, ny fortune, ny joye.
Par adresse, ou par charme, il faut que je la voye.

C'est, dit-elle, un souhait dont tu dois te guerir:
Puisque nul, de la voir n'aura l'heur sans mourir.
Ses lions affamez, par ses ordres severes
Ont déja devoré deux mortels temeraires.
Nulle peur à ces mots ne sçauroit le saisir.
Et mesme le danger irrite son desir.
Plus son feu s'en accroist. Mais il veut, par Dictyne,
De cette loy cruelle apprendre l'origine.
Lors que le Roy, dit-elle, eut en son grand festin,
A ses feux pour Vasthi, joint la chaleur du vin,
Il conceût le desir de montrer à ses Princes
La plus rare beauté de ses vastes provinces.
Il la mande trois fois: son ordre est sans pouvoir.
Hors le Roy, tout luy semble indigne de la voir.
Du refus il s'irrite; & soudain dans son ame
Sa colere se rend maistresse de sa flâme.
Il s'anime, il ne peut, dans cette double ardeur,
Supporter cet affront, qui blesse sa grandeur.
Il cede à sept Persans le jugement suprême:
Il y soûmet la Reine, il s'y soûmet luy-même.
L'amour mesme à leurs loix soûmet son interest.
Il jure par ses Dieux, d'observer leur arrest.
Du crime, disent-ils, absoudre la Princesse,
C'est en Perse établir l'Epouse pour maistresse.
Nulle de son Epoux ne suivra plus la loy.
En cedant à Vasthi, tu cesses d'estre Roy.
Chasse de ton palais cette orgueilleuse Reine,
Pour conserver des Rois la grandeur souveraine.
Aussi-tost par le Roy, de dépit enflâmé,
Avec nouveau serment l'arrest fut confirmé.

Le peuple, pour ſon Prince, a l'Oracle applaudit.

Puis les chaudes vapeurs luy fermant la paupiere,
Luy firent ſans réveil paſſer la nuit entiere.
Mais quand le vin fumeux eut au lever du jour
Fait place à la Raiſon, la Raiſon à l'Amour,
La beauté de Vaſthi revient dans ſa memoire.
Sur toutes les beautez, elle emporte la gloire.
Son cœur rebelle aux loix, ne la ſçauroit bannir.
Son ſerment luy défend l'heur de la retenir.
Quel effort fait ſur luy le bel objet qu'il aime,
Diſputant au ſerment l'authorité ſuprême?
Des Iuges, dans ſon trouble, arrive le ſecours.
Ils ſoûtiennent l'arreſt par leurs graves diſcours.
On mande le grand Preſtre, & j'y ſuis appellée.
Du ſerment fait aux Dieux ſon ame eſt ébranlée.
Il eſt ſeul pour l'amour, & tous ſont pour l'honneur.
Tous pour ne pas flétrir l'éclat de ſa grandeur,
L'aſſeurent que pour Reine, vne autre dans l'Aſie,
Plus belle que Vaſthi, luy peut eſtre choiſie.
Il veut encor ſa veuë: on en craint le danger.
De ſes fers pour jamais on veut le dégager.
Il leur demande au moins cette derniere joye.
Mais c'eſt trahir le Roy, que ſouffrir qu'il la voye.
On l'exhorte à chaſſer ce deſir ſuborneur,
Qui ſouhaite vn poiſon funeſte à ſon honneur.
Contre l'amour, dit-il, l'honneur me ſollicite.
Faut-il, pour vn ſerment, Vaſthi, que je te quitte?
Hé bien, à le tenir, ô Dieux, me voilà preſt.
Va donc, Dictyne, va luy prononcer l'arreſt.
Dy luy qu'à mon ſerment enfin ma flâme cede
Mais je ne puïs ſouffrir qu'vn autre la poſſede.

Pourveu que nul jamais ne l'ait ſous ſon pouvoir,
Qu'elle demande tout: j'excepte, de me voir.
Ie vay vers la Princeſſe, & luy dis la ſentence.
Mais ſon cœur, ſans fléchir, garde ſon arrogance.
En elle ſon orgueil a ſceu tout aſſoupir.
Il n'en ſort ny regret, ny larme, ny ſoûpir.
Ses yeux ſont toûjours fiers, ſa voix eſt toûjours fiere.
Son port maintient toûjours ſa majeſté premiere.
I'accepte ſon decret, dit-elle, & luy promets
Que nul moindre que luy ne me verra jamais.
Ie les feray mourir, ſi quelqu'vn s'y hazarde.
Mon orgueil, contre tous, ſera ma ſeure garde.
Au plus grand des humains j'ay reſervé mes yeux:
Mais bien que l'on condamne vn refus glorieux,
Il faut qu'en ſes mépris ma fierté ſe maintienne.
I'apprens ſa volonté: voicy quelle eſt la mienne.
De Reine je prétens le titre pour jamais.
Ie veux, ſelon ce rang, qu'il me donne vn palais.
De filles ſeulement j'y veux eſtre ſervie.
L'homme qui m'y verra, ſoudain perdra la vie.
De Vaſthi, le grand Roy ſçait par moy le deſir:
Flate en la contentant, ſon propre déplaiſir:
Luy choiſit vn Palais; & liberal luy donne
Des domaines feconds, dignes d'vne couronne,
Meubles & vaſes d'or, perles & diamans;
Et fait du beau ſejour haſter les ornemens.
De ſes vœux ſatisfaits Vaſthi fiere & contente,
De ſes filles envoye Omphale aux arts ſçavante,
Afin que tous les lieux ſoient ornez par ſon choix:
Luy donne ſes deſſeins, ſes penſers, & ſes loix.

De richeſſes ſans prix, de tous lieux aſſemblées;
Les amples cabinets, les chambres ſont meublées.
Les voutes, les lambris, brillent d'or & d'argent.
A l'envy du travail l'art paroiſt diligent.
Mais ſur tout eſt ornée vne ſuperbe ſalle,
Qui dans tout l'Vnivers n'eut jamais ſon égale.
Par cent pilaſtres d'or, cent miroirs diviſez,
L'vn dans l'autre font voir leurs quadres oppoſez;
Dont la vaſte largeur, que la hauteur ſurpaſſe,
A mille objets divers étend vn grand eſpace:
Vingt amples braſiers d'or, de lions ſupportez,
Sont comme autant d'autels, de dix pas écartez,
D'où s'éleve d'encens vne douce fumée,
Dont en dés temps préfix la ſalle eſt parfumée:
Et cent chandeliers d'or, à dix bras étendus,
Sont devant les miroirs de la voute pendus.
Dans le fond de la ſalle vn trône d'or éclate,
Hauſſé ſuperbement de dix degrez d'agathe.
Sur le dos élevé de ce trône pompeux,
Vn paon étend ſa queuë, encor plus orgueilleux,
Dont les plumes d'émail, & vertes & dorées,
De mille diamans ſont richement parées.
Cette ſalle eſt ſon temple: elle y tient chaque jour,
(Pour ſouler ſon orgueil) ſa glorieuſe cour.
Là le jour ne luit point: de ce temple on le chaſſe.
Et de mille flambeaux la clarté tient ſa place.
De cent filles dans Suſe elle avoit fait le choix,
Promtes à ſes deſirs, ſoûmiſes à ſes loix,
Toutes de noble ſang, belles, fieres, & graves.
Du meſme ſexe encor elle avoit cent Eſclaves.

Là toutes, à genoux, en riches veſtemens,
La regardent briller de mille diamans.
Elle a le chef orné d'vne double couronne.
Rien n'égala jamais l'éclat qui l'environne.
Les miroirs oppoſez, font voir à l'infiny
Pilaſtres, chandeliers, & braſiers d'or bruny:
Puis vn nombre ſans fin d'humbles adoratrices,
Qui font à ſon orgueil goûter mille delices.
Elle-meſme s'y voit regnante en mille lieux.
Ses yeux ſont à ſon gré ſeuls dignes de ſes yeux.
Elle-meſme s'admire, elle-meſme s'adore;
Et ſur tout ce qui brille, eſt plus brillante encore.
Vive elle eſt enfermée en ce riche cercueil,
Qu'on nomme avec raiſon le Palais de l'orgueil.
Car jamais dans le Ciel les Dieux & les Déeſſes
N'eurent tant de beautez, de ſplendeurs, de richeſſes;
Et devant leurs autels ne virent tant de feux;
Et jamais n'ont receu l'encens de tant de vœux.
Là, non loin des abords, dans vne court ſecrette,
Trois lions ſont grillez, chacun dans ſa retraite,
Où tout homme imprudent, ou d'eſprit curieux,
Que l'audace ou le ſort fait entrer en ces lieux,
Eſt conduit, & puny d'vne mort effroyable,
Comme veut, par ſa loy, la Reine impitoyable.
Les Iardins ont des fleurs de cent païs divers,
Avec mille arbriſſeaux toûjours fleuris & verds.
Les canaux ſont bordez de baluſtres de jaſpe,
Où nagent des poiſſons du Gange & de l'Hydaſpe.
Vn bois delicieux, pour de longs promenoirs,
Preſente la fraîcheur de ſes ombrages noirs.

Le Soleil, qui voit tout, qui fait tout dans le Monde,
Des biens de la Nature eſt la ſource feconde,

Ainſi ce faux Pontife, adroit en ſes diſcours,
De ſa docte malice empruntant le ſecours,

Les courts ont mille oiſeaux, de different plumage,
Et de tons differens de cris, ou de ramage:
Ce palais ſomptueux, de merveilles remply,
Au gré de la Princeſſe, enfin fut accomply.
Iamais ne fut au Monde vne priſon ſi belle.
Elle y ſouffre ſouvent mon entretien fidelle.
Les ſoins que je luy rends ne luy déplaiſent pas.
Là mon Eſclave ſeule accompagne mes pas.
Ton ame, pour la voir, eſt-elle encore émeuë,
Puis qu'vne mort cruelle eſt le prix de ſa veuë?
Les beautez, les perils que tu m'as fait ſçavoir,
Augmentent, répond-il, mon deſir de la voir.
Ie ſeray des lions le vainqueur ou la proye,
Aprés que de la voir j'auray receu la joye.
Déja tout devoré par mes deſirs ardents,
Des lions affamez je mépriſe les dents.
Cherche pour mon ſecours, & meſme pour ta gloire,
Les plus rares ſecrets de la ſcience noire.
Ainſi jadis Medée, en faveur de Iaſon,
Ardent pour conquerir la fameuſe toiſon,
Par ſes charmes puiſſans, ſecourable, & ſçavante,
Endormit du Dragon la paupiere veillante.
Mais, dit-elle, pour plaire à ton cœur curieux,
Il faut dans ce palais endormir tous les yeux.
Pour toy, je pourray bien, par charmes, par amorce,
Des lions arreſter la fureur & la force.
Mais afin que ta flâme ait vn heureux ſuccés,
Il te faudroit prés d'elle avoir vn libre accés.
Sois, en habit d'Eſclave, auſſi douce que belle;
Tu pourras avec moy paroiſtre devant elle.

A cinq luſtres à peine ont atteint tes beaux jours.
Du Ciel & de l'Enfer tu verras le ſecours.
Il accepte, à ſes vœux ce projet favorable.
En Eſclave il paroiſt, d'vne mine agreable.
Au palais avec elle il entre impunément.
Tous regards ſont trompez par ſon déguiſement.
L'vne & l'autre eſt admiſe en la ſalle éclairée,
A l'heure qu'à genoux la Reine eſt adorée.
D'vn objet ſi brillant Pharſandate eſt ſurpris.
Sa beauté luy paroiſt ſans égale, & ſans prix;
Et ſurmonte en ſon cœur, de tant d'art ſecondée,
Celle dont ſon deſir s'eſtoit formé l'idée.
Seul, en ce lieu, ſans feinte il l'adore à genoux.
A Dictyne, Vaſthi montre vn viſage doux.
Pharſandate à ſes vœux la croit déja ſenſible;
Et reçoit pour luy ſeul cette grace viſible.
La Reine, en la douleur que ſon ame reſſent,
Ne peut ſe contenir, de ſon trone deſcend,
De loin tendant les bras, accourt vers la Prêtreſſe;
Et l'Amant veut qu'à luy cette faveur s'adreſſe.
O! Dictyne, à ce coup, dit-elle, il faut mourir.
Viens-tu pour voir ma mort, ou pour me ſecourir?
Mon ame cette nuit à toy s'eſt adreſſée;
Et ta rare ſcience a connu ma penſée.
Iuſqu'à ce choix du Roy, j'ay pû, de ſon amour,
Gardant mon rang de Reine, eſperer le retour:
Il me le confirma, lors que ſon ame émeuë,
Offrant tout à mon choix, n'excepta que ſa veuë.
Il manque à ſon ſerment, ſi j'ay gardé ſes loix.
L'Eſtat ne peut ſouffrir deux Reines, ny deux Rois.

Sous le dome du temple, au centre où fut placée
L'Image du faux Dieu maintenant renversée,

D'or eſt leur corcelet, leur juppe à fond d'argent.
Leur pennache eſt épars, leur viſage ombrageant.

Faiſant vne autre Reine, il ſe montre parjure.
Aux Dieux, plus qu'à moy-meſme, il a fait vne injure.
Belle Reine, Apollon, dit Dictyne, eſt pour toy.
Mais vn autre des Dieux donne Eſther au grand Roy.
Apollon, dit Vaſthi, doit punir Artaxerce;
Doit mettre vn autre Prince au trône de la Perſe.
Il faut par vn ſeul coup renverſer ſes arreſts.
Au vouloir d'Apollon joignons nos intereſts:
Et ſi quelque autre Dieu d'Eſther prend la défenſe,
Tu ſçais l'art d'appeller l'infernale puiſſance.
Et ſi l'Enfer pour moy ne veut pas s'engager,
Ie trouveray des mains qui ſçauront me vanger.
Voicy, dit Pharſandate, vne main toute preſte
A te donner du Prince & l'Empire & la teſte.
As-tu donc, dit la Reine, entendu mon diſcours?
Et quelle force as-tu, pour m'offrir ton ſecours?
Princeſſe, dit Dictyne, accepte ſa colere.
Cette fille eſt hardie, & brûle de te plaire.
A ta juſte douleur je joindray mon courroux,
Et celuy d'Apollon furieux & jaloux.
I'y veux joindre Alecton, Megere & Tiſiphone.
Enfin, par leurs fureurs, je te rendray le trône.
Enten, ce qu'Artemis a conceu dans ſon ſein.
Belle Reine, pour toy je trame vn grand deſſein,
Dit la feinte Artemis: Et d'vne voix divine
Le Ciel m'a fait ſçavoir quel Prince il te deſtine.
Ie te diray ſa race, & ſes faits glorieux,
Les exploits de ſon Pere, & ceux de ſes Ayeux,
Ce qu'en luy la fortune a joint à la Nature,
Et ſon pouvoir preſent, & ſa grandeur future.

Mais dans vn lieu ſecret, de témoins écarté,
Donne-moy, ma Princeſſe, vne ample liberté.
Ie le veux, dit la Reine attentive & contente.
Puis elle appelle Omphale, adroite & confidente,
Promte à flater ſes vœux, ſon orgueil, ſes ennuis:
En trois corbeilles d'or fait apporter des fruits,
A qui nul autre au monde en gouſt ne ſe compare.
De ſa ſuite ſuperbe auſſi-toſt ſe ſepare:
Dans vn grand cabinet les conduit à grand pas,
Dont les tableaux font voir la fable de Pallas,
Quand la fiere Arachné crut que ſon riche ouvrage
Pourroit ſur la Déeſſe emporter l'avantage.
Des beautez de Vaſthi Pharſandate eſt épris:
Pour cacher ſes tranſports, il calme ſes eſprits;
Et charmé des attraits de ſa grace admirable,
Sent, ſous vn feint habit, vn amour veritable.

Fin du ſecond Chant.

Qui marche à son costé, qui calme son courage,

Et

Qui pour défendre Esther du Soleil outrageux,

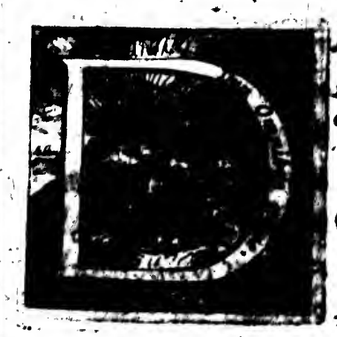
* Semyramis.

E

ESTHER.

POËME.

TROISIE'ME CHANT.



E'IA sur vn lit d'or, de dix aigles porté,
La Princesse couchée affecte sa fierté,
Tient l'œil sur Artemis, & gardant le silence,
Cache sous son orgueil sa vive impatience.
La Prêtresse est assise: vn carreau somptueux
Reçoit en lieu plus bas l'Amant respectueux,
Qui pour le long recit où sa feinte l'engage,
Compose adroitement sa voix & son visage,

A joüir ſans orgueil d'vne ſi grande gloire.

Il void que ſa grandeur releve les Hebreux.

De ſon Dieu ſur le mont, implorant l'aſſiſtance,
D'Amalec les Hebreux ſurmontoient la vaillance:
Et ſi-toſt que ſes bras eſtoient las & baiſſez,
Les Iuifs par Amalec, ſe ſentoient renverſez.
Le Ciel leur donne enfin la ſanglante victoire:
Et le paſſage ſeul fut le prix de leur gloire.
Enfin, quand par le cours de leurs heureux deſtins
Ils furent poſſeſſeurs des beaux champs Paleſtins,
Et des fortes citez des terres Idumées,
Ils voulurent des Rois, pour Chefs de leurs armées.
Saül, vaillant guerrier, par vn celeſte choix,
Fut d'vn accord public le premier de leurs Rois,
Quand Agag, éclatant de race & de merites,
Donnoit ſes juſtes loix aux fiers Amalecites.
Leur Dieu ſe ſouvenant de cet aſſaut ſoudain
Qu'Amalec fit aux Iuifs que conduiſoit ſa main,
Quand il faiſoit du Ciel pleuvoir leur nourriture,
Anime leur courage à vanger cette injure:
Leur fait, par ſon Prophete, annoncer ſon vouloir,
De détruire Amalec, ſoûmis à leur pouvoir;
De n'avoir que leur ſang pour prix de leur conqueſte:
Ne veut pas que le Iuif en reſerve vne teſte.
Saül choiſit ſoudain deux cens mille guerriers,
Avec dix mille encor, tous vaillans Chevaliers.
Agag d'vn plus grand nombre aſſembla ſon armée:
Et par luy de ſes Dieux l'aide fut reclamée.
Il prodigue l'encens, il leur fait mille vœux.
Mais craignant la fureur du grand Dieu des Hebreux,
Qui par le ſang de tous prétend eſtre aſſouvie,
Et qu'avec la bataille il ne perde la vie;

La race d'Amalec, Prince de grand renom,
Qui baſtit la Cité, celebre par ſon nom;
*Et fut le vaillant fils d'Eliphas dont le * pere*
Vendit, preſſé de faim, ſon aiſneſſe à ſon frere.
Mais ces Peuples jaloux qu'Iſraël glorieux
De l'Egypte & des mers déja victorieux,
Dans les aſpres deſerts conduit par des Oracles,
Domtoit & faim & ſoif par de frequens miracles;
Que leur grand † Conducteur faiſoit tomber des Cieux
La manne nourriſſante en ces ſteriles lieux,
Et tiroit d'vn rocher les ondes jalliſſantes;
Par vn ſoudain effort, attaquerent leurs tentes;
Ne reſpecterent pas, de fureur tranſportez,
Ceux que les flots émeus meſme avoient reſpectez;
Pour leur nombre, craignant de les avoir pour maiſtres,
Bien qu'ils fuſſent leur ſang, nez de meſmes ancêtres,
Qui par leurs grands troupeaux, & les cuures tranchans,
Du fertile Canan cultiverent les champs.
Des Hebreux irritez vne vaillante élite
Combattit prés d'Oreb l'armée Amalecite:
Et leurs écrits ſacrez ont appris aux humains,
Que pendant que Moyſe au ciel tevoit les mains,

Sans la voir, je ne sens, ny fortune, ny joye.
Par adresse, ou par charme, il faut que je la voye.

Aussi-tost par le Roy, de tel privilege,
Avec nouveau serment l'arrest fut confirmé.

Il commande à Sobal, si la rigueur du sort
Dans le cruel combat le destine à la mort,
D'emporter, escorté de deux troupes legeres,
Son fils & ses tresors sur trente Dromadaires,
Vers l'Arabe Aretas, son plus puissant amy,
Dans la fidelité par cent nœuds affermy.
Ie passe la sanglante & cruelle journée,
Que par la mort d'Agag fut enfin terminée.
Mais le sage Sobal, fuyant de ses Estats,
Ne commit pas le Prince à l'avare Aretas;
Craignant pour son depost le sort de Polydore,
*Confié par Priam au * Tyran du Bosphore.*
Il conduisit l'Enfant, dont Zabas fut le nom,
Par les monts de Galad, & de Sir, & d'Hermon,
Sans détour, sans repos, passe en la Phenicie;
Puis, pour voguer en Grece, arrive en Cilicie.
Ils s'éloignent du port, d'esperance remplis.
A peine avoit Zabas deux lustres accomplis:
Mais il fait déja voir, à l'air de son visage,
Sa noblesse de sang, d'esprit, & de courage.
Sur le sort de l'Enfant, pour la gloire animé,
Sobal veut consulter l'Oracle renommé.
Il passe prés des bords de Crete & de Zacynthe:
Enfin arrive à Cyrrhe, au Golphe de Corinthe,
Seul port de la Phocide, où l'heureuse Cité
Delphes a dans ses murs le temple si vanté.
Du navire aussi-tost sort la noble jeunesse,
Cent des plus éclatans en courage, en richesse,

* Polymnestor Roy de Thrace.

Prés du Prince élevez, compagnons de son sort;
Et cent sur le vaisseau sont laissez dans le port.
Vers Delphes à l'instant la brigade s'avance.
Cinquante vont devant, tous d'illustre naissance,
Deux à deux, d'un pas grave, en habits somptueux.
De toutes parts accourt le Grec tumultueux,
Regarde en admirant ces Estrangers modestes,
Les turbans à cent plis, & les superbes vestes,
L'arc & la trousse au dos, le javelot en main.
Tous calment leur fierté par leur regard humain.
Quatre coursiers suivoient, tous de taille diverse,
Nez dans les aspres lieux d'Arabie & de Perse.
Sur deux, en mesme rang vont Sabal & Zabas.
Deux en main, par élans interrompent leurs pas.
Dix vases précieux, que le peuple contemple,
Ensuite sont portez pour le present du Temple:
Et la pompe finit par cinquante guerriers,
Qui d'habits & de rangs égalent les premiers.
La Cité d'Apollon les reçoit, les admire.
Vn Prince en mesme-temps, arrivé de l'Epire,
Par la porte opposée entre en riche appareil,
Et vient du mesme Dieu rechercher le conseil.
Vers le temple déja sa troupe est avancée,
Aux Prestres d'Apollon déja s'est adressée.
Les presens sont receus, le sacrifice est fait:
Du Prince, la Prestresse a conceu le souhait.
Mais de l'esprit divin se sentant échauffée,
En sa bouche aussi-tost sa voix est étouffée.
Puis elle dit ces mots, instruite de son Dieu:
Vn Prince aimé du Ciel va paroistre en ce lieu.

Dy luy qu'à mon ſerment enfin ma flâme cede
Mais je ne puis ſouffrir qu'vn autre la poſſede.

Afin que tous les lieux ſoient ornez par ſon choix:
Luy donne ſes deſſeins, ſes penſers, & ſes loix.

Tien ton ame en ſuſpens: attens, & je t'annonce
Qu'Apollon pour tous deux fera meſme réponſe.
La troupe de Zabas au temple entre à l'inſtant.
A peine, aprés ſes dons, la Preſtreſſe l'entend.
Elle prévient ſa voix; & d'vn regard farouche
Aux Oracles ſacrez elle ouvre ainſi ſa bouche.
Caran, race d'Hercule, iſſu du ſang des Dieux,
Va dans la Macedoine, où t'appellent les Cieux.
Tu ſeras ſon Seigneur, & ſource des Monarques
Pour l'Empire du Monde ordonnez par les Parques.
Et toy, Roy d'Amalec, dépoüillé par le ſort,
A Caran ſois vny par vn fidelle accord.
*Noble race * d'Edom, Chef des Rois d'Idumée,*
Fais avec luy l'amas d'vne vaillante armée.
Fay ſans crainte, Caran, de puiſſans appareils.
Du fidelle Sobal ſuy les prudens conſeils:
A ta rare valeur join ſa rare ſageſſe.
De ſon Prince à tes vœux, il joindra la richeſſe.
Croy que du ſang des deux vn Prince doit ſortir,
A qui tout l'Vnivers ſe doit aſſujettir.
Ainſi dit la Pythie, & tous dans le ſilence
Sont ravis, ſont confus, ſont remplis d'eſperance.
Par l'avis du grand Preſtre ils ſe joignent les mains:
Puis joignent leurs conſeils, & s'ouvrent leurs deſſeins.
Caran, d'vn cœur ſincere aſſeure que dans † Pelle
Au rang de Souverain la Nobleſſe l'appelle,
D'vn peuple dominant, & de groſſieres mœurs,
Laſſe de ſupporter les changeantes humeurs.

* Eſaü fut nommé Edom.

† Capitale de la Macedoine.

Qu'il eſt gendre & voiſin du Prince de l'Epire,
Dont le puiſſant ſecours le porte à cet Empire.
Qu'il pretend aſſembler dix mille Grecs vaillans.
Sobal, pour cet amas, aſſeure cent talens.
Bien-toſt furent choiſis ſoldats & Capitaines,
De Thebes, & d'Argos, & de Sparte, & d'Athenes.
Zabas ainſi du Prince aſſembla le ſecours;
Et fut Chef d'vne armée au printemps de ſes jours.
Il range ſes ſoldats: chacun déja l'admire.
Caran doit commander les forces de l'Epire.
Sobal fait du vaiſſeau ſortir tous ſes treſors;
Veut qu'il paſſe les flots des Theſſaliques bords:
Y laiſſe cent guerriers: puis ordonne au Pilote
D'attendre ſon vouloir dans vn port Epirote.
Mais, ma Reine, que ſert de dire les combas,
La valeur de Caran, & celle de Zabas?
Enfin la Macedoine en ſix ans fut conquiſe,
Et Zabas, pour ſon prix, eut la Princeſſe Eliſe,
Fille du Conquerant, & de Cœnus la ſœur,
Qui du Monarque heureux fut l'heureux ſucceſſeur.
Zabas fut ſous ces Rois le Chef de deux provinces,
Et comme le plus cher, le plus grand de leurs Princes.
Le fidelle Sobal, chargé de gloire & d'ans,
Du Prince avant ſa mort, éleva les enfans,
Dont par la Macedoine, & l'Epire, & la Thrace,
Fut éparſe en cent ans la genereuſe race.
Puis de l'heureux Eſtat le puiſſant protecteur,
Du jeune Prince Erops & l'oncle & le tuteur,
*Le vaillant * Amadathe, abbatit la furie*
Du rapide torrent des peuples d'Illyrie.

Toutes de noble ſang, belles, fieres, & graves.
Du meſme ſexe encor elle avoit cent Eſclaves.

Vn bois delicieux, pour de longs promenoirs,
Preſente la fraîcheur de ſes ombrages noirs.

Son fils aimé du Ciel, le glorieux Menon,
Qui d'Aman, par prudence, a pris l'illuſtre nom,
Fut ſon égal, en faits dignes de ſa nobleſſe,
Mais plus grand en fortune, en eſprit, en ſageſſe.
Sitalce, Roy de Thrace, en ſes ſeconds Eſtats,
Fit de vaillans guerriers vn effroyable amas,
Pour fondre en Macedoine, en ces temps agitée,
Et qui d'vn nouveau trouble en fut épouvantée.
Perdicas, ſon Monarque, eſtonné, balançant,
Pour ſoûtenir ce choc, s'eſtimoit impuiſſant.
Il croit manquer de force, en manquant de courage;
Et cherche vn ſeur abry pendant ce grand orage.
En vain Menon l'anime à bien munir ſes forts,
A s'oppoſer ſans crainte à leurs puiſſans efforts.
Rien ne peut l'aſſeurer, qu'une ſoudaine fuite.
La royale famille à Lariſſe eſt conduite,
Du Roy Theſſalien la plus forte cité,
Et des voiſins émeus l'vnique ſeureté:
Croyant qu'aprés le cours de la fureur premiere,
Sur l'Ennemy commun fondra la Grece entiere.
Menon, avec regret, l'eſcorte & le conduit;
Et conſole, en fuyant, ſa femme qui le ſuit,
Zara, qui belle & ſage en grand cœur le ſeconde,
De dix fils genereux heureuſement feconde.
Pour flater les langueurs d'vn ennuyeux ſejour,
De ſon Roy, pour vn temps, il fuit la triſte cour.
D'Apollon à Zabas ayant ſceu la promeſſe,
Il veut ſur ſes deſtins conſulter ſa Preſtreſſe.
A Delphes il conduit ſon Epouſe & ſes fils.
Il paſſe au ſecond jour les montagnes d'Otrys,

Puis les flots du Cephiſe, à Delphes il arrive;
Enfin rend à ſes vœux la Pythie attentive.
Va, dit-elle, Menon, les Dieux te ſont amis.
Pour ta race, à Zabas l'Vnivers fut promis.
Du ſang de Macedoine vn Prince devoit naiſtre,
Qui du vaſte Orient doit ſe rendre le maiſtre.
De Perdicas, ſans bruit, tu dois te dégager.
Paſſe en la Cilicie avec vn camp leger.
O! Prince, ſur ton front que de grandeur éclate!
Plus de grandeur encor reluit en Pharſandate.
La couronne l'attend: meſme je luy promets
La plus rare beauté que le Ciel fit jamais.
Apollon veut encor qu'avec vous je m'engage;
Que pour ces veritez je vous donne vn oſtage,
Tout l'eſpoir de mes jours, mon vnique Artemis.
Par elle, comme à vous, vn grand heur m'eſt promis.
Suivez tous ſes conſeils: car elle eſt animée
De l'eſprit qu'eut jadis la Sibylle Cumée.
Par tout elle eſt voüée a ſervir Apollon.
Par tout de ſon eſclave elle prendra le nom.
Ma Reine, c'eſt ainſi que je fus deſtinée
A te ſervir vn jour pour vn grand hymenée.
Alors Zara, Menon, & tous ſes nobles fils,
D'étonnement, d'eſpoir, d'ardeur furent remplis.
Pour ſe faire obeyr, que les Dieux ont de charmes!
*Menon leve en ſecret des * Dolopes gendarmes,*
*Des, * Lapithes guerriers, de vaillans * Mirmydons.*
Zara, ſes fils, & moy, conſtans, nous l'attendons,

* Tous peuples de Theſſalie.

Sois, en habit d'Eſclave, auſſi douce que belle;
Tu pourras avec moy paroiſtre devant elle.

Il manque à ſon ſerment, ſi j'ay gardé ſes loix.
L'Eſtat ne peut ſouffrir deux Reines, ny deux Rois.

Pendant qu'au gré du Ciel il fait par artifice
Sortir ſecretement ſes treſors de Lariſſe.
Ie laiſſe du départ les recits moins charmans.
Mon hiſtoire m'appelle aux grands evenemens.
De deux mille guerriers on arme ſix navires.
*Nous arrivons à * Tharſe, aidez par les Zephyres.*
En ces bords de l'Aſie, & dans ces grands climas,
Deux puiſſans Ennemis faiſoient de promts amas,
Tiſſapherne, & Cyrus le frere d'Artaxerce,
Dont l'orage fondit ſur l'Empire de Perſe.
Tiſſapherne jaloux des champs non limitez,
Des bords Ioniens commandoit les citez.
Cyrus ambitieux, d'ame grande & hardie,
Gouvernoit ſous le Roy la feconde Lydie.
Mais contre ſon Rival animé dés long-temps,
En l'attaquant, il vole à des deſſeins plus grands.
De toutes parts il arme, & par faveurs ſenſibles
Il attire des Grecs les troupes invincibles.
Puis ſoudain vers l'Euphrate il veut porter ſes vœux,
Accompagné d'vn camp plus vaillant que nombreux,
Pour combattre Artaxerce aux champs de Babylone,
Et le privant du jour, s'établir ſur le trône.
A peine avoit Menon débarqué ſes ſoldats,
Cyrus luy fait offrir l'abry dans ſes Eſtats.
Puis, pour s'vnir à luy, Tiſſapherne le tente.
En des penſers divers ſon ame eſtoit flotante.
De Cyrus, va ſçavoir, luy dis-je, les ſecrets.
Des Dieux, à ton retour, tu ſçauras les decrets.
Des ſiens, en lieux divers, il loge chaque bande:
Et déja Pharſandate à vingt ans les commande,

* Capitale de Cilicie.

Dont le front préſageoit ſa future grandeur:
Et ſon frere Delphon le ſuit d'âge & d'ardeur.
*Menon va dans * Sardis, où le Prince le flate,*
Où ſon adreſſe charme, où ſa ſplendeur éclate.
A Cyrus il s'engage, & luy promet ſa foy;
Croit qu'au Monde il eſt ſeul digne d'eſtre ſon Roy.
Le Prince luy répand les ſecrets de ſon ame,
Luy montre ſans détour tous les fils de ſa trame.
Menon, pour le ſervir, paroiſt des plus hardis.
Luy veut offrir bien-toſt ſes troupes dans Sardis.
Il revient, il nous parle, il croit que pour ſa gloire
Il doit de ſes ſuccés nous apprendre l'hiſtoire.
Ie voy qu'il eſt au Prince attaché de cent nœuds.
Tu t'es lié, luy dis-je, au party malheureux.
Cyrus ne peut monter au trone de la Perſe;
Et toute ta grandeur doit venir d'Artaxerce.
Les Grecs, par leur valeur, l'aideront vainement.
Mais je puis accorder ta gloire, & ton ſerment.
Meſme de ton ſerment viendra toute ta gloire.
Par tout, dans les combas, te ſuivra la victoire.
Mais Cyrus va perir par ſa temerité.
Et c'eſt ce qu'Apollon cette nuit m'a dicté.
Va-t'en à Tiſſapherne apprendre avec franchiſe
De l'inſolent Cyrus la traiſtreſſe entrepriſe:
Et dy luy que le Ciel l'aſſeure par ta voix
Qu'il punira ce Prince ayant ſoin des grands Rois.
Que tu ſçais maint détour, mainte feinte diverſe,
Suivant par tout Cyrus, pour ſervir Artaxerce.
Que tu veux, par luy-meſme, envoyer au grand Roy
Femme, fils, & treſors, pour gages de ta foy.

* Capitale de Lydie.

Les exploits de son Pere, & ceux de ses Ayeux,
Ce qu'en luy la fortune a joint à la Nature,
Et son pouvoir present, & sa grandeur future.

Des Grecs, servant Cyrus, tu n'auras point l'envie,
Et tu conserveras ton serment, & ta vie.
Menon suit mes conseils, aux Dieux obeïssant.
Il donne à Tissapherne un avis si pressant.
Le Satrape estonné l'interroge, l'engage:
Accepte pour le Roy ses projets, & son gage:
En secret nous visite, & ménager du temps,
Fait partir avec nous sa femme & ses enfans.
Les chars, en peu de jours, nous ameinent dans Suse,
Déja de la nouvelle étonnée & confuse.
Des relais, Tissapherne empruntant le secours,
Nous avoit prévenus par des chemins plus courts:
De Menon avoit dit les avis, & le zele,
Et les gages, garends de son ame fidelle.
Une nuit, sans témoins, il nous presente au Roy;
Et Zara luy presente & ses fils & sa foy.
Sur tous, de Pharsandate il admire la grace,
Sa taille, qui du chef tous ses freres surpasse,
Et son visage auguste, & sa noble fierté,
Témoignage d'un cœur pareil à sa beauté.
Il l'accepte, & retient de ce nombre qui reste
Delphon, & les gemeaux Adalis, & Phermeste,
Aridathe, & Phorate, encore sont choisis.
Le Roy laisse à Zara ses quatre jeunes fils,
De qui le front rougit, que l'âge leur envie
L'heur d'immoler au Prince & leur sang & leur vie.
Le Monarque irrité fait un nombreux ramas
De troupes qu'on choisit dans ses vastes climas.
Laisse des moins guerriers l'assemblage inutile:
Enfin d'hommes armez compte quatre cens mille.

Cyrus d'autre costé, ses troupes caressant,
De cent mille guerriers se trouve assez puissant;
Et void avec plaisir qu'en tous l'amour éclate;
Des pais enfermez des mers, & de l'Euphrate.*
Mais sur dix mille Grecs couverts d'acier luisant,
Et sur trois-mille armez d'un airain moins pesant,
Tous d'un ferme courage, & d'une forte adresse,
Son cœur impetueux fonde sa hardiesse.
Clearque conduisoit les Spartiates fiers.
Agias estoit chef des Arcades guerriers,
Proxene commandoit† ceux des rives d'Asope,
Le valeureux Menon, le gendarme Dolope,
Lapithes, Myrmidons, ennemis du repos;
Socrate, les soldats de Mycene & d'Argos.
Mais Cyrus feint encore à ces cœurs intrepides,
Qu'il les meine domter les rebelles Pisides.
Menon, de tous les Grecs seul sçavoit son secret.
Les autres soupçonneux ne marchent qu'à regret.
Mais lors que des détroits de l'aspre Cilicie
Son armée eut passé l'emboucheure étrecie,
Qu'on vid que de l'Euphrate il attaignoit les bords;
Tous contre le grand Roy refusent leurs efforts.
Menon, qui void des Grecs les troupes mutinées,
Et qui, suivant Cyrus, vole à ses destinées,
Parle aux siens à l'écart: Dolopes, Myrmidons,
Des vainqueurs des Troyens, dit-il, nous descendons.
Les Grecs, de leur valeur veulent faire un commerce;
Et pour mettre Cyrus sur le trône de Perse,

* Les mers, Ionienne, Egée, & Euxine, qui avec l'Euphrate comprennent l'Asie mineure.

† Les Thebains.

Tâchent à l'engager par de lâches accords.
Mais nous cherchons la gloire, & non pas les treſors.
Du Prince liberal prévenons la priere.
Nous aurons de ſon heur la gloire la premiere.
Sous ſon regne, jugez quel ſera noſtre ſort,
S'il nous voit les premiers paroiſtre à l'autre bord.
Il ſent que par ces mots leur ame eſt embraſée.
Il pouſſe ſon courſier vers la rive oppoſée.
Des plus hardis guerriers ſoudain il eſt ſuivy.
Les autres, dans les flots s'élancent à l'envy.
Tout le reſte des Grecs étonné les contemple.
Tous, au gré de Cyrus, paſſent à leur exemple,
Non ſans l'aide du Ciel, puis qu'hommes ny troupeaux
*De * l'Euphrate jamais n'avoient tenté les eaux.*
L'armée, aprés Menon, ainſi paſſe dans l'onde,
Pour conduire Cyrus à l'Empire du Monde.
Sur le bord il l'embraſſe, il le comble d'honneur,
Confeſſant qu'à luy ſeul il devra ſon bonheur.
Cependant du grand Roy le camp nombreux s'avance.
Ce jour fera ceſſer la crainte & l'eſperance:
Et ſans conſiderer ny l'heur, ny le malheur,
Sera donné le prix à la rare valeur.
Belle Reine, tu ſçais des deux grandes armées
L'ordonnance, les Chefs, les troupes animées.
La juſtice combat contre la trahiſon.
Le crime d'une part, de l'autre la raiſon.
Deux freres enflammez de diverſe eſperance;
L'un par l'ambition, l'autre par la vangeance.
L'un n'a dans ſa fureur que l'autre pour objet:
L'un Roy, l'autre indigné du titre de ſujet:

* Selon l'hiſtoire.

Tous deux grands, & de ſang, & de cœur, & de taille,
L'un à l'autre oppoſez au front de la bataille.
Cyrus, qui ſur les Grecs fonde tout ſon bonheur,
Aux aîles les deſtine, honorant leur valeur:
Ordonne que Menon à la gauche combatte,
Et Clearque à la droite, aux rives de l'Euphrate.
Mais d'un promt jugement, Menon qui dans ſon ſein
De ſervir le grand Roy ſçait cacher le deſſein,
Refuſe l'aîle gauche, & conſtant luy déclare
Que jamais aux combas le Grec ne ſe ſepare.
Par eux ſoudain du fleuve un bord eſt occupé,
Où nul ne peut ſe voir du nombre enveloppé.
Du Monarque une troupe, en deux gros diviſée,
Tous Chevaliers Perſans, eſt à l'aîle oppoſée;
Et de peuples divers maint bataillon les ſuit.
Aprés l'hymne chanté, les Grecs marchent ſans bruit.
Puis courans à l'abord, couverts d'armes luiſantes,
Frapent du javelot leurs targes reſonnantes.
Les chevaux effrayez de ce bruit ſi ſoudain,
Au mépris des talons qui les preſſent en vain,
Sous les Perſes ſurpris ſe cabrent, ſe diſperſent.
Les Eſcadrons ſerrez eux-meſmes ſe renverſent.
Les Grecs, dans la fureur de ce ſuccés heureux,
S'avancent, & de corps jonchent les champs poudreux.
Le gendarme par tout s'abandonne à la fuite.
Les Grecs gardent leurs rangs dans leur chaude pourſuite.
Menon, portant par tout ou la mort, ou l'effroy,
Les détourne toûjours du bataillon du Roy.
Mais de tant de guerriers la foule eſt ſi preſſée,
Qu'à répandre leur ſang toute force eſt laſſée.

Et leurs écrits sacrez ont appris aux humains,
Que pendant que Moyse au ciel levois les mains,

Qui par le sang de tous prétend estre assouvie,
Et qu'avec la bataille il ne perde la vie;

Artaxerce, suivy de cent mille chevaux,
D'autre part fait partir ses chars armez de faux,
Dont la promte furie, à l'abord redoutable,
Fait aux rangs de Cyrus un desordre effroyable.
Mais quand par le secours des bois longs & pointus
Et cochers & chevaux en furent abatus,
Cyrus pousse son gros contre le grand Monarque,
Et dans l'âpre meslée entre tous le remarque,
Sur un cheval Arabe, armé d'or & d'acier.
Pharsandate & Delphon sont prés de son coursier,
L'un sur un Sarde blanc, l'autre sur un Tartare.
Cyrus bondit, s'emporte, & des siens se separe.
Tiribaze l'arreste, & le frape à l'instant.
Cyrus d'un coup mortel sur la poudre l'étend.
Puis sans craindre des traits l'impetueux orage,
Plein d'ardeur de regner, & de haine, & de rage,
S'ouvre jusqu'à son frere un passage sanglant.
D'un javelot luy porte un assaut insolent.
Le fer gliße sur l'or des armes d'Artaxerce;
* *Et frapant le coursier, sur le champ le renverse.*
Pharsandate soudain de son Sarde descend,
Remonte le Monarque en ce danger pressant,
Qui se sent irrité par la honte & l'outrage.
Son sang contre son sang renflamme son courage.
Sans attendre des siens le fidelle secours,
Par luy-mesme il défend & sa gloire & ses jours.
Il veut que son grand cœur à l'attaque réponde,
Dans ce sanglant duel pour l'Empire du Monde.
Il lance sur Cyrus un javelot perçant,
Qui le bleße, & son corps en paroist balançant.

* Selon l'Histoire.

Cyrus, contre le Roy, ranimant son audace,
D'un second coup l'attaint, & perce sa cuiraße.
Mais un flot de guerriers les separe à l'instant.
Le Monarque bleßé, des foules s'écartant,
Sur un tertre fait voir que sa playe est legere.
Pour le Roy, Pharsandate excite sa colere:
Par tout cherche Cyrus, qui s'estimoit vainqueur,
De son frere abatu triomphant dans son cœur.
Il le void dans la presse, à le suivre il s'ostine,
Et luy perce le front d'un coup de javeline,
Lors que de toutes parts le Perse dans l'effroy
Se rangeoit sous ses loix, ne voyant plus le Roy.
Puis redoublant son coup luy fait mordre la terre,
Et du Prince rebelle acheve ainsi la guerre.
Il porte la nouvelle au Monarque confus,
Qui ne void prés de luy que des cœurs abatus,
Et qui sçait que des Grecs les troupes furieuses
Des siennes sont par tout déja victorieuses.
Cet heur inesperé réveille tous ses sens,
Et ranime aussi-tost ses espoirs languissans.
De son frere la mort luy paroist un miracle.
Il va souler ses yeux de l'horrible spectacle:
Luy fait trancher la teste, & va de toutes parts
* *Luy-mesme la montrer aux Gendarmes épars.*
Alors l'Astre du jour, finissant sa carriere,
Accordoit aux vainqueurs un reste de lumiere;
Et la nuit à l'envy recommençant son cours,
Aux vaincus fugitifs accordoit son secours.
Le Grec victorieux d'une autre part s'étonne,
(Prétendant que Cyrus leur devra sa couronne)

* Selon l'Histoire.

* Polymneſtor Roy de Thrace.

Puis elle dit ces mots, inſtruite de ſon Dieu:
Vn Prince aimé du Ciel va paroiſtre en ce lieu.

De voir que pour combattre ils n'ont plus d'Ennemis,
Et de ne voir prés d'eux nuls Eſcadrons amis.
De la nuit, les ſurprend & l'ombre & le ſilence;
Et du Roy les enceint la nombreuſe puiſſance,
De dix-mille flambeaux ſes pas ſont éclairez,
Qui font briller l'acier, & les caſques dorez.
Des Grecs, pour le combat, l'armée eſt déja preſte,
S'avance pour le choc, mais Menon les arreſte.
Il va vers le Monarque, & demande ſa foy.
Tiſſapherne luy parle, & le conduit au Roy,
Qui de ſa bouche apprend avec quelle prudence
Des Grecs il a ſi loin écarté la vaillance.
Puis Menon, de Cyrus voyant le chef coupé,
Grand Roy, dit-il, des Grecs l'orage eſt diſſipé.
Contre toy deſormais n'irrite point leurs armes:
Mais plûtoſt d'un accord fay leur offrir tes charmes.
Pour te voir, tes flambeaux leur preſtent la clarté:
Et tu ne peux les voir dans leur obſcurité.
Contre leur deſeſpoir, parmy le trouble & l'ombre,
Que pourroit te ſervir ta valeur & ton nombre?
Artaxerce l'embraſſe, & le rend glorieux.
Dit que ſon fils & luy l'ont fait victorieux.
Puis luy joint Tiſſapherne, & laiſſe à leur adreſſe
D'amuſer pour un temps ces troupes de la Grece.
Menon leur fait recit du deſtin de Cyrus.
N'eſperez plus, dit-il, d'en eſtre ſecourus.
Plûtoſt par un traité conſervez voſtre gloire.
Ma Princeſſe, tu ſçais le reſte de l'hiſtoire.
Que Tiſſapherne enfin, ſous accords ſolemnels,
Des Grecs, par trahiſon, ſurprit les Colonnels,

Agias, & Socrate, & Proxene, & Clearque,
Qui reſſentirent tous la rigueur du Monarque.
Du ſupplice, Menon fut le ſeul reſervé,
Puis ſous le nom d'Aman, aux grandeurs élevé,
Pour étouffer le ſien, odieux à la Grece,
Qui peut le ſoupçonner pour une ame traîtreſſe.
Mais nul n'a pû des Grecs luy preſcrire une loy,
Dans le choix de ſervir ou Cyrus, ou le Roy.
Sans un celeſte avis, nul jamais dans ſon ame
N'eût conceu le projet d'une ſi belle trame.
Que le reſte des Grecs ſoit content des grands Dieux,
Qui les ont, vers leurs mers, reconduits glorieux.
Ie fus par Apollon une nuit avertie,
Pour aider ſes deſſeins, de ſervir la Pythie.
Sans l'eſclavage heureux, où je mets mon devoir,
Artemis n'eût jamais eu l'honneur de te voir.
Mais Apollon conduit tes deſtins & ta gloire,
Et conduit Pharſandate à ſa grande victoire.
Sans expoſer vos jours par des faits hazardeux,
Au trône, par ma main, il vous conduit tous deux.
De ſon Pere déja tu connois la puiſſance,
Et du fils je t'apprens l'heroïque vaillance,
Et les illuſtres faits de ſes braves Ayeux,
Iſſus de ſang royal, meſme du ſang des Dieux.
Nul ne peut des mortels le voir qui ne l'admire.
Il eſt digne de toy: c'eſt tout ce qu'on peut dire.
Pour toy ſeule Apollon luy donne des deſirs,
Des penſers amoureux, & de brûlans ſoupirs.
De tes rares beautez il s'eſt fait une image,
A qui ſans ceſſe il rend ſes vœux & ſon hommage.

* Esaü fut nommé Edom.

† Capitale de la Macedoine.

Le vaillant ✶ Amadathe, abbatit la furie
Du rapide torrent des peuples d'Illyrie.

De ce Dieu maintenant Artaxerce eſt l'horreur.
Il doit dans peu de jours reſſentir ſa fureur,
Comme indigne du jour, & du trône d'Aſie,
Et de toy, que pour luy le Ciel avoit choiſie.
Demain je te diray le projet de ſa fin,
Et la voye aſſeurée à ton heureux deſtin.
Pour forger ſes complots, c'eſt le temps qu'il s'impoſe:
Puis pour oüir la Reine, il tient ſa bouche cloſe.
Apollon, dont j'attens, dit-elle, mon ſecours,
Void déja dans mon cœur l'effet de ton diſcours.
Tu le ſçauras auſſi, quand tu viendras m'apprendre
L'ordre que par ta voix il veut me faire entendre.
Dans l'aiſe qu'elle ſent de tant de biens promis,
Elle embraſſe Dictyne, & la feinte Artemis,
Qui fremit du plaiſir d'une faveur ſi rare,
Et d'elle & du Palais, à regret ſe ſepare.

Fin du Troiſiéme Chant.

ESTHER.

POËME.

QVATRIE'ME CHANT.

LE Soleil ſe haſtant de voir l'autre Vnivers,
D'un inſenſible cours ſe plongeoit dans les mers:
Et la nuit à ſon tour tendant ſes ſombres voiles,
Enrichiſſoit leur fond de l'or de mille étoiles,
Bannissoit les travaux, & donnoit le conſeil
De goûter la douceur des charmes du ſommeil.
Tous repoſent en paix: ſeule la ſuperbe Reine
Ne trouve point relâche à ſon ardente peine.

Il veut sur ses destins consulter sa Prestresse.
A Delphes il conduit son Epouse & ses fils.
Il passe au second jour les montagnes d'Otrys ;

Zara, ses fils, & moy, constans, nous l'attendons,

* Tous peuples de Thessalie.

Elle s'efforce en vain par tant de bienfaits,
De chasser ses tourmens, du sommeil ennemis ;
Et nulle autre jamais, par le sort agitée,
Du sang de ses Rois ne fut inquiétée.
Du trône d'Assyrie se chute sans retour,
Du triomphe d'Esther l'insupportable jour ;
L'audace de se choisir un Monarque infidelle,
Et de ganter la main de ce Prince infidelle.
Vn Amant valeureux prés du trône avancé ;
Son Empire futur, par l'Oracle annoncé ;
Tant de nouveaux pensers joints aux fureurs premieres,
Défendent au sommeil de fermer ses paupieres.
Et par les doux transports du grand bonheur naissant,
Elle tâche à charmer les ennuis qu'elle sent.
Elle embrasse ardemment cette haute esperance
Et de grandeur suprême, & de promte vangeance.
Ces mouvemens divers l'empeschent de dormir.
Omphale, qui l'entend soûpirer & gemir,
Qui d'vn repos leger veille aux pieds de la Reine,
Luy demande en soucy les causes de sa peine.
Omphale, as-tu, dit-elle, entendu mes soûpirs ?
Vne grande nouvelle enflamme mes desirs,
Mes desirs de regner, mes desirs de vangeance ;
Et va finir l'excés de ma longue souffrance.
Mais, chere Omphale, enfin te puis-je rien celer ?
Les Dieux, d'vn grand espoir veulent me consoler.
Vn Prince aimé du Ciel pour moy déja soûpire,
Qui doit vanger ma gloire, & me rendre l'Empire,
Pharsandate, du sang & des Rois & des Dieux,
Dans l'Estat, par ses faits, déja si glorieux.

Mais s'il faut par sa veuë arriver à l'Empire :
S'il faut que mon serment ou ma grandeur expire.
Ah ! plûtost le malheur me trouble incessamment,
Que la fiere Vasthi rompe vn si fort serment.
Plûtost dans les Enfers le juste Ciel m'abime,
Qu'il m'arrive jamais de commettre vn tel crime.
De violens soûpirs ces mots furent troublez ;
Et son cœur démentit ses sermens redoublez.
Ma Reine, dit Omphale étonnée & contente,
En quels doutes ton ame est-elle donc flotante ?
Qui crains-tu d'offenser, Artaxerce, ou les Dieux,
Ou le bruit d'vn serment que tu crus glorieux ?
Le juste Ciel t'apprend sa volonté suprême.
Ne sois pas malgré luy rigoureuse à toy-mesme.
Pour remonter au trône, il n'est point de serment
Que ne puisse vn grand cœur violer justement.
D'vn grand Roy, ta beauté veut se voir admirée ;
Et de ton sexe seul n'est pas bien adorée.
Enfin, suy ton bonheur : Que peux-tu faire mieux ?
Et pour ne point faillir, suy le conseil des Dieux.
D'Apollon, sur ton doute, appelle la Prestresse ;
Et laisse aux sages Dieux conduire ta sagesse.
Par Omphale, Vasthi flatée en ses desirs,
Déja de la grandeur goûte les doux plaisirs :
Sur le trône royal déja se void placée ;
Et se croit triomphante en son ame insensée.
D'autre part Pharsandate, en ses vœux satisfait,
De sa feinte est superbe, en admire l'effet.
Il sent de nouveaux feux son ame devorée,
Ayant veu la beauté si long-temps desirée,

Des siens, en lieux divers, il loge chaque bande:
Et déja Pharsandate à vingt ans les commande,

† Capitale de Cilicie.

Dont

Suivant par tout Cyrus, pour servir Artaxerce.
Que tu veux, par luy-mesme, envoyer au grand Roy
Femme, fils, & tresors, pour gages de ta foy.

* Capitale de Lydie.

Ayant eu, par sa feinte, une ample liberté
Pour luy vanter son sang, sa valeur, sa fierté,
Et pour forger l'amas de tant de feints Oracles,
Qui font à la Princesse attendre des miracles.
La Pythie, au retour du Palais orgueilleux,
Ne cesse d'admirer son esprit merveilleux:
Luy dit que nul jamais, par la prompte imposture,
Ne profita si-bien d'une heureuse avanture:
Pendant ces entretiens, luy fait secretement
De l'Esclave quitter le trompeur vestement.
Puis pour ne rien omettre en sa rage perfide,
Veut à tant de forfaits joindre le parricide.
I'ay, dit-elle, admiré tes subtiles raisons,
Pour bien couvrir d'Aman les noires trahisons,
Dont son fils va punir la trame criminelle.
Pharsandate est surpris. Quoy? tu pâlis, dit-elle?
De ton sort glorieux ne sçais-tu pas la loy?
Pour posseder Vasthi, qu'il te faut estre Roy,
Monter par deux degrez au trône de la Perse,
Dont le premier degré c'est la mort d'Artaxerce?
Quoy donc? attendras-tu qu'Aman soit au cercueil,
Qui ne pourra jamais te ceder en orgueil?
Sans le priver du jour, en vain ton ame espere.
Ouy, le second degré c'est la mort de ton Pere.
Pour servir ton amour, & te voir Roy des Rois,
N'écoute le respect ny du sang ny des loix.
Hé bien, si deux degrez doivent estre deux crimes,
Dit-il, le trône rend tous les faits legitimes.
De Saturne le fils fut-il moins criminel,
Puis qu'il l'eust fait mourir, s'il eust esté mortel?

Ie sçay déja deux Chefs, dont l'ardente colere
Percera de leur fer Artaxerce & mon Pere,
(Si dans les mouvemens de leurs cœurs incertains
Ie veux par mon pouvoir seconder leurs desseins)
Bagathan & Thares, qui commandent la garde.
Déja comme leur Dieu chacun d'eux me regarde.
Tous deux ambitieux, tous deux d'illustre sang,
Prétendoient s'élever dans un plus digne rang.
Tous deux sont irritez: car le Roy ny mon pere
N'ont jamais écouté leur désir temeraire:
Et j'auray la grandeur que mon cœur m'a promis,
Avec le promt secours de nos vaillans amis.
Tu sentiras, dit-elle, en cette heure fatale,
Le secours d'Apollon, & la force infernale.
A mesme heure demain, pour combler ton bonheur,
La Reine, par sa voix, nous ouvrira son cœur.
Par ces mots la Pythie enflamme son courage;
Et sacrifie Aman, pour accomplir sa rage.
De Medée autrefois telle fut la fureur,
Quand aux plus noirs forfaits abandonnant son cœur,
De deux filles, sa voix porta l'ame legere
*A verser par leurs mains le vieux sang de leur * pere.*
Alors de toutes parts l'Enfer à ses supposts
Preste l'obscure nuit pour leurs traistres complots.
L'Amant va des deux Chefs irriter la colere;
Immole à leur fureur le Monarque & son pere,
Les destine à la mort, offre, pour ce dessein,
De plonger le premier le poignard dans leur sein.
Pour posseder la Reine, il n'est rien qu'il ne tente.
Plus il pense à ses feux, plus sa rage est constante.

De troupes qu'on choisit dans ses vastes climats.
Laisse des moins guerriers l'assemblage inutile :
Enfin d'hommes armez compte quatre cens mille.

Et pour mettre Cyrus sur le trone de Perse,

* Les mers, Ionienne, Egée, & Euxine, qui avec l'Euphrate comprennent l'Asie mineure.

† Les Thebains.

Plus son amour l'enflamme, & moins dans sa fureur
De son double forfait il sent la double horreur.
Ainsi l'ardent Oreste irrita sa colere,
En méditant la mort d'Egysthe & de sa mere,
Pour monter par leur sang au trône paternel,
Quand pour vanger un crime, il se fit criminel.
Dictyne d'autre part, pour la trame cruelle,
Esgere en son Demon, par ses charmes l'appelle;
Et veut que tout l'Enfer, par une prompte mort,
D'Artaxerce & d'Esther détruise l'heureux sort,
En dépit du grand Dieu qui rompit sa parole,
Qui la rendit soudain Prestresse sans idole,
Sans employ, sans honneur, le mépris des humains,
Qui n'auront plus recours à ses oracles vains.
Le superbe demon, qui l'anime & le flate,
Luy promet son secours, échauffe Pharsandate,
Des deux chefs irritez attise le courroux,
Et de l'ardente Reine aigrit l'esprit jaloux.
Enfin le jour succede à la nuit favorable.
L'Amant a plus d'espoir, plus il se rend coupable.
D'un cœur impatient, comme autant de tourmens,
De chaque heure trop lente il compte les momens.
Avant le temps prescrit il prévient la Prestresse;
Luy conte des deux Chefs l'ardeur, la hardiesse:
Que tous deux prés du Prince ils ont un libre accés.
Qu'il faut de leurs complots attendre un grand succés.
Pendant ces entretiens encore il se déguise:
Puis ils vont à Vasthi declarer l'entrepriſe.
La Reine les reçoit; & l'Amant glorieux
Ne peut assez gouter le bonheur de ses yeux.

Princesse,

Princesse, maintenant, dit-il, tu seras Reine;
Non sous le seul éclat d'une apparence vaine,
Non sous un titre faux, mais regnante en effet,
Epouse d'un grand Roy, digne de ton souhait,
Qui pour l'heur de te voir à tout moment soupire;
Pour toy, plus que pour luy, va conquerir l'Empire.
Pour l'animer, dit-elle, ouy, je voudrois le voir.
Mais mon cruel serment m'en oste le pouvoir.
Il faut qu'avant ce temps le Roy perde la vie.
Il faut que par sa mort Vasthi soit assouvie.
Que ne puis-je paroistre en cet illustre jour,
Pour voir finir du Prince & la vie & l'amour?
Mon ame dans sa fin seroit bien plus contente,
Si j'en donnois le coup, ou si j'estois presente.
Ie foulerois aux pieds ce Maistre des humains;
Dans son perfide sang je laverois mes mains:
D'Esther j'irois soudain détruire le visage,
Et changer tous ses traits en une horrible image.
J'irois, par un supplice épouvantable & lent,
Des sept Iuges punir le decret insolent.
Mais je pourray sur eux, quand j'auray la puissance,
Exercer à loisir une longue vangeance.
J'en feray mieux le choix, je la gouteray mieux,
Quand seront amortis mes transports furieux.
La jalouse Princesse ainsi d'espoir se flate.
Tu sçais, dit Artemis, l'amour de Pharsandate:
Quels feux il a conceus du bruit de ta beauté.
Quels feux doit-il sentir d'en voir la verité?
Considere déja combien ce Prince t'aime,
S'il faut, pour t'acquerir, meurtrir son pere mesme.

L'vn n'a dans ſa fureur que l'autre pour objet :
L'vn Roy, l'autre indigné du titre de ſujet :

* Selon l'hiſtoire.

Mais de tant de guerriers la foule eſt ſi preſſée,
Qu'à répandre leur ſang toute force eſt laſſée.

Pour s'élever au trône, & couronner l'amour,
Il doit verſer le ſang qui luy donna le jour.
Pour jouïr avec toy du bonheur qu'il eſpere,
Il faut que ſur la terre il n'ait ny Roy ny pere.
Pour armer de fureur ſes vœux ambitieux,
Ie luy dis tes beautez, il te void par mes yeux :
Ie ſens, pour l'animer, Apollon qui m'anime ;
Et ce que veut vn Dieu, ne ſçauroit eſtre vn crime.
Dictyne en ſa fureur ſe meſle à leurs diſcours :
Du Ciel & de l'Enfer leur promet le ſecours.
L'Amant, dans ſes tranſports, d'vne mine aſſeurée,
Dit que le Ciel vnit la troupe conjurée ;
Et qu'aprés le trépas d'Aman & du Roy,
Pharſandate, de tous doit recevoir la foy :
Car parmy les Perſans, quand le Monarque expire,
De ſes Gardes dépend le grand choix pour l'Empire.
Là finit l'entretien perilleux & ſecret.
De la Reine, l'Amant s'éloigne avec regret.
Puis il penſe au progrés de ſa trame traitreſſe,
Dans l'ardeur qu'il a priſe aux yeux de la Princeſſe.
Mais pendant que l'Enfer excite les humains
A tremper dans le ſang leurs parricides mains,
Pour rompre leurs complots, veille l'Autheur du Monde,
Et veut que d'vn ſeul mot vn Hebreu les confonde.
La lumiere trois fois éclaira l'Univers :
Trois fois furent les champs de tenebres couverts,
Depuis que pour meurtrir Artaxerce & ſon pere,
Des deux Chefs Pharſandate irrita la colere.
Vn Ange parmy l'ombre eſt envoyé des cieux
Au ſage Mardochée, Hebreu juſte & pieux,

Chef illuſtre en nobleſſe, en courage, en prudence,
Qui du puiſſant Aman ſeul bravoit l'arrogance.
Et par l'ordre du Ciel recelant ſon bonheur,
D'eſtre l'Oncle d'Eſther, cachoit le grand honneur.
Au plus fort du ſommeil l'Ange de Dieu l'éveille.
Tout-à-coup l'éblouit l'étonnante merveille.
Mais l'Ange, pour le voir, luy renforce les yeux.
Leve toy, luy dit-il, ſuy le vouloir des Cieux.
Abandonne tes pas à ma ſeure conduite.
La rage des Enfers par toy ſera détruite.
Auſſi-toſt il ſe leve ; & dans l'obſcurité
De ſon ſaint Conducteur ſuit l'heureuſe clarté :
Et par le grand pouvoir de ſa divine eſcorte,
Eſt franchy tout paſſage, & s'ouvre toute porte.
Au ſejour de Thares ils arrivent ſans bruit.
Deux Eſclaves veilloient aux heures de la nuit,
Pharnabas & Iaſbel, Hebreux brûlans de zele,
Qui tous deux au ſeul Dieu gardent vn cœur fidele,
Iſſus de Ioſias, la race de David,
Que le commun malheur ſous le joug aſſervit ;
Et qui ſous les rigueurs d'vn indigne eſclavage,
Cachent leur ſang royal, & leur noble courage.
Pharnabas renommé par ſes faits valeureux,
Eſt au rang des plus forts entre tous les Hebreux.
Iaſbel, dont la beauté paroiſt vne merveille,
Couvre ſous ſa douceur vne valeur pareille.
De l'aſpect lumineux l'vn & l'autre eſt ſurpris.
Ne craignez rien, dit l'Ange, & calmez vos eſprits.
Le grand Dieu d'Iſraël, par vous dans ce ſilence
Veut des cruels Enfers confondre la puiſſance.

Dans le sanglant autel pour l'Empire du Monde.
Il lance sur Cyrus un javelot perçant,
Qui le bleſſe, & ſon corps en paroiſt balançant.

* Selon l'hiſtoire.

Le Grec victorieux d'une autre part s'étonne,
(Prétendant que Cyrus leur devra ſa couronne)

* Selon l'hiſtoire.

Il veut donner la gloire à vos fideles ſoins,
Que des traîtres complots vous ſoyez les témoins.
Entendez Bagathan, qui d'une ame perverſe
Conſpire avec Thares pour la mort d'Artaxerce.
Dans un lieu ſeparé d'un foible enclos de bois,
Des deux traîtres alors Dieu renforce la voix.
Les trois Iuifs à ces mots ont l'oreille attentive.
Si le Roy d'un haut rang injuſtement nous prive,
Noſtre fer juſtement le privera du jour.
Nous devons des grandeurs goûter à noſtre tour.
Des gardes, nous avons la troupe toute preſte.
Il faut du diadême orner une autre teſte.
D'une forte fureur ces mots ſont prononcez.
Vous ſçavez leur ſecret, dit l'Ange, c'eſt aſſez.
Demeurez dans la paix: de cette horrible rage
Selon les juſtes loix vous rendrez témoignage.
Quand aux perfides Chefs vous ſerez preſentez,
Gardez la fermeté de vos cœurs indomtez.
Dieu, pour vous ſecourir, ſans ceſſe vous regarde;
Et contre tout l'Enfer pour ſa gloire vous garde.
Mardochée eſtant libre, à nul Maiſtre ſujet,
Doit avertir le Roy du funeſte projet.
Il peut, par un écrit, l'annoncer à la Reine.
Le divin Meſſager ſur ſes pas le rameine:
Puis des yeux ſe dérobe, & vole dans les cieux.
Mardochée étonné du deſſein furieux,
Ne peut, par le ſommeil, refermer la paupiere.
A peine il void du jour renaiſtre la lumiere,
Sur la cire étenduë il trace en peu de mots
Des deux Chefs conjurez les horribles complots.

Puis il cherche d'Eſther le Miniſtre fidelle,
Athach, qui ſçait les nœuds de Mardochée & d'elle;
Et que lors que la mort luy ravit ſes parens,
Mardochée eut le ſoin de ſes plus tendres ans:
La Reine, par la cire & müette & parlante,
Des deux traîtres apprend l'entrepriſe étonnante;
Et gardant le ſilence en un ſi juſte effroy,
En ſecret la referme, & l'envoye au grand Roy,
Qui ſoudain, par Aman, fait ſaiſir les complices;
Et déja les dévoue aux plus cruels ſupplices.
Puis ſont dans le Palais tous les gardes changez,
Par de juſtes ſoupçons dans le crime engagez.
Pharſandate, qui void ſa trame découverte,
Qui ſe connoiſt coupable, & redoute ſa perte,
Contre les criminels feint le plus de fureur;
Semble de leur forfait ſentir le plus d'horreur:
De ſon pere prend l'ordre, & par ruſe l'aſſure
Qu'il ſçaura le projet, par une aſpre torture.
Dans la Tour les conduit, en un grand char ouvert.
Le peuple eſt effrayé du crime découvert.
Dictyne apprend le bruit qui par tout en éclate:
Qu'avec les criminels on a veu Pharſandate,
Dont le front rougiſſant de rage & de douleur,
Sous un trompeur courroux, cache une grande peur.
Elle croit qu'on le traîne au nombre des coupables:
Qu'Artaxerce connoiſt ſes crimes déteſtables;
Et que des grands tourmens les affreux appareils
Luy feront déclarer ſes horribles conſeils.
Elle court au Palais de l'orgueilleuſe Reine,
Luy dit, qu'ils ſont trahis, & la priſe, & ſa peine;

Ma Princeſſe, tu ſçais le reſte de l'hiſtoire.
Que Tiſſapherne enfin, ſous accords ſolemnels,
Des Grecs, par trahiſon, ſurprit les Colonnels,

Des penſers amoureux, & de brulans ſoupirs.
De tes rares beautez il s'eſt fait vne image,
A qui ſans ceſſe il rend ſes vœux & ſon hommage.

Et qu'elle vient chercher, pour ſon cœur agité,
De ce ſejour ſecret la foible ſeureté.
Du ſuccés malheureux la Princeſſe eſtonnée,
De conſeil, de ſecours, ſe ſent abandonnée.
Ah! qu'étrange eſt l'eſtat, quand l'orgueil abbatu
Tâche à ſe relever, & manque de vertu.
Le recours triſte & ſeul de ſon ardent courage,
Eſt dans le deſeſpoir, dans la mort, dans la rage.
Dictyne appelle en vain ſes perfides Demons,
De mots avec fureur tirez de ſes poumons:
Par charmes veut ſçavoir ſi l'on ſçait leurs malices;
Et ſi le Roy les compte au nombre des complices.
Mais par vn ſeul avis leur cœur n'eſt conſolé.
Tout l'Enfer eſt muet, quand le Ciel a parlé.
Quoy doncques, j'attendray, dit la fiere Princeſſe,
Qu'vne brutale troupe à mes regards s'adreſſe;
Et qu'ils portent ſur moy leurs inſolentes mains,
Aprés le grand mépris que j'ay fait des humains?
Quoy? malgré la grandeur de mon ame indomtée,
Devant des Iuges fiers je ſeray preſentée?
Ie verray Pharſandate, & comme accuſateur,
Du bruit de ma beauté n'aguere adorateur?
Quoy? j'auray la douleur de me voir outragée
Par luy d'où me naiſſoit l'eſpoir d'eſtre vangée?
Et je pourray ſouffrir vn ſecond jugement,
Plus dur que le premier, ſource de mon tourment?
Donc vne infame mort flétrira ma memoire,
Quand je puis me donner vne mort avec gloire?
Ma gloire a trop d'éclat: Voudrois-je la ternir?
N'attendons pas la mort: il faut la prevenir.

Le Ciel, a m'immoler, pour ſon honneur m'anime.
Iamais il n'eut encor de ſi belle victime.
Ce Heros ſans pareil, Hercule ſi vanté,
Qui comme mon orgueil fut toujours indomté,
M'enſeigne quelle mort le Ciel veut que j'éliſe;
Et que c'eſt par le feu que l'on s'immortaliſe.
Mon temple, eſt mon ſepulchre, & je vay l'anoblir,
Si tout l'or qu'il contient ſert à m'enſevelir.
Ne me croy pas, Dictyne, à moy-meſme cruelle.
Eſperes-tu finir par vne mort plus belle?
Nous avons tout à craindre, & n'eſperons plus rien.
Enfin ſuy mon conſeil, ſi j'ay ſuivy le tien.
Tu penſois m'élever dans vn pouvoir ſuprême;
Et le Ciel te trompoit, m'élevant à luy-meſme.
Dictyne furieuſe encor plus que Vaſthi,
D'vn eſprit que l'Enfer s'eſt tout aſſujetty,
En vain l'appelle encore, en vain luy rend hommage:
N'en reſſent nul ſecours, & n'en ſent que la rage:
Fait du temple allumer les braſiers, les flambeaux:
Fait de ſeche canelle apporter des monceaux.
Sous le prétexte ſaint de faire vn ſacrifice,
La Reine ordonne tout pour ce trompeur office.
Omphale la voit rouge, & préſage vn malheur.
La Princeſſe l'aſſeure, en cachant ſa douleur:
Dit que pour voir bientoſt ſa gloire & ſa vengeance,
Il faut gagner au ciel vne grande Puiſſance.
Qu'elle repoſe en paix: mais que c'eſt vn ſecret
Dont Dictyne eſt jalouſe, & l'exclud à regret.
Cependant, du Palais, la tremblante Pythie
Pour ſon deſſein terrible en fureur eſt ſortie.

De toutes parts regarde, & croit dans son effroy
Que tous, pour l'arrester, ont les ordres du Roy.
Elle fait vn amas d'vne liqueur magique,
De bitume, de soufre, & de naphte Asphaltique,
Dont soudain tous les murs, tous les corps arrosez,
A l'approche du feu, doivent estre embrazez.
D'vn pas foible & hasté, par la foule confuse,
Parmy les bruits émus, elle passe dans Suse.
Au Palais elle rentre; & des cruels appresta
Aux filles de Vasthi cache les noirs secrets.
De soufre en grains legers, qu'vn seul moment embraze,
Et d'huile, & des liqueurs, elle emplit vn grand vaze.
Puis d'vn rameau de palme elle s'arme la main,
Dont elle mesle tout, constante en son dessein.
Avec elle aussi-tost, d'vne rage aussi ferme,
Dans le temple éclairé la Reine se renferme.
Devant le trône d'or, sur les luisans carreaux,
Toutes deux de canelle assemblent les monceaux.
Car le dernier desir de la Princesse fiere,
Est d'avoir vn bûcher d'vne riche matiere.
La canelle, & le trône, & les murs opposez,
Des liqueurs sont soudain par la palme arrosez.
Dans l'vn des grands brasiers, plein d'ardeur enflâmée,
Par la Reine est alors vne cire allumée.
Puis devant l'appareil de ce leger tombeau,
Sur vn degré du trône elle tient le flambeau:
En haut leve les yeux: Ecoute, Ciel, dit-elle.
Puisque de l'Vnivers tu me fis la plus belle,
Tu me donnas l'orgueil, en me donnant le jour:
Et mon orgueil jamais n'a fléchy sous l'amour.

Car j'eusse dément y mon éclat & ma gloire,
Si l'orgueil à l'amour eût cedé la victoire.
D'Artaxerce jamais je n'aimay que le rang.
De l'amour d'vn mortel mon cœur fut toûjours franc:
Et pour te rendre, ô Ciel, vne gloire suprême,
J'aimay ton grand present, aimant ma beauté mesme.
De mon superbe estat j'eusse detruit l'honneur,
Si je n'eusse dans moy trouvé tout mon bonheur.
Avec vn cœur plus bas, j'eusse esté plus heureuse,
J'eusse regné long-temps, mais non si glorieuse.
Ciel, reçay, dans ce jour de gloire couronné,
Mon orgueil aussi pur que tu me l'as donné.
Du bûcher arrosé de naphte & de bitume,
Elle approche à l'instant le flambeau qui l'allume.
Puis sur le bois ardant elle immole son corps,
De toutes parts la flâme atteint tant de tresors.
Dictyne, au mesme feu par l'Enfer appellée,
Se jette sur Vasthi déja toute bruslée.
Le temple, & tout son or, fondus en vn moment,
Leur font vn prompt, & riche, & cruel monument.
Tout le Palais perit par la flâme inhumaine;
Et perd tout son orgueil, par celuy de la Reine.

Fin du quatriéme Chant.

Qui doit venger ma gloire, & me rendre l'Empire,
Pharsandate, du sang & des Rois & des Dieux,
Dans l'Estat, par ses faits, déja si glorieux.

De sa feinte est superbe, en admire l'effet.
Il sent de nouveaux feux son ame devorée,
Ayant veu la beauté si long-temps desirée;

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, en datte du 6. Fevrier 1670. signé D'ALENCE', & seellé. Il est permis au sieur DE BOISVAL, de faire imprimer vn Livre intitulé, *Esther. Poëme Heroïque*, pendant le temps & espace de sept ans; Faisant tres-expresses inhibitions & défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de l'imprimer, faire imprimer, vendre ny debiter durant ledit temps, en aucun lieu de nostre Royaume sans le consentement dudit Exposant, sous quelque prétexte que ce soit, à peine de deux mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, applicable vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hospital General de nostre Ville de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests; comme il est plus au long porté par l'original.

Et ledit sieur DE BOISVAL *a cedé le Privilege cy-dessus à* PIERRE LE PETIT, *Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy.*

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de cette Ville, le 14. Fevrier 1670.

Dit-il, le trône rend tous les faits legitimes.
De Saturne le fils fut-il moins criminel,
Puis qu'il l'eust fait mourir, s'il eust esté mortel?

Les destine à la mort, offre, pour ce dessein,
De plonger le premier le poignard dans leur sein.
Pour posseder la Reine, il n'est rien qu'il ne tente.
Plus il pense à ses yeux, plus sa rage est constante.

LA DEFENSE DU POËME HEROÏQUE,

AVEC QUELQUES REMARQUES

Sur les Oeuvres Satyriques du Sieur D***

Dialogues en Vers & en Prose.

A PARIS,
Chez JACQUES LE GRAS, au Palais.
NICOLAS LE GRAS, au troisiéme Pilier de la grande Salle du Palais, à L. Couronnée.
AUGUSTIN BESOIGNE, dans la grande Salle du Palais, vis à vis la Cour des Aydes.
Et CLAUDE AUDINET, ruë des Amandiers, à la Verité Royale, devant le College des Grassins.
M. DC. LXXIV.
Avec Privilege du Roy.

Pendant ces entretiens encore il se déguise :
Puis ils vont à Vasthi declarer l'entrepriſe.
La Reine les reçoit ; & l'Amant glorieux
Ne peut aſſez goûter le bonheur de ſes yeux.

Princeſſe,

Quels feux il a conceus du bruit de ta beauté.
Quels feux doit-il ſentir d'en voir la verité ?
Conſidere déja combien ce Prince t'aime,
S'il faut, pour t'acquerir, meurtrir ſon pere meſme.

PREFACE

VOicy une guerre d'eſprit, bien injurieuſe dans l'intention de celuy qui attaque, bien peu dangereuſe pour ceux qui ſont attaquez, & aſſez divertiſſante pour ceux qui doivent juger du differend. Celuy qui combat la Poëſie Heroïque, & qui pretend donner des loix à tous les Poëtes, s'eſt ſi bien dépeint luy-meſme par ce dernier vers de ſon Art Poëtique,

Plus enclin a blamer, que ſçavant à bien faire,

qu'il ſeroit difficile à un autre de le mieux dépeindre, bien qu'il veüille que l'on croye le contraire. Mais dans ſon emportement contre ceux qu'il a pretendu mettre en pieces, il faut l'arreſter, afin qu'il reçoive à ſon tour des leçons, pour ne le laiſſer pas triompher impunément parmy ſes admirateurs.

Celuy qui ſçait bien qu'il n'a autre talent que la Satyre, doit au moins ſçavoir ce que c'eſt que l'eſprit & la fin de la Satyre, qui eſt de reprimer les vices en les rendant ridicules, & de faire voir aux vicieux par des peintures generales, ce qu'ils

ſont, & ce qu'ils doivent eſtre. Pour s'élever au raiſonnable eſprit de la Satyre, il ne faut pas avoir un eſprit malin, qui haït les perſonnes, & qui reſpecte les vices; évitant de parler des plus dangereux, ou n'en parlant que par moquerie. Il faut avoir une grande ſageſſe, qui eſt ſi rare, une intention droite pour la correction des hommes, & une delicateſſe de ſens pour bien juger, & pour toucher ſolidement & finement les matieres, qu'il faut traiter en Maiſtre, & non pas en Eſcolier; & l'on ne doit pas ſe ſervir de la plume, comme un furieux ſe ſert d'une épée, pour maſſacrer tout ce qu'il rencontre.

Celuy qui dit qu'il a entrepris d'écrire contre les vices, & qui dit d'abbord au Roy.

Moy la plume à la main je gourmande les vices,

doit donc eſtre ſage, & ne doit pas en ſuite faire des Satyres contre la ſageſſe & contre la raiſon, puis que ce n'eſt que par la raiſon qu'il peut combatre les vices: Et celuy qui veut ſe moquer des Poëtes, & donner des preceptes pour toutes ſortes de Poëſies, doit eſtre grand Poëte, correct, avancé en âge, & en reputation, comme eſtoit Horace, qui eſtoit grand Philoſophe, grand Poëte; d'un gouſt le plus rafiné qui fuſt jamais; & qui a meſme donné dans ſes Satyres d'excellens preceptes de la vertu.

Il ne faut pas qu'un Poëte Satyrique ſe faile

voir Ecolier en ſentimens, & en Poëſie. Horace & Juvenal n'ont jamais rien dit qui ne fuſt de bon ſens, n'ont jamais fait un méchant vers, n'ont rien fourré d'inutile pour achever leur meſure, n'ont jamais employé ny parole ny comparaiſon baſſe, bien que dans le ſtile bas de la Satyre; & n'ont point rebattu dix fois une meſme perſonne pour la meſme choſe.

Mais il ne faut pas ſous le titre de la Satyre exercer ſes inimitiez, & répandre ſes penſées libertines. La Satyre eſt contraire aux loix divines & humaines; & parmy nous elle ne doit pas s'authoriſer par l'exemple de ce qui s'eſt fait parmy les Payens. Elle a eſté ſupportée parmy eux, quand elle n'a pris autre licence que d'accuſer les vices publics, ne nommant jamais une perſonne pour vicieuſe, ſi elle n'eſtoit bien diffamée; comme quelque ſcelerat, quelque fameux débauché, ou quelque ſignalé avare. Horace marque les bornes de la Satyre, quand il dit, Sat. 4.

Si quis erat dignus deſcribi, quòd malus, aut fur,
Quòd mœchus foret, aut ſicarius, aut alioqui
Famoſus.

Enfin la Satyre n'a jamais décrié que ceux qui ſe décrient eux-meſmes: mais celuy qui veut faire paſſer pour ridicules des hommes eſtablis en eſtime, croit qu'il ſera jugé plus grand d'eſprit, plus

il ſe fera voir hardy à médire. Il fait bien connoiſtre qu'il eſt plus ennemy du merite que du vice ; puiſqu'il ne nomme jamais un vicieux ; mais ſeulement ceux dont les ouvrages ſont eſtimez, les uns plus, les autres moins : car pour ceux qui n'ont pas la force de ſe ſoûtenir, c'eſt eſtre bien lâche que de les attaquer.

Il a pretendu ſe mettre au deſſus de tous en s'établiſſant le cenſeur de tous ; mais cette humeur de cenſurer ne convient pas à un jeune Poëte, qui dans l'impetuoſité de ſon âge ſe trouve flaté en s'exerçant à la Satyre, à cauſe du grand avantage qu'elle luy donne parmy des eſprits diſpoſez à aimer la médiſance, & à ſouffrir les deffauts d'un Poëte, pourveu que quelqu'un ſoit nommé & mocqué. Meſme bien que le nom ſoit ſouvent repeté par la ſterilité de l'Autheur, les eſprits communs ne laiſſent pas d'en rire toûjours : mais ceux qui ont le gouſt rafiné, haiſſent ces repetitions, qui marquent la pauvreté de l'eſprit du Poëte, & ſont ennuyeuſes aux perſonnes de bon gouſt, qui attendent touſiours quelque choſe de nouveau. Cependant les mediocres eſprits, qui ont aimé la Satyre dans le temps qu'elle leur a eſté prononcée d'un magnifique ton de voix avant l'impreſſion, ſe trouvent obligez à maintenir leur approbation, quand la piece eſt imprimée ; bien qu'elle ait perdu beaucoup de

ſon agréement, eſtant dénuée du ſecours impoſteur de la forte prononciation.

Un Satyrique croit eſtre en ſeureté, & aſſeuré de ſon merite, en recitant devant pluſieurs perſonnes, qui par faute de ſçavoir & de lecture, croyent que ce qu'ils loüent eſt de l'invention de celuy qui recite, & ne ſçavent pas que la penſée eſt ſouvent d'un Poëte ancien. Toutefois celuy qui en reçoit les loüanges ne ſort point de ſa gravité, quoy qu'il ſente bien qu'il eſt le plus loüé de ce qui n'eſt pas de luy ; & il eſt ſi injuſte, & ſi aveuglé par ſon amour propre, qu'il enfle ſa vanité à proportion de l'applaudiſſement, qui appartient à Horace, ou à quelque autre Poëte, dont la richeſſe peut ſervir encore à reveſtir la nudité des ſteriles Ecrivains.

Pour le guerir de ſa preſomption exceſſive, il eſt beſoin de luy faire connoiſtre qu'il n'eſt pas ſi grand Poëte qu'il penſe : car la parfaite Poëſie demande tant de talens divers, tant de connoiſſances, & tant d'experiences, que ce n'eſt pas un fruit de la jeuneſſe. Le Prin-temps ne porte que des fleurs legeres & paſſageres, & l'Automne porte des fruits de bon gouſt, & dont pluſieurs paſſent la rigueur des Hyvers. Il faut avoir fait autre choſe que des Satyres, avant que de donner des preceptes aux Poëtes. Horace avant que de faire ſon Art Poëtique en faveur des jeunes Pi-

ſons, avoit fait des Odes admirables ; & il a bien fait voir que la Satyre n'eſt pas une Poëſie, quand il a dit.

Neque ſi quis ſcribat uti nos
Sermoni propiora, putes hunc eſſe Poëtam.
Ingenium cui ſit, qui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

C'eſt à dire.

N'eſtimez pas Poëte un qui fait comme nous
En des termes de proſe un vers facile & doux;
Mais celuy dont l'eſprit divinement invente,
Et qui ſemble chanter d'une bouche tonnante,
Touſiours d'un vol égal ſoutenant ſon renom,
Celuy-là de Poëte a merité le nom.

On commence la Satyre, on la pourſuit, & on la finit comme on veut. Il n'y a ny regle, ny invention, ny ordre, ny élevation d'eſprit, ny ce que l'on appelle tranſport Poëtique : tout cela ne convient point à la Satyre. Il a beau s'y relever par fois en termes, pour faire croire qu'il eſt Poete, ce n'eſt point là le lieu de s'élever, il faut qu'il retombe touſiours dans le bas, & il ne doit point le quitter, ſelon le precepte d'Horace ſon Maiſtre.

Verſibus exponi tragicis res comica non vult.

C'eſt à dire.

Nul ne doit par un vers tragique
Traiter une choſe comique.

Or la Satyre eſt ſans doute un ſujet comique. Auſſi Horace ne s'y eſt point élevé en diction ny en grandes figures, comme dans ſes Odes : & il dit que dans les ſatyres il faut extenuer ſes paroles.

Extenuantis eas conſulò.

Car il faut donner à chaque choſe la façon de les exprimer qui luy convient. Il faut entreprendre de grands ſujets, pour faire voir de quoy l'on eſt capable : Il ne ſuffit pas d'avoir leu Horace, & d'en traduire quelques preceptes, pour s'ériger en Maiſtre des Poetes. Il faut avoir un genie inventif, élevé, iudicieux & fin, pour faire toutes ſortes de Poeſies, à une ſeule deſquelles ce pretendu Maiſtre n'a oſé toucher, n'eſtant pas meſme capable de faire un Sonnet, ny d'arrondir une Stance.

Si la Comedie des Viſionnaires eſtoit encore ſur le point d'eſtre conceuë, on y pourroit adiouſter un aſſez plaiſant perſonnage, d'un Docteur Ecolier, qui voudroit enſeigner à faire ce qu'il n'a iamais fait, & ce qu'il ne ſçauroit faire : qui pretendroit ſe mettre au deſſus de tous les Poetes en diſant du mal de tous : qui pour ſe faire eſtimer un eſprit ſublime, auroit creu qu'il ſuffiroit de traduire un ancien traité du ſublime ; & qui inſtruiroit un Poete pour conduire par ſes vers un Roy Tres-Chreſtien aux bords du Rhin, avec le ſeul

ſecours des Fables Payennes, pour en combattre le Dieu limonneux, pour mettre en fuite toutes ſes Naïades, & pour effrayer encore & mettre en deroute toutes celles de la Meuſe, de la Moſelle, du Doux, & tant d'autres.

On a iugé à propos de deffendre la Poeſie Heroïque contre les réveries d'un tel Docteur, & de faire une legere Cenſure de toutes ſes Satyres: car on ne peut donner un autre nom à toutes les Oeuvres de ſon Recüeil, puis qu'il n'y a ny Epiſtre, ny Art Poetique, ny Lutrin, qui ne ſoit une Satyre; & il s'y pourra voir luy-meſme comme dans un miroir, qui ne le flatera point, qui ne ſe laiſſera pas étourdir par ſa voix, & qui luy fera connoiſtre quelles ſont les bornes de ſa capacité & de ſon merite.

LA DEFFENSE DU POËME HEROÏQUE.

DIALOGVES.

DIALOGUE I.

DORANTE, PHILENE, DAMON.

DORANTE.

Nous venons réveiller tes penſers ſolitaires.

PHILENE.

Où ſe ſont aſſemblez deux eſprits ſi contraires?

Dorante eſt moderé, judicieux, ſçavant;
Et Damon du bon gouſt s'écarte aſſez ſouvent;

En l'amour des plaiſirs veut que nul ne l'égale,
N'aime que la débauche, & ſa fauſſe morale.

DAMON.

I'ay toûjours approuvé tes juſtes jugemens,
Qui ſouvent mont guery de mes faux ſentimens.
Auſſi de nos debats nous t'avons fait le juge.

DORANTE.

Contre toutes erreurs Philene eſt mon refuge.
Car le bon gouſt eſt rare, ainſi que la vertu;
Et jamais le bon ſens ne fut tant combattu.
Nous ſommes en debat ſur quelques loix nouvelles.

PHILENE.

Et vous m'avez choiſi pour vuider vos querelles?

DORANTE.

Puis nous venons joüir dans l'aimable ſaiſon,
Des plaiſirs que tu prens en ta belle maiſon.
Tout y plaiſt, tout y rit, tout y fait bien connoiſtre
L'eſprit, la politeſſe, & le ſoin de ſon Maiſtre.

DAMON.

Ce parterre ébloüit par ſes vives couleurs.

DORANTE.

On y voit à l'envy briller toutes les fleurs.

DAMON.

Et de ce pur ruiſſeau j'aime l'eau babillarde,
Qui court par les cailloux, ſans qu'un ſeul la retarde.

DORANTE.

Enfin hors de la ſerre on voit les orangers.

DAMON.

Que promettent de fruits les fleurs de ces vergers!

DORANTE.

J'aime ce promenoir ſur le bord de la Seine,
Qui découvre aux regards & Paris & la plaine.

DAMON.

Mais tes yeux ont icy des objets trop divers,
Qui ne permettent pas d'y compoſer des vers.

PHILENE.

C'eſt icy toutefois que ma veine eſt plus forte,
Que le grand air l'anime, & qu'elle me tranſporte.
L'ombre des Cabinets ne l'émeut pas ſi bien.

DORANTE.

Lors que l'eſprit travaille il ne regarde rien.
Enfin tu dois icy vuider noſtre querelle.
L'Eerreur fait des arreſts: la Raiſon en appelle.
On ne parle par tout que de nouveaux decrets,
Que n'aguere on chantoit dans quelques lieux ſecrets,
Qui par des mouvemens d'ignorance & d'envie
Aux Poëmes divins veulent oſter la vie.
Maintenant on en lit les ſens deffectueux,
Dépourvus du ſecours des tons impetueux,
Les rimes d'Ecolier, les méchantes ceſures,
Que cachoient de la voix les fortes impoſtures.
La belle impreſſion ne cache nuls deffauts,
Et fait honte à loiſir à tous jugemens faux.
On a, pour bien juger, liberté toute entiere.

DAMON.

Il faut de nos debats t'apprendre la matiere.
Phebus, de ſon Parnaſſe a mandé dans ces lieux
Qu'il faut des nobles Vers bannir le ſerieux:
Que le Dieu des Chrétiens, les Demons, & les Anges,
Aux Lecteurs enjoüez, ſont des noms trop étranges:
Qu'il faut avoir recours aux contes fabuleux,
Si l'on veut dans les vers meſler le merveilleux.
Que la Muſe en riant doit piquer pour nous plaire.

DORANTE.

Mais tout ce qui fait rire, eſt pour le gouſt vulgaire.

PHILENE.

Pour moy je ne connois ny Muſes, ny Phebus.
Ie ſuis bien détrompé des antiques abus.
Qui les ſuit, dans l'erreur à tout pas s'embarraſſe,
Les chemins ſont rompus qui menoient au Parnaſſe.
Pegaze & les neuf Sœurs ne ſont plus de ſaiſon.
Ie veux pour mon ſecours Dieu ſeul & la raiſon.
Dans l'amour, au theatre, & dans les jardinages,
Des faux Dieux on permet les noms & les images:
Mais ſoüiller de leurs noms nos ſujets ſerieux,
A noſtre pure foy c'eſt eſtre injurieux.
Laiſſons-là des faux Dieux toute la bande vaine.

DAMON.

Mais qui donc invoquer pour animer la veine?

PHILENE.

Si nous voulons du Ciel emprunter les rayons,
Il nous faut invoquer le Dieu que nous croyons:

Si nous voulons traiter de plus foibles matieres,
De noſtre ſeul eſprit empruntons des lumieres.

DAMON.

Mais les chants les plus beaux, & les plus renommez,
A tous ces noms des Dieux nous ont accoutumez.
Rien ne plaiſt que la fable à ceux qui veulent rire;
Et tout le ſerieux leur paroiſt un martyre.

DORANTE.

Quoy? vouloir qu'en ſuivant l'abus eterniſé,
L'on invoque un Demon ſous Phebus déguiſé?
L'on n'oſera donc plus chanter une victoire,
Qu'aux fauſſes Deitez on n'en rende la gloire?
D'un fleuve nul jamais ne franchira les eaux,
Que le Dieu limoneux ne ſorte des roſeaux?
Et la fiction noble, heureuſe, & bien fondée,
Ne pourra plus paſſer pour une riche idée?

PHILENE.

Selon tes mœurs, Damon, tu n'aimes que des Dieux
Chimeriques, brutaux, inſenſez, vicieux.
Meſme tu n'en crois point, bien que forcé de croire,
Celuy dont la grandeur brille en la ſainte Hiſtoire.
Et tu ne peux ſouffrir la force des beaux vers,
Si l'on oſe invoquer l'Autheur de l'Univers;
Non par manque d'attraits de l'auguſte matiere,
Mais par le ſeul deffaut de gouſt & de lumiere.

DORANTE.

Tu n'as pas de l'erreur avalé le poiſon,
Philene, enſeigne nous, par la ſeule raiſon,

Si toutes fictions des plus hardis genies,
Des Poëmes ſacrez doivent eſtre bannies.
Si l'Ange ou le Demon, rarement introduits,
Pour des faits importans ne ſeront plus produits:
Si la Muſe & Phebus ſont des chimeres vaines,
Seul & trompeur ſecours des plus ſteriles veines:
Si leurs noms dans l'oubly doivent eſtre laiſſez,
Depuis le grand débris des Oracles ceſſez,
Par le pouvoir naiſſant du Dieu qui les fit taire,
Qui ſema les leçons de ſa Loy ſalutaire,
Qui confondant l'erreur des Philoſophes vains,
Apprit à l'Vnivers la ſcience des Saints;
Et qui ſceut confirmer tous ſes divins Oracles,
Par le nombre & l'éclat de ſes fameux miracles.

DAMON.

Non, je ne pretens pas qu'on doive conteſter
La Loy que nous croyons, & qu'on doit reſpecter:
Mais toujours le menſonge offenſe un ſaint myſtere;
Et toujours dans les vers la fable eſt neceſſaire.

PHILENE.

O le ſage, ô le ſaint, ô le reſpectueux!
Qu'il craint bien du vray Dieu le nom majeſtueux!
Il le bannit des vers; & ſouvent il le jure,
Meſme ne penſant pas s'il luy fait une injure.
Voy d'un tel jugement le miſerable fonds,
Qui ne peut diſtinguer ce que tu nous confonds.
Le menſonge eſt honteux, mais la veine pompeuſe
A le droit d'enfanter la fiction heureuſe,

Qui ſouvent donne au vray les charmes les plus grands.
Le menſonge & la feinte ainſi ſont differens.
L'un ſur la verité n'a point ſa baſe ſeure;
Pour porter à l'erreur forme ſon impoſture:
L'autre qui ſur le vray choiſit ſon fondement,
Attire à la vertu par ſon appaſt charmant.

DAMON.

Non, non, la fiction ne doit jamais paroiſtre
Si toſt que du vray Dieu le nom ſe fait connoiſtre.
Vn Maiſtre a prononcé que l'heroique vers
N'aura plus dans un mois de cours par l'Vnivers:
Et que ſes fictions d'ornemens embellies,
Sous l'oubly pour jamais ſeront enſevelies.

DORANTE.

Vn tel Maiſtre eſt pareil à quelque homme inſenſé,
Qui tiendroit dans un champ un grand cheſne embraſſé,
Qui pretendroit l'abbattre avec ſa ſeule force,
Et ne pourroit pas meſme en détruire une écorce.

PHILENE.

Quoy? nos vers, ſur l'appuy de nos divines loix,
N'oſeront plus parler de nos auguſtes Rois,
Dont la celebre vie & guerriere & pieuſe,
Doit franchir de l'oubly la nuit injurieuſe?
Et ſi nous celebrons le grand Dieu des Hebreux,
Ses deſſeins eternels, ſes prodiges nombreux,
Tous ces portraits fondez ſur le ſacré volume,
Periront ſous le trait d'une inſolente plume,

Qui voudroit étouffer les ſublimes beautez,
Et les brillans éclats des grandes veritez?
Ridicule fureur, telle qu'en la nuit brune
Se void celle des chiens, ſurpris de voir la lune,
Qui ne pouvant ſouffrir ſa brillante clarté,
D'inutiles abbois attaquent ſa beauté:
Mais pendant que leur corps ne produit que de l'ombre,
L'Aſtre, d'un cours égal, éclaire la nuit ſombre.

DORANTE.

La Poëſie epiique intereſſe & comprend
Tout ce qu'en ſon enclos le monde a de plus grand.
C'eſt ce que les Payens ont conceu de plus juſte.
Par l'intereſt du Ciel, le ſujet eſt auguſte.
Sur la Religion roulent tous les grands faits;
Et ſans elle quels chants éclaterent jamais?
Les Chantres plus fameux ſemblent, comme un tõnerre,
Ebranler tout à coup l'air, le Ciel, & la terre.
Toutefois dans les chants des Grecs & des Latins,
On ne voit que des Dieux eſclaves des deſtins:
Mais en chantant un Dieu de puiſſance infinie,
Il n'eſt rien que n'embraſſe un ſublime genie.
Tout luy ſemble ſoumis: il ſemble qu'en ſes mains
Eſt remis le pouvoir de l'Autheur des humains.

PHILENE.

Quoy? des eſprits ſans loy, brulans de jalouſie,
Pretendroient ſous leurs loix fouler la Poëſie,
Sapper les fondemens des heroïques vers,
Nous deffendre d'ouvrir les Cieux & les Enfers,

Bannir

Bannir nos veritez, qui ſont toute leur haine,
Et nos chants dont l'éclat confond leur foible veine?

DAMON.

Je me tiens à l'arreſt fulminé par la voix
Dont la force a le droit de nous donner des loix.

PHILENE.

Cette tonnante voix ſuperbe & magiſtrale,
A donc ſur les beaux vers l'authorité fatale,
Sans que nulle raiſon convainque les eſprits,
Du decret ridicule étonnez & ſurpris?
Je mets hors de ce rang ceux qui par complaiſance
Laiſſent tonner la voix, & gardent le ſilence,
Qui feignant d'admirer, & blaſmant en leur cœur,
Laiſſent impunément triompher le Lecteur.

DAMON.

Des Grecs & des Latins la veine touſiours flate,
Et jamais ne rebute une ame delicate.

PHILENE.

Elle flate l'erreur. Et qu'ont-ils jamais dit
De plus grand que les faits d'Eſter, & de Iudith,
Dont l'eſprit, la beauté, les rares avantures,
De toutes paſſions preſentent les figures?
Ont-ils de leurs Heros quelqu'un qui ſoit égal
Au merveilleux Moïſe, à l'Egypte fatal;
Ou tel que ce grand Chef dont la parole fiere
Du Soleil s'abbaiſſant arreſta la carriere?
Mais les Chantres Payens, manquans de verité,
Sur un fondement faux ont touſiours inventé.

De feindre ſans garend ils ont pris la licence;
Iamais leurs fictions n'eurent de vray-ſemblance.

DAMON.

Lors que des paſſions ils en ont fait des Dieux,
Se pouvoit-il jamais inventer rien de mieux?
Que tout ce qu'ils ont feint dans la Metamorphoſe?
Et que d'avoir d'un Dieu reveſtu chaque choſe?

DORANTE.

C'eſt ce qu'a dit en vers un demon furieux:
Ne pouvant eſtre Dieu j'inventay mille Dieux.

DAMON.

Les vers ne parlent pas d'une façon commune.
Pour parler de la mer, Virgile dit Neptune,
Pour le pain dit Ceres, & Bacchus pour le vin.

DORANTE.

Par ce rare ſecret en eux tout eſt divin.

DAMON.

C'eſt de leurs fictions la plus ingenieuſe,
Pour rendre de leurs vers la force harmonieuſe.

DORANTE.

Dés l'enfance tels mots nous ont entretenus,
Par les tons impoſteurs des doctes prevenus;
Et ces grands noms appris ſous des Maiſtres ſeveres,
Nous ont accoutumez à ces vieilles chimeres.

DAMON.

Cét art, des termes bas cache bien les deffauts.

DORANTE.

Il ſe faut ſouſtenir ſans un ſecours ſi faux.

DAMON.

Si tout plaiſt, ſi tout rit, faux ou vray, que m'importe?
Ie laiſſe là le vray, ſi le faux me tranſporte.

DORANTE.

Mais le ſeul vray ſemblable eſt aimé du bon ſens.
Sans luy, pour l'emouvoir, tous vers ſont impuiſſans.

PHILENE.

Voyons ſi c'eſt juſtice, ou pure jalouſie,
Qui veut des grands ſujets bannir la Poëſie:
Si la Religion luy tranchant les deſtins,
Laiſſe maiſtres du champ les Grecs & les Latins:
Si les nobles eſprits, aux exploits veritables
Doivent meſler les jeux des ridicules fables:
Si noſtre grand Monarque ayant tout ſurmonté,
En Satyriques vers ſera bien mieux chanté:
Et pour ſuivre ſon vol dans l'ardeur qui l'emporte,
Si la Muſe bouffonne aura l'aile aſſez forte.
D'une trop folle erreur Damon eſt infecté.
Ie luy veux des beaux chants prouver la dignité.
Mais le diſner eſt preſt: une telle matiere
Merite d'occuper l'apreſdiſnée entiere.

Fin du premier Dialogue.

DIALOGUE II.

PHILENE, DORANTE, DAMON.

PHILENE.

DANS cette ſale, amis, tenons nous en repos:
Car aprés le repas, il n'eſt pas à propos
De reprendre ſi-toſt l'air & la promenade.
Mais un leger ſommeil au bruit d'une caſcade,
Pourroit pour peu de temps recueillir nos eſprits;
& là ſans y penſer ſouvent il m'a ſurpris.

DORANTE.

Réveille-nous pluſtoſt par ta bouche éloquente.
Laiſſe courir les eaux de ta ſource abondante:
Puis que Damon s'attend d'apprendre par ta voix
Des heroïques chants la grandeur & les loix.

PHILENE.

Damon, toute diſpute entre nous eſt éteinte,
Si nous diſtinguons bien le menſonge & la feinte.
Les fables ont paru des charmes impoſteurs.
Nul ſage ne les crut ſur la foy des Autheurs,
Comme nous l'a décrit la plume delicate
*De * l'eſprit agreable, honneur de Samoſate,*
Qui ſe rit de l'erreur des chants les plus vantez;
Si dignes de mépris, & ſi mal inventez;

* Lucien.

Et qui faiſſant parler les Dieux & les Deeſſes,
Fait voir leurs faux plaiſirs, leurs crimes, leurs baſſeſſes.
Mais la fiction riche orne la verité.
L'une ſçait bien par l'autre augmenter ſa beauté.
Souvent la verité par la feinte eſt connuë;
Et ne paroiſtroit pas ſi belle toute nuë.
Comme on voit parmy nous briller une beauté,
Qui paroiſtroit ſans honte avec la nudité:
A qui le veſtement donne la bien-ſeance,
L'honneur, la modeſtie, & la magnificence.
Rien n'égala jamais le talent d'inventer;
Et puis qu'il eſt ſi rare, il faut le reſpecter.
Car qui ſçait inventer une belle avanture,
Suit d'un ſuperbe vol l'Autheur de la nature;
Et produiſant au jour ce qui ne fut jamais,
Imite du ſeul Dieu les admirables faits.

DAMON.

Ie ſçay des inventeurs la gloire incomparable:
Mais l'honneur d'inventer appartient à la fable.

PHILENE.

Peut-elle contenter un juſte jugement,
Puis que la verité n'eſt pas ſon fondement?
Noſtre loy nous inſtruit par des portraits aimables.
L'Evangile eſt orné d'exemples vray-ſemblables.
Celuy qui fit les Cieux, la terre, & les ſaiſons,
En tire des tableaux & des comparaiſons.
Qui ſçait mieux la nature en fait mieux les images;
Et l'Autheur les fait mieux, qui connoiſt ſes ouurages.

En ce point ſont d'accord les Critiques divers,
Que le ſeul vray-ſemblable eſt l'appuy des beaux vers.
D'Homere tous les chants ne ſont que des menſonges;
Et ſemblent un ramas de ridicules ſonges.
Car il ne ſuffit pas, pour fonder leur beauté,
Que Troye & ſon malheur ſoient une verité.
Il ne put inventer des ſujets vray-ſemblables,
Puis que nuls de ſes Dieux ne ſont Dieux veritables?
Mais noſtre ſeule loy donne en ſa verité
Vn fond ſur qui l'on feint avec authorité.
Le vray-ſemblable y prend ſa force toute entiere,
De la verité ſeule empruntant ſa lumiere.
Les Grecs & les Latins, dans leur aveuglement,
De leurs menſonges ſeuls ont fait leur fondement.
Leurs ouvrages ſont pleins d'erreur, d'extravagance.
Des termes ſeulement ils ont eu l'elegance.
Leurs efforts ſont bornez dans les deſcriptions,
Dans le naif portrait des mœurs, des paſſions.
Mais jamais ſur le faux leurs fictions fondées,
De raiſon ny d'eſprit n'ont eſté ſecondées.
Ainſi fut dans l'erreur toute l'antiquité,
Juſqu'au temps qu'icy bas nâquit la Verité,
Vn Dieu qui pur eſprit, pour ſe rendre viſible,
D'un homme prit le corps, & mortel & ſenſible:
Et confirma ſi bien par miracles divers,
Qu'il eſtoit le ſeul Dieu maiſtre de l'Vnivers.

DAMON.

Tu me parles d'un Dieu de qui la vie auſtere
Ne fut qu'abbaiſſement, que peine, & que miſere.

PHILENE.

Ie te parle d'un Dieu ſi celebre en grands faits,
Qu'au monde leurs pareils n'éclaterent jamais.
Laiſſe à part ſa morale, adore ſes merveilles.
Voy ſi jamais la fable en conceut de pareilles.
Et voy que rien de bas ne paroiſt dans les vers
Dont le fonds eſt le Dieu qui fit tout l'Vnivers;
Qui brillant en ſageſſe, & puiſſant en paroles,
Impoſa le ſilence aux trompeuſes Idoles;
Qui confondit l'orgueil des milliers de Demons,
Capables d'abyſmer les citez & les monts,
Si ſon divin pouvoir, aux Enfers redoutable,
N'arreſtoit la fureur de leur force indomtable.
Ie te parle d'un Dieu (ſeras-tu confondu)
Si long-temps annoncé, ſi long-temps attendu,
Enfin venu ſur terre, & de qui la naiſſance
Des Anges, des Paſteurs, fit la réjouïſſance,
Dont la grandeur ſupreme en ce monde arrivant,
Fut d'enhaut revelée aux Mages du Levant,
Dans de profonds reſpects fut par eux adorée,
Et d'hommages divers dignement honorée.
Ie te parle d'un Dieu qui pour planter la foy
Confondit à douze ans les Docteurs de la Loy,
Qui pour premier miracle en vin convertit l'onde;
Dont la puiſſante main, en prodiges feconde,

Dans les aſpres deſerts multipliant les pains,
Fit naiſtre l'abondance, & nourrit tant d'humains;
Qui fit voir à ſes loix la nature aſſervie,
Guerit le ſourd, l'aveugle, aux morts rendit la vie,
Et fut, aprés ſa mort, admiré de tant d'yeux,
Quand ſon vol triomphant l'enleva dans les Cieux.

DAMON.

Il faut croire ces faits.

PHILENE.

Comme nous devons croire
Vne ſimple, une pure, une fidele hiſtoire,
Qui ſans art, & ſans pompe, eſt faite par les ſoins
De ſinceres Autheurs, oculaires témoins,
Qui ramaſſez enſemble ont fait un ſeul ouvrage,
Et dont le ſang verſé ſigna leur témoignage.
De tous les temps paſſez les Rois n'eurent jamais
Des écrivains unis, conſtans en tous leurs faits.
Ce droit fut reſervé pour la verité pure,
Que nul ne peut jamais accuſer d'impoſture.

DORANTE.

C'eſt là ce Dieu vivant, de qui l'eternité,
Le pouvoir la ſageſſe, & l'eſtre, & la bonté,
Nous furent enſeignez par recit veritable,
Qui ſeul peut à nos chants donner le vray-ſemblable:
Et non les ſpectres vains des ridicules Dieux,
Que follement on feint comme habitans des Cieux,
Et dont l'Antiquité, chimerique, & boneuſe,
A fait les fondemens de ſa fable menteuſe.

La

La ſimple verité doit avoir plus d'amans,
Que le traiſtre menſonge avec ſes ornemens;
Et l'on doit bien ſouffrir que nos verite7 ſaintes
Découvrent leurs beautez ſous des images feintes.

DAMON.

Nos regles pour les vers ne parlent pas ainſi.

PHILENE.

Sur tes regles, Damon, tu dois eſtre éclaircy.
Ceſſe de m'interrompre, & tu pourras connoiſtre
Celuy que tous eſprits doivent avoir pour maiſtre.
Pour former un ſujet digne des plus hauts ſons,
En vain dans les Payens on cherche des leçons.
Il faut prendre une loy, certaine, indubitable,
Et qui ſeule a compris toute loy raiſonnable,
L'écrit de l'Eſprit ſeul qui crea les [illegible],
A qui livre jamais ne diſputa le prix.
De tout ſeur fondement le ſaint texte eſt la regle.
Et qui ſuit ſes chemins ſe rend ſemblable à l'Aigle,
Qui de ſon vol hardy fuyant loin de nos yeux,
Par un fixe regard void l'Aſtre dans les Cieux,
Semble ſuivre ſa voye avec ſes promptes ailes,
Et ſe perd dans les airs par des routes nouvelles.
L'Eſprit ſaint a décrit, mais non à tous momens,
Par le divin ſecours de grands évenemens.
Tantoſt Dieu meſme parle, & tantoſt par un Ange
Il conſole, il inſtruit, par d'autres il ſe vange
Des citez dont le crime a merité ſes feux.
Par Moïſe il répand ſes prodiges nombreux.

C

Tantoſt des fiers demons la furieuſe envie
Veut troubler le bon-heur d'une innocente vie.
De la jeune Sara, par un dépit jaloux,
L'inſolent Aſmodée étouffe ſept époux:
Et par mille rigueurs d'une longue ſouffrance,
Satan du juſte Iob éprouve la conſtance.
*Du grand * Roy de Memphis les traiſtres enchanteurs*
Taſchent d'imiter Dieu par leurs faits ſeducteurs;
Et dans l'art infernal la ſorciere ſçavante
*Fait paroiſtre au * Roy Juif * l'ombre qui l'épouvante.*
A qui lit tant de faits, ſans pareils, étonnans,
De pareils inventez ne ſont pas ſurprenans.
Ainſi l'écrit tracé d'une plume eternelle,
Des plus nobles ſujets eſt le parfait modele;
Il contient tout precepte, il comprend tout ſçavoir,
La ſource des humains, les regles du devoir,
Le culte des Autels, & l'hiſtoire du monde;
Comme la mer immenſe embraſſe de ſon onde
La terre en tous ſes bords, & tous ſes habitans.
Le ſaint volume encore embraſſe tous les temps,
Tous les ſiecles paſſez juſques aux plus antiques,
Et les ſiecles futurs, par eſcrits prophetiques.
Il décrit les combats des vices, des vertus,
Les malheurs des mortels ſous l'erreur abbatus,
Et l'on y void enfin la diverſe peinture
De tout ce que produit la grace ou la nature.

* Pharaon. * Saül. * De Samuel.

DORANTE.

Si des antiques chants, malgré l'aveuglement,
La Religion ſeule a fait le fondement;
S'ils ont pour le ſuccés d'une importante guerre
Intereſſé le Ciel, l'enfer, toute la terre;
S'ils ont dans leurs ſujets ému peuples & Rois,
Si la ſeule raiſon leur en donna les loix;
Avec plus de juſtice, avec plus d'avantages,
On void le Ciel, l'enfer, émus dans nos ouvrages;
Et du Dieu tout puiſſant les innombrables faits
Nous permettent touſiours d'en feindre des portraits.

PHILENE.

Tout impie eſt confus, liſant la ſainte hiſtoire;
Puis croit la démentir ne voulant pas la croire.
Aux grands effets de Dieu rien ne peut s'égaler;
Et la feinte ſi haut n'a jamais pû voler.
Car de l'eſprit humain la nature eſt bornée.
Des limites du ſens ſa force eſt terminée.
En Dieu ſeul, qui deteſte un conte fabuleux,
La verité s'accorde avec le merveilleux;
Et le vers heroïque aura ſa gloire entiere,
S'il en peut par ſon art égaler la matiere.

DORANTE.

Donc un Dieu fabuleux dans les vers preſenté,
Des grandes actions ſoüille la verité:
Mais nulle fiction jointe à la ſainte hiſtoire,
Des grandes Veritez ne peut ſoüiller la gloire.

Des mœurs, des paſſions, & des forts ſentimens,
Les auguſtes ſujets aiment les mouvemens:
Mais ne peuvent ſouffrir les ridicules fables,
Que jamais le bon ſens ne jugea vray-ſemblables.
Par un deſſein jaloux on veut inſolemment
Aux fainies veritez, arracher l'ornement,
Des nobles fictions les rencontres naiſſantes,
Les rares nouveautez, touſiours divertiſſantes,
Par le torrent fecond d'un eſprit produiſant,
Qui ne peut enniuyer en s'immortaliſant,
Qui touſiours fait ſentir la pompe & l'harmonie,
Et tout ce que fait l'art avec un grand genie.
Mais par un faux eſpoir les ſteriles eſprits
Pour les plus grands ſujets affectent un mépris,
Et penſent que ſur tous ils obtiendront l'empire,
Si ne pouvant charmer, pour le moins ils font rire.

PHILENE.

Damon eſt tout confus voyant que ſon Autheur
N'eſt pas, comme il penſoit, un ſi rare Docteur.
Ses decrets ne ſont nez que de ſa noire envie,
Que de l'aveuglement d'une profane vie,
Que d'un ſterile eſprit, qui ne luy fournit pas
Des nobles fictions les aimables appas;
Qui ſans art, ſans genie, & fier dans ſa miſere,
Oſe deffendre à tous ce qu'il ne ſçauroit faire.

DAMON.

Ie ſors comme d'un ſonge, & d'un profond ſommeil.
Vne heureuſe clarté reluit à mon reveil.

Je connois que ſa loy n'eſt qu'une fauſſe addreſſe
Pour faire des beaux vers mépriſer la nobleſſe.
La fiction meſlée avec la verité,
Au lieu de la détruire, augmente ſa beauté;
Puis que tu m'as fait voir qu'il eſt permis de feindre
Tout ce qu'en ſes écrits l'Eſprit ſaint voulut peindre.

DORANTE.

Ce n'eſt qu'en faiſant mieux que l'on peut ſe hauſſer
Sur ceux que par envie on voudroit abbaiſſer.
Qui veut voir des ſaints chants la fiction bannie,
Pour elle n'eut jamais d'amour ny de genie.
Quoy que ſa voix declame avec un ton hardy,
Vn mediocre eſprit en peut eſtre étourdy:
Mais ſes regles en vain eſperent de détruire
Tout ce que de plus grand le ſiecle peut produire.

PHILENE.

Il ne confondra pas les nobles inventeurs;
Et j'admire le gouſt de ſes admirateurs,
Qui flattant de concert ſon audace infinie,
Luy donnent à l'envy le nom de grand genie.

DORANTE.

Jamais il ne connut ny le divin tranſport,
Ny des inventions l'ingenieux effort.
Sur le vent qui le porte avec joye il s'aſſure:
Mais ſi de ſon Recüeil une juſte cenſure
Luy marquoit ſes deffauts de ſens & de ſçavoir,
Que par manque de gouſt jamais il n'a pu voir,

Sa troupe de flateurs ſeroit toute confuſe,
Et l'on verroit pâlir ſa reſonnante Muſe.
Au milieu de l'encens dont il eſt parfumé,
Tout à coup dans la honte il ſeroit abyſmé.

PHILENE.

Il n'entendit jamais la fine raillerie.
Il ſemble eſtre touſiours en colere, en furie.
Sa Muſe en ſon bas rang devroit ſe contenir:
Et ſur tout par juſtice il devroit s'abſtenir
De donner des leçons en forme de Satyre
A ceux qui mieux que luy dans leur temps ont fait rire.
Mais il donne ſes loix, comme ſi l'Eſtourneau
Vouloit par ſon langage enſeigner tout oiſeau;
Et pretendoit ſur tout deffendre par ſes regles,
Le chant aux Roſſignols, & le grand vol aux Aigles.

Fin du ſecond Dialogue.

DIALOGUE III.

PHILENE, DORANTE, DAMON.

PHILENE.

VOICY un pacquet que ie viens de recevoir, qui pourroit bien nous dire quelques nouvelles de la cenſure dont nous a parlé Dorante: Car il me vient d'un amy qui avoit eſperé de l'avoir pour m'en faire part.

DORANTE.

I'en avois oüy parler, mais ie ne l'avois pas veu encore.

PHILENE.

C'eſt la piece meſme, comme ie le voy par le titre. *Cenſure des Satyres & autres œuvres de...* Il faut la lire enſemble avant que de nous ſeparer. Mais je ſuis d'avis que nous ſortions de cette ſalle, pour aller la lire, & nous repoſer à l'ombre dans le iardin.

DAMON.

Voicy une heureuſe rencontre. I'avois impatience de voir cette piece, & de iuger avec de bons iuges les iugemens qu'elle contient. Car qui oſe corriger un homme de ſi haute reputation, s'expoſe auſſi à eſtre iugé, & merite peut-eſtre luy-meſme une plus rude cenſure.

PHILENE.

Nous parlerons en toute liberté. Seulement ſois reſolu, Damon, de ceder à la juſtice & à la verité, com-

me nous y ſommes reſolus Dorante & moy. Vous me laiſſerez lire tous deux, où vous m'interrompprez tant qu'il vous plaira: car en fait de critique, les interruptions ſont plûtoſt agreables qu'importunes. Donc puis que nous ſommes en repos ie vais commencer à lire.

Cenſure des Satyres & autres œuvres de... pour le guerir s'il ſe peut de l'humeur de médire des autres, ou du moins pour luy aider à corriger ſes fautes, s'il n'apprehende point le grand travail de la lime. Horace dit qu'il faut remettre ſur l'enclume les vers malfaits.

Et malè tornatos incudi reddere verſus.

Puis qu'il dit qu'il a grande peine à faire des vers, il en aura encore une plus grande à les rendre parfaits. Mais le facile débit de la médiſance flate merveilleuſement un Satyrique, qui croit ſes vers admirables quand une impreſſion en a eſté venduë. Il eſt content de ſa compoſition, quand le Libraire l'eſt de ſa vente; & il ne voudroit pas prendre la peine d'y corriger un vers.

Quand il aura veu ces remarques qui luy feront connoiſtre les bornes de ſa capacité, il pourra ſe tenir aſſeuré qu'à meſure qu'il fera voir de ſes ouvrages imprimez, & des regles de la Poëſie, on les redreſſera auſſi-toſt avec une regle plus droite, qui luy apprendra à ne ſe plus meſler d'en faire, ou le moyen d'en faire de bonnes. Car de traduire les ancien, c'eſt ne nous rien faire ſçavoir de nouveau. Nul ne ſe doit faire maiſtre de ſon chef, & ne l'eſt iamais qu'aprés avoir fait des chef-d'œuvres, & qu'aprés le iugement des maiſtres. Mais nul ne doit jamais preſumer de ſçavoir ny d'enſeigner ce qu'il ne ſçait pas faire.

Sume

Sume ſuperbiam
Quæſitam meritis.

C'eſt à dire.

Sur le merite ſeul il faut prendre l'audace.

Horace pouvoit ſe vanter de ſes vers, & donner des preceptes de la Poëſie: mais qui ne ſçait faire autre choſe que de le piller, doit plûtoſt ſe vanter d'eſtre grand voleur que grand Poëte.

DAMON.

Ie demeure d'accord de tout cela; mais je l'attens aux remarques particulieres ſur ſes vers, dont jamais ie n'ay crû qu'il y en euſt un ſeul qui ne fuſt digne d'admiration.

PHILENE.

Nous apportons icy chacun de nous un jugement libre, pour condamner ou pour deffendre.

DORANTE.

Croy, Damon, que nous n'épargnerons pas l'Auteur de cette cenſure, ſi elle ne nous ſatisfait pas par tout.

DAMON.

Il me ſemble que je ſeray icy le ſeul pour deffendre les Satyres. Ie m'y ſens obligé pour ſoutenir les premiers ſentimens que j'en ay eus.

PHILENE *continuë à lire.*

Fautes les plus notables des Satyres de...

Page 1. vers 5.

Grand Roy, ſi juſqu'icy par un trait de prudence,
J'ay demeuré pour toy dans un humble ſilence.

Comment un homme peut-il ſe vanter d'un trait de prudence, & encore parlant à un Roy? Il faut dire,

par reſpect, & non *par un trait de prudence.*

DORANTE.

Que dis-tu, Damon, de cette remarque? Voudrois-tu dire au Roy, Sire, je me tais par un trait de prudence.

DAMON.

Il eſt vray qu'il faut dire, par reſpect; & que nul ne doit ſe vanter d'avoir fait une choſe par un trait de prudence.

PHILENE.

La correction eſt donc juſte, ſuivons.

Vers 10.

Mais je ſçay peu louër, & ma Muſe tremblante
Fuit de ce grand fardeau la charge trop peſante.
Et de ſi hauts exploits mal propre à diſcourir,
Touchant à tes lauriers craindrois de les flétrir.

Pitoyables vers, & pur galimatias. Car premierement *la charge d'un fardeau*, & *le fardeau d'une charge*, ſont auſſi peu raiſonnables l'un que l'autre; puis que fardeau & charge ſont la meſme choſe. Il ſuffiſoit de dire, *fuit ce fardeau trop peſant*, ou *cette charge trop peſante.*

DAMON.

I'admire comment nul de ſes amis n'a trouvé cela à reprendre. Ie me ris de moy-meſme, de m'eſtre eſcrié par admiration, ſur la charge d'un fardeau.

PHILENE *continuë à lire.*

Mais les deux vers ſuivans ne valent pas mieux, bien que changez, & autres que ceux qui eſtoient en la precedente impreſſion, où il y avoit ce galimatias.

Et ma plume mal propre à peindre des guerriers

Craindroit en les touchant de flétrir tes lauriers.

Cela fait voir qu'il ne peut corriger, meſme quand il le veut: car quel vers, & quelle inverſion.

Et de ſi hauts exploits mal propre à diſcourir.

Pour dire, mal propre à diſcourir de ſi hauts exploits. Cela n'eſt pas ſupportable. Il devoit changer le tout, & dire.

Mais ie ſçay peu loüer: & ma Muſe tremblante,
Fuyant d'un tel ſuiet la charge trop peſante,
Craindroit, dans ſon humeur, de meſler quelquefois
Les traits de la Satyre à tes nobles exploits.

DORANTE.

Ces vers ſont nets, & raiſonnables.

PHILENE.

Page 2. Voicy une méchante ceſure.

Et meſle en ſe vantant ſoy meſme à tout propos.

Il falloit mettre en l'hemiſtiche, *en ſe vantant ſoy-meſme*, & non pas le couper par la ceſure. Et *ſoy-meſme à tout propos*, fait encore un tres-méchant hemiſtiche.

DORANTE.

Que dis-tu, Damon, de ce beau vers.

Et meſle en ſe vantant ſoy-meſme à tout propos.

Il n'y a un ſeul des Poëtes dont il ſe mocque, qui faſſe de ſi méchans vers.

DAMON.

Pour moy ie ne ſuis pas ſi exact à la ceſure, & ie ne ſens pas la faute dans les vers qui y manquent.

PHILENE.

Mais Dorante & moy qui avons meilleur gouſt que toy pour la poëſie, nous renvoyons ce vers à la for-

ge, pour estre remis sur l'enclume, & sous le marteau. Voicy ce qui suit.

Toutefois il enseigne en son Art Poëtique page 107. qu'il faut estre exact à la cesure.

Que toûjours dans vos vers, le sens coupant les mots,
Suspende l'hemistiche, en marque le repos.

Ne diriez-vous pas sur cela qu'il ne manque iamais à ce repos au milieu du vers, qui est la cesure: mais il en fait luy-mesme une grande quantité de méchantes, dont on marquera quelques-unes parmy le grand nombre, pour faire voir qu'il n'a pas la force de suivre ses propres predeptes.

En la mesme page.

Les loüanges d'un fat à celles d'un Heros.

Quel mot, *d'un fat*, pour estre presenté au Roy, à qui il ne faut offrir que des termes nobles. C'est faire des vers sans discretion, & il faut en faire de meilleurs pour un Roy, & quand on veut rendre un Poëte ridicule. Mais il offre souvent au Roy ce mesme mot de *fat*.

En la mesme page 21.

A leur veine grossiere.

DORANTE.

Cette epithete ne vaut rien.

PHILENE.

Lisons. L'epithete de *grossiere* pour une veine, est grossiere, & n'est nullement propre: car la metaphore de veine est prise ou des veines du corps, ou des veines de la terre, comme sont les sources. Et de tout cela l'on ne dit point *veine grossiere*. Cela est bien grossier pour un homme qui veut se mocquer de la veine des autres Poëtes.

Page 3.

A l'ombre de ton nom ils trouvent leur azile;
Comme on void dans les champs un arbrisseau debile,
Qui sans l'heureux appuy qui le tient attaché,
Languiroit tristement sur la terre couché.

Il veut entendre l'appuy d'un bâton ou d'une perche, que l'on attache à un ieune arbre qui se courbe, pour faire qu'en croissant il se redresse. Mais quelle comparaison pour un grand Roy, qu'il devoit comparer à quelque chose d'élevé & de noble, qui porteroit ombre, puis qu'il dit qu'un chetif Poëte cherche l'ombre du Roy. Cependant il compare le Poëte à un arbre qui a vie, & le Roy a un baston qui n'a plus de vie, & qui ne porte point d'ombre. Et quelle image nous donne-t'il? car qui pourroit avoir attaché le Roy à un Poëte, comme on a attaché un baston à un arbrisseau pour le redresser. C'est donner un bel employ au Roy.

DORANTE.

Cela est bien repris.

PHILENE.

Encore, continuent les remarques, s'il eust comparé le Poëte qui cherche l'appuy & l'ombre du Roy, à un sep de vigne, qui s'attache à un orme, pour s'élever par luy iusqu'à ses branches, & pour en avoir le soûtien & l'ombre. Voicy en vers cette comparaison pour le Poëte & pour le Roy.

Comme un sep, qui rampant, dans les champs abbatu,
Qui ne peut se hausser ny croistre que tortu,
D'un grand orme s'approche, & l'embrasse, & le serre;
Par l'appuy de son tronc s'éleve de la terre;

Et ſes pampres meſlant aux grands feuillages verds,
Fait voir de ſes raiſins tous les rameaux couverts.

DORANTE.

Cette comparaiſon eſt digne du Roy, & d'un poëme heroïque.

PHILENE.

Auſſi ne faut-il iamais parler des Heros, ny aux Heros, que par des ſens & par des termes nobles.

DAMON.

Ie confeſſe que la comparaiſon de l'arbriſſeau debile, & du bâton qui l'appuye, eſt aupres de celle-là bien debile, bien baſſe, & bien rampante.

DORANTE.

Et Damon ny tous ſes pareils n'avoient iamais rien trouvé à reprendre en tous ces vers.

PHILENE.

Ie commence a eſperer que nous ne manquerons pas icy de divertiſſement. Et mon amy m'a fait grand plaiſir de m'avoir envoyé de quoy ſi bien vous regaler. Page 4.

Craint Tartuffe & Moliere.

Cela eſt mal dit: car il veut que par ces mots on entende: Il craint que Moliere n'en faſſe un Tartuffe. Mais cela ne le dit pas.

DAMON.

Il a crû qu'on l'entendroit ainſi.

DORANTE.

Mais il faut parler correctement.

PHILENE.

Page 5.
Et nos vaiſſeaux domtant l'un & l'autre Neptune,

Nous aller chercher l'or malgré l'onde & le vent.

Quelle penſée de dire que les vaiſſeaux vont aux Indes *malgré l'onde & le vent*; puis qu'au contraire ils n'y vont que par l'onde & par le vent?

DAMON.

Il vouloit dire, ſans craindre les tempeſtes qui peuvent ſurvenir.

DORANTE.

Mais les vaiſſeaux ne vont point malgré l'onde & le vent.

PHILENE.

Cela eſt contre le ſens. En la meſme page parlant au Roy.

Alors, ſans conſulter ſi Phebus l'en avouë,
Ma Muſe toute en feu me prévient & te louë.

Il falloit parler de la Muſe, avant que de dire, *ſans conſulter*. Il falloit dire. *Alors ma Muſe, ſans conſulter ſi Phebus l'en avouë*. Il faut attendre, *ma Muſe*. La difficulté de faire des vers iuſtes, & intelligibles, fait que les apprentifs ſe licencient, & ſuppriment ou tranſpoſent les paroles, faute de ſçavoir les ranger. Outre cela l'opinion des Payens n'eſtoit point que les Muſes conſultaſſent Phebus, ny qu'elles attendiſſent ſa permiſſion pour aider un Poëte; puis qu'on les croyoit Deeſſes, & filles du Iupiter. Il preſidoit ſeulement à leurs concerts.

DAMON.

Pour moy ie paſſe toutes ces tranſpoſitions de mots, ſans les vouloir entendre, & ces delicateſſes ſur la fable, que ie n'examine point: & ie n'y regarde pas de ſi pres.

DORANTE.

Mais celuy-là doit mieux faire des vers, qui oſe eſcrire à un grand Roy, & qui ſe mocque des Poëtes.

PHILENE.

Suivons.

Ny le ton ny la voix aſſez forte.

Ton & voix ſont la meſme choſe pour la force.

PHILENE.

Page 7.

S'en eſt enfuy chargé de ſa ſeule miſere.

S'en eſt enfuy. C'eſt comme parle le menu peuple : Il faut dire, *S'en eſt fuy.*

DAMON.

I'admire comment il n'en a point eſté repris.

DORANTE.

Un Poëte doit au moins parler comme les honneſtes gens.

PHILENE.

Page 8.

Allons chercher quelque antre ou quelque roche.

Antre & roche, pour ce qui eſt d'un aſile, ſont la meſme choſe.

DORANTE.

Ces ſuperfluitez ne ſont pas ſupportables en vers.

PHILENE.

En la meſme page. *Mon encens & mes vers.* C'eſt la meſme choſe : car un Poëte n'a autre encens que ſes vers. Il faut plûtoſt dire *l'encens de mes vers*, pour dire, les loüanges. Il fait la meſme faute page 43. ou il dit, *Digne de noſtre encens, & digne de nos vers.*

DORANTE.

Tout cela eſt digne de correction.

PHI-

PHILENE.

Et indigne d'un Poëte ſi fier.

DAMON.

Pour nous autres ſes amis, nous n'y regardons pas de ſi pres, & nous paſſons toutes ces choſes avec admiration.

PHILENE.

Page 9.

Et que le ſort burleſque, en ce ſiecle de fer,
D'un pedant, quand il veut, ſçait faire un Duc & Pair.

Se peut-il rien adiouter à la hardieſſe & à l'iniuſtice de ce Satyrique, qui ſans reſpect du grand & ſage Roy ſous lequel nous vivons, qui portant la guerre au dehors, nous fait iouïr d'une ſi heureuſe tranquillité au dedans, oſe appeller iniurieuſement le ſiecle d'un tel Prince un ſiecle de fer, & condamner ſon choix dans les grandes dignitez qu'il donne; puis que cela ne ſe fait point par un ſort burleſque, mais par le choix & par la volonté expreſſe du Roy.

DORANTE.

Que dis-tu, Damon, de cét emportement de ton amy, qui n'a pas voulu corriger dans cette derniere impreſſion une telle fureur, bien qu'il ſceuſt qu'elle avoit eſté remarquée; croyant que ſon eſprit ſera eſtimé plus grand, moins il auroit de bornes?

DAMON.

Sur cela ie n'ay rien à répondre.

PHILENE.

Page 12.

Voicy encore d'étranges hardieſſes contre ce qu'il y a de plus auguſte dans les myſteres de noſtre Religion.

Et riant hors de là du ſentiment commun,
Preſche que trois ſont trois, & ne ſont iamais un.

Voilà une belle leçon iettée en vers contre la creance d'un ſeul Dieu en trois perſonnes. Car bien que le Poëte faſſe ſemblant de faire dire cela par un autre, il n'y répond qu'en ſe mocquant.

Pour moy qui ſuis plus ſimple, & que l'enfer étonne,
Qui crois l'ame immortelle, & que c'eſt Dieu qui tonne.

Car il ne veut point que l'on croye de luy qu'il eſt ſimple, ny que l'enfer l'étonne; Tout cela n'eſt dit qu'en raillerie, & l'on ne parle point ainſi. C'eſt le tonnerre qui tonne, c'eſt le ſoleil qui éclaire.

DORANTE.

Il n'y a perſonne qui ne connoiſſe que cela eſt dit ridiculement. Cependant le vers ſubſiſte, qui n'eſt point raillerie.

Preſche que trois ſont trois, & ne ſont iamais un.

PHILENE.

Il a pris ces mots de l'Impie en la Comedie du Feſtin de Pierre, à quoy ſon valet répond en badinant, faiſant ſemblant de l'inſtruire, & tombant puis aprés par terre. Ce Poëte inſinuë ainſi le diſcours impie.

DAMON.

Il faut confeſſer qu'il y porte le ſens du Lecteur; & ie l'ay bien ſenty moy-meſme.

DORANTE.

Voilà comme ſes Satyres, qui n'ont point de bornes, attaquent la Religion meſme, & eſperent couvrir leur venin par quelques paroles en ſuite, dont l'Autheur ne voudroit pas qu'on le cruſt, & que l'on ne connuſt pas la raillerie.

PHILENE.

Page 10.

Pour m'empoiſonner,
Ie penſe exprés chez luy m'a forcé de diſner,

Pitoyable vers. Cét *expres* eſt bien bas, & bien mal placé.

DORANTE.

Quel vers?

Ie penſe exprés chez luy m'a forcé de diſner.

PHILENE.

Il eſt deteſtable. Les Poëtes qu'il pretend ioüer n'en firent iamais de ſi méchans.

DAMON.

Ie l'avois cru ſuportable.

DORANTE.

On appelle cela faire des vers en dépit des graces.

PHILENE.

Page 19.

Tenoit à peine autour d'une table quarrée.

Mechante ceſure. Il ne falloit point couper *autour d'une*, c'eſt faire des vers bien miſerablement.

DORANTE.

Celuy qui fait ſi ſouvent de ces méchantes ceſures, ne devroit pas ſe mocquer des méchants Poëtes, de tous leſquels il ne peut faire voir un ſeul vers ſi méchant.

PHILENE.

Page 17.

Vn libertin d'ailleurs qui ſans ame & ſans foy
Se fait de ſon plaiſir une ſupréme loy,
Tient que ces vieux propos de demons & de flammes,
Sont bons pour étonner des enfans & des femmes.

Ces choſes de la foy & de la Religion ne doivent point eſtre ſemées dans la Satyre, dont le deſſein n'eſtant que pour faire rire, elle ne doit point alleguer l'impieté pour la combattre en riant. Il faut pour cela des armes bien plus fortes: mais la Satyre n'invective iamais contre ces choſes ſi ſerieuſes: car les Poëtes n'y parlent qu'en ſe mocquant.

DORANTE.

Quand cét Autheur veut bannir les Anges & les demons de la Poëſie Heroïque, alors ce n'eſt plus en ſe mocquant qu'il parle, mais ſerieuſement. Il n'y dit pas comme icy que ce ſont *de vieux propos*: mais il les en bannit comme choſes dont les noms ne luy plaiſent pas; & il ne croit pas que perſonne les doive ſupporter.

PHILENE.

Mais puis qu'il veut bannir les demons de la Poëſie Heroïque, pourquoy ne les bannit-il pas auſſi de ſes Satyres, s'il ne veut faire croire qu'il s'y mocque de la Religion? Car les Anges & les demons ſont bien plus recevables dans un ſuiet ſerieux, que dans un ridicule.

DORANTE.

C'eſt veritablement de la Satyre qu'ils devroient eſtre bannis: Car ces noms paſſent la raillerie.

PHILENE.

En la meſme page 17.

La meſme erreur les fait errer diverſement.

Autre méchante ceſure. *Les fait errer* ne devoit point eſtre coupé. Puis voilà un pur galimatias. *L'erreur les fait errer.*

DORANTE.

Damon avoit avalé tout cela, comme excellent & admirable. Car le galimatias eſt eſtimé quelque choſe de beau par les eſprits ordinaires, qui admirent ce qu'ils n'entendent pas.

DAMON.

I'avois entendu cela confuſément, ſans m'appliquer à l'entendre.

PHILENE.

Page 28.

La comparaiſon d'un avare avec Tantale, eſt toute priſe d'Horace, qui la met en deux vers & demy. Et ce Poëte n'a pû la mettre qu'en ſix, mettant des vers entiers pour chevilles, comme on voit les deux premiers, qui ne ſont que pour dire *Tantale*: Horace dit *Tantalus*. Voicy les vers de noſtre Docteur des Poëtes.

Dittes moy, pauvre eſprit, ame baſſe & venale,
Ne vous ſouvient-il point du tourment de Tantale,

Et quelle miſere, de dire, *eſprit & ame* en meſme vers, *pauvre eſprit, ame baſſe*. Tout cela eſt la meſme choſe.

Qui dans le triſte état où le Ciel l'a reduit,

Troiſiéme vers qui n'eſt encore qu'une cheville, pour rimer avec *fuit*, qui eſt au vers ſuivant.

Meurt de ſoif au milieu d'un fleuve qui le fuit.

Autre méchante ceſure. *Au milieu d'un fleuve.* Cela ne devoit point eſtre coupé dans le vers.

Vous riez? Sçavez-vous que c'eſt voſtre peinture,
Et que c'eſt vous par-là que la fable figure:

Que tous ces vers ſont miſerables! Que de redites & de paroles ſuperfluës! Quel *par-là* tres inutile, puis que c'eſt à dire, par la fable, qui eſt dans le vers? Et

quelle repetition ennuyeuse. *C'eſt voſtre peinture*, & en ſuite.

Et que c'eſt vous par là que la fable figure?

Ce qui eſt la meſme choſe dite pluſieurs fois. Tout cela eſt pitoyable pour un Poëte ſi fier, qui ſe mocque tant des autres.

DORANTE.

Et qui ſe meſle de donner des leçons à tous.

PHILENE.

Tu n'avois iamais cru, Damon, que cét Autheur fiſt de ſi méchans vers, & euſt tant de peine à chercher des rimes, & fut reduit à coudre tant de paroles enſemble, pour dire ſi peu de choſe. Continuons à lire. Horace dit tout cela en deux vers & demy.

Tantalus à labris ſitiens fugientia captat
Flumina. Quid rides? mutato nomine de te
Fabula narratur.

Quelle grace dans cette brieveté? Quelqu'un euſt pû reduire en deux vers françois ce beau ſens d'Horace.

Tantale dans un fleuve a ſoif & ne peut boire.
Tu ris? Change le nom. La fable eſt ton hiſtoire.

DORANTE.

Cela eſt iuſte & net, & peut ſervir de leçon au Satyrique, pour luy apprendre à ſerrer le ſens, au lieu qu'il a tant travaillé pour l'allonger, par deffaut de force, & de ſçavoir maiſtriſer un ſens.

PHILENE.

Cela nous fait connoiſtre encore, que noſtre langue eſt capable de ſerrer le ſens, & plus meſme que la Latine.

DORANTE.

Cela doit eſtre de l'adreſſe de celuy qui travaille.

PHILENE.

Il ne faut mettre dans les vers une ſeule parole inutile: Car autant d'inutilitez dans la Poëſie, ſont autant de fautes notables ſelon le precepte d'Horace.

Recideret omne quod ultra
Perfectum traheretur.

DORANTE.

Damon eſt tout confus, & n'eſt plus tant perſuadé de l'excellence des vers de ſon Poëte.

DAMON.

I'avois pris pour abondance d'eſprit, l'abondance des paroles, que vous eſtimez ſuperfluitez & deffauts.

PHILENE.

Dans la meſme page 28.

Voicy encore des galimatias, qui nous feront voir qu'il ne devoit pas faire des Satyres contre les méchans Poëtes.

Qui prodigue du ſien
A trois fois en dix ans devoré tout ſon bien,
Et dont l'ame inquiete, à ſoy-meſme importune,
Se fait un embarras de ſa bonne fortune.

Tout cela eſt contre le ſens. Premierement, *prodigue du ſien*, n'eſt que pour dire, *prodigue*, car nul n'eſt prodigue que de ſon bien. Et un prodigue ne peut pas devorer trois fois tout ſon bien; puis que l'ayant devoré une fois, il ne peut pas le devorer encore deux fois. Et les emprunts qu'il fait en ſuite, & qu'il devore, ſont du bien d'autruy & non du ſien.

Mais comment aprés avoir devoré tout ſon bien, ſon ame peut elle ſe faire un embarras de ſa bonne fortune, puis qu'il eſt alors dans la miſere? C'eſt n'avoir pas le ſens commun que d'écrire ainſi.

PHILENE.

Page 30.

Souuent de tous nos maux la raiſon eſt le pire,
C'eſt elle qui farouche au milieu des plaiſirs
D'un remors importun vient brider nos deſirs.
La facheuſe a pour nous des rigueurs ſans pareilles.
C'eſt un pedant qu'on a ſans ceſſe à ſes oreilles,
Qui touiours nous gourmande, &c.

Quelle doctrine de libertinage, de ſe mocquer de la raiſon? Et quel vers.

C'eſt un pedant qu'on a ſans ceſſe à ſes oreilles.

Quelle ceſure. *Qu'on a*, & quel ſiflement de tant d'S. de ſuite, *ſans ceſſe à ſes.*

DAMON.

Pour nous autres qui l'admirons, nous ne prenons point garde ny à ces ceſures, ny à ces ſiflemens. Nous paſſons tout cela, pourveu que la meſure des vers y ſoit.

DORANTE.

Ie vous excuſe tous de ne ſçavoir pas iuger des vers, mais ie ne le puis excuſer d'en faire de ſi méchans, & d'oſer ſe mocquer des Poëtes, qui n'en firent iamais de ſi ridicules.

PHILENE.

Page 32.

Mais la poſterité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'eſt qu'une roſſe, eſt venduë au hazard.

Venduë au hazard, ne veut rien dire, & n'eſt que pour rimer à Bayard. Mais cela eſt admirable de faire la poſterité de quelques chevaux une roſſe.

DO-

DORANTE.

Dy moy, Damon, n'as-tu iamais monté ſur la poſterité d'un bon cheval?

PHILENE.

Page 36.

Sers un ſi noble maiſtre, & fay voir qu'auiourd'huy
La France a des ſuiets qui ſont digne de luy.

Cét auiourd'huy n'eſt qu'une cheville, pour rimer avec *luy*. Car *auiourd'huy* eſt pour dire *en ce ſiecle*. Et cela ſeroit impertinent de dire: en ce ſiecle la France a des ſuiets qui ſont dignes du Roy. Car on ſçait bien que les hommes des ſiecles paſſez, ny ceux des ſiecles futurs, ne ſont pas des ſuiets pour le Roy. Et qui jamais a dit, *la France a des ſuiets*. Car un païs n'a pas de ſujets, il a des habitans. C'eſt le Roy qui a des ſuiets; & la France eſt ſuiette au Roy. Que de fautes de iugement en deux vers.

DAMON.

C'eſt eſtre trop raffiné, que de trouver en cela tant de fautes, que nul n'avoit encore trouvées.

DORANTE.

Tu veux dire, nul de ſes admirateurs. Mais la Poëſie doit eſtre ſuiette à l'examen des eſprits les plus raffinez.

PHILENE.

Elle doit eſtre ſans faute, & pour les vers, & pour le iugement.

Page 40.

Maint Grec affamé, maint avide Argien.

Greç, & *Argien*, ſont la meſme choſe. C'eſt comme qui diroit, *maint François & maint Gaulois*; Car les Grecs ſont appellez *Argives* ou *Argiens*, mais on ne

dit guere *Argien*. Puis *affamé & avide* ſont encore la meſme choſe. C'eſt eſtre bien ſterile que de faire ainſi des vers.

DAMON.

Il y a en cela peu de choſe à reprendre.

DORANTE.

Toutefois tout ce vers eſt reprehenſible.

PHILENE.

Avec pluſieurs ſemblables avis il fera mieux une autre fois.

Page 44.

La mort d'un vol affreux vienne fondre ſur moy.

Le mot *affreux* ne convient qu'aux choſes viſibles, dont l'obiet effraye: mais il l'employe à tout. Car il dit ailleurs *un critique affreux*, *des ſubſides affreux*, *un recit affreux*.

DORANTE.

Ce mot *affreux* n'eſt ſans doute que pour les choſes viſibles.

PHILENE.

En la meſme page.

Riche, gueux, ou content, ie veux faire des vers.

Ce *content* eſt bien mal placé; & tout ſeul il ne contente point. Il falloit luy oppoſer un mot, comme, *ou triſte*. Car on ne ſçait à quoy s'attache ce mot, *ou content*. Il falloit dire, riche ou gueux, content ou triſte, pour faire les oppoſitions iuſtes. Cela eſt pris & mal traduit d'Horace, qui fait toutes les oppoſitions neceſſaires, tant pour ce qui eſt d'eſtre vieux ou ieune, riche ou pauvre, ſoit qu'il fuſt à Rome, ou en exil ſi la fortune le vouloit. Il dit.

Ne longum faciam, ſi me tranquilla ſenectus
Expectat, ſeu mors atris circumvolat alis.
Dives, inops, Romæ, ſi fors ita inſſerit, exul,
Quiſquis erit vitæ ſcribam color.

Donc ſans s'extravaguer ſur le vol affreux de la mort, & en faiſant les oppoſitions iuſtes, il devoit dire, pour imiter raiſonnablement Horace.

Enfin, ſoit que m'attende une heureuſe vieilleſſe,
Soit que la mort m'arreſte en ma verte ieuneſſe;
Dans Paris, ou banny vaguant par l'univers,
Riche ou gueux, triſte ou gay, ie veux faire des vers.

C'eſt ainſi qu'il faut faire par tout les oppoſitions iuſtes, pour imiter Horace, qui n'y manque pas, & pour faire paſſablement des vers.

DORANTE.

Tout cette cenſure eſt équitable.

PHILENE.

Page 50. *De fiel & d'amertume.*

C'eſt comme qui diroit, *de roſes & de fleurs*, l'eſpece & le genre. Car le fiel eſt une eſpece d'amertume.

DORANTE.

Ce n'eſt pas eſtre d'une claſſe bien avancée, que de faire ainſi des vers.

DAMON.

Paſſons. Cela eſt peu de choſe.

PHILENE.

Page 46. *Des animaux qui s'élevent dans l'air.*

Bien que les oiſeaux ſoient des animaux, on ne les appelle point ainſi en Poëſie. Cela ne ſe dit que des beſtes de la terre.

DORANTE.

Il eſt vray; mais ſuivons.

PHILENE.

En la meſme page.

De Paris au Perou, du Iapon iuſqu'à Rome:

Il falloit oppoſer ville à ville, ou païs à païs, comme font les bons Poëtes pour marquer les éloignemens. C'eſt une faute par manque d'eſprit & de force.

DORANTE.

Les bons Poëtes n'y ont iamais manqué.

PHILENE.

Page 47.

Croit que Dieu tout exprés d'une coſte nouvelle
A tiré pour luy ſeul vne femme fidelle.

Le mot *tout exprés* eſt tres bas, & tres-inutile, puis qu'il y a enſuite, *pour luy ſeul.*

Page 49.

De ſa vaſte folie emplir toute la terre.

Alexandre rempliſſoit la terre de trouble, de terreur, & de tous les malheurs que la guerre apporte, mais non de ſa folie de vouloir conquerir tout le monde, laquelle il ne communiquoit à perſonne.

Page 50. Il continuë.

Heureux ſi de ſon temps, pour cent bonnes raiſons,
La Macedoine eut eu des petites maiſons,
Et qu'un ſage Tuteur l'eut en cette demeure
Tar avis de parens enfermé de bonne heure.

Voilà un Poëte bien iudicieux, de condamner aux petites maiſons un ſi grand Roy, qui ſortit de ſon état, ayant entrepris de vanger la Grece des ravages que Xerxes y avoit faits, & de domter l'Aſie; & de

ne conſiderer pas qu'il offenſe le Roy, qui eſt ſorty de ſon état pour paſſer en Flandre, & dans la Hollande.

DORANTE.

Dy nous, Damon, lequel eſt digne des petites maiſons, ou un grand Conquerant qui avoit toutes les admirables qualitez qu'avoit Alexandre, & tout Prince qui luy reſſemble par ſes grandes & continuelles actions de guerre; ou un Poëte qui n'aimant que ſa pareſſe & ſon plaiſir, condamne aux petites maiſons les Rois les plus renommez du monde.

DAMON.

Peu de perſonnes penſent qu'il faſſe iniure au Roy, en parlant des hommes ſi éloignez de nos temps, comme Alexandre, dont on croit pouvoir mal parler impunément.

DORANTE.

Au moins ſera-t'il vangé par la cenſure.

PHILENE.

En la meſme page.

Mais ſans nous égarer dans ces digreſſions,
Traiter comme Senault toutes les paſſions,
Et les diſtribuant par claſſes & par titres,
Dogmatiſer en vers, & rimer par chapitres.

On n'entend point cela, qu'aprés avoir long-temps reſvé, & enfin deviné que le Poëte a cru que le mot *ſans* pouvoit auſſi ſervir pour le verbe *traiter*, & pour celuy de *dogmatiſer*: mais cela n'eſt pas recevable. Car aprés avoir dit. *Sans nous égarer*, il falloit repeter le mot *ſans*, & dire, *ſans traiter comme Senault toutes les paſſions.* Et il falloit encore le repeter, & dire, *& ſans*

dogmatiſer. Mais la peine qu'il y a à parler auſſi clairement en vers qu'en proſe, à cauſe de la contrainte de la meſure, fait qu'un Poëte qui ne ſçait pas encore tourner & accommoder ſes vers, ſe licencie, en ſupprimant ce qui eſt neceſſaire ; & ſe raſſeure dans l'eſperance qu'on luy pardonnera, *intra ſpem veniæ tutus*, comme dit Horace, & que l'on ſous-entendra le mot qu'il n'a ſceu fourrer dans le vers : Mais la Poëſie Françoiſe n'eſt point licencieuſe ; & le ſiecle n'eſt point pardonnant, ny ſous-entendant ; au moins ceux qui ſe connoiſſent en Poëſie. Les autres paſſent ces choſes ſans les entendre ; & de peur d'eſtre eſtimez petits eſprits, ne demandent pas comment cela peut eſtre entendu. Ils n'ont pas aſſez d'humilité pour cela ; & ils demeurent fiers dans leur ignorance.

DORANTE.

Confeſſe, Damon, que tu n'avois pas entendu ce vers.

Traiter comme Senault toutes les paſſions.

Et que tu n'avois pas aſſez reſvé pour voir qu'il falloit chercher le mot *ſans* qui eſt au vers precedent.

DAMON.

Il eſt vray que ie ne l'avois pas entendu ; i'avois cru que c'eſtoit plûtoſt ma faute que celle du Poëte ; & quand ie n'entens pas d'abbord une choſe, ie ne reſve pas pour deviner comment elle peut-eſtre entenduë.

DORANTE.

Voilà quel eſt l'eſprit des admirateurs ſans entendre : mais les plus iudicieux eſprits, quoy qu'ils ſoient les plus capables de deviner, condamnent tout ce qui n'eſt pas d'abbord intelligible.

PHILENE.

Tels mots neceſſaires ne doivent iamais eſtre ſous-entendus, & doivent eſtre repetez ; & tels vers doivent eſtre renvoyez à la forge.

En la meſme page 50.

L'animal le plus fier qu'enfante la nature
Dans un autre animal reſpecte ſa figure.

Cela n'eſt point veritable. L'on voit ſi un chien reſpecte ſa figure dans un autre qui luy diſpute un os. Les chiens, les chevaux, les loups ; & pluſieurs autres ſortes d'animaux, ſe mordent & s'étranglent les uns les autres ; ſans aucun reſpect pour leur figure ; & ont les meſmes paſſions que nous, ſans qu'aucun frein les arreſte ; auſſi n'ont-ils pas la raiſon que nous avons.

Page 55.

Non, mais cent fois la beſte a veu l'homme hypochondre.

C'eſt fort mal parler que de dire *l'homme hypochondre*, pour dire *hypochondriaque* ; car s'il eſt ſi ſçavant en Grec comme il veut qu'on le croye, il doit ſçavoir que le mot *hypochondre* ne ſignifie pas l'homme malade, mais la partie malade, ou plûtoſt la rate & les entrailles qui ſont contenuës dans cette partie du ventre qu'on appelle *les hypochondres* : Il doit donc parler comme les ſçavans, & non comme les ignorans, qui corrompent les mots qu'ils entendent dire, & qu'ils n'entendent pas.

DORANTE.

Cela eſt inepte de dire l'homme hypochondre ; C'eſt comme qui diroit *un homme poulmon*, pour dire, *pulmonique*.

DAMON.

Pour moy, de peur de me tromper, i'approuve tout

ce que ie n'entens pas; car ie croy tout bon d'un Autheur qui a de la reputation, croyant qu'il ne dit rien ſans le bien ſçavoir.

PHILENE.

Dans toute cette Satyre de l'homme & des animaux, il ſemble ennuyeuſement vouloir épuiſer ſon ſujet, ſans art quelconque. Comme la ſixiéme Satyre (qui eſt toute des incommoditez de Paris, tant dans les maiſons que dans les ruës) n'eſt qu'une longue amplification de ce que dit Horace des incommoditez de la ville de Rome, quand il eſtoit obligé d'aller de ſa maiſon, à un autre qui en eſtoit éloignée. Mais nôtre Autheur, pretend, de quelques plats qu'il a pris dans Horace, nous faire un ample feſtin; & il nous embarraſſe, nous accable, & nous étourdit de tous les embarras, accablemens & bruits de Paris, leſquels il veut dire tous ſans en oublier un ſeul, penſant faire merveilles que d'épuiſer les matieres par une fauſſe fecondité. Mais ce n'eſt pas eſtre bon Poëte que de tout dire, & que de fatiguer ſon Lecteur en penſant le faire rire. Il faut qu'un Poëte en laiſſe plus à penſer qu'il n'en a dit. Cependant il nous fera une grande leçon dans ſon Art Poëtique, mais tirée des Anciens, qu'il ne faut pas épuiſer les ſuiets, & que l'eſprit raſſaſié rebute ce qui eſt de trop. Ce peu d'obſervations ſur les Satyres de ce Poëte, pourront luy faire voir qu'il n'eſt pas ſi habile qu'il penſe, & que ce n'eſt pas le moyen de parvenir à la reputation d'eſtre bon Poëte, que d'écrire contre la raiſon & contre la ſageſſe, & que de vouloir ſi fort nous égaler aux beſtes que de faire dire à un aſne.

Contant

Contant de ſes chardons, & ſecoüant la teſte,
Ma foy, non plus que nous l'homme n'eſt qu'une beſte.

Quel emportement de faire iurer *ma foy* à un aſne, & de ſe mocquer de tout honneur, de tout l'eſprit humain, & de toute vertu; puis qu'il faut au contraire qu'un bon Poëte ait de bons & ſages ſentimens ſur toutes matieres, pour faire des vers nobles & raiſonnables, ſuivant le precepte d'Horace.

Scribendi rectè ſapere eſt & principium & fons.
Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ.

C'eſt à dire.

Des bons & nobles vers la ſource eſt la ſageſſe.
Apprens ce que Socrate enſeignoit à la Grece.

DORANTE.

Il eſt vray que celuy qui pretend reprendre & corriger les autres, doit eſtre le plus ſage, & le plus habile de tous; & ie ſouhaite qu'il ſe puiſſe corriger, s'il lit cét examen, qui luy ſervira comme d'un miroir où il pourra connoiſtre une partie de ſes taches, que nul n'avoit ſceu encore luy faire voir. Cependant Damon, que ie voy tout étonné & müet, pourra mieux profiter que luy de toutes ces leçons, & benira l'heure qu'il eſt venu icy avec moy, où il s'eſt veu détrompé de ſes erreurs, & de la haute opinion qu'il avoit conceuë de ce rare Autheur, qui s'eſt contenté iuſques icy de regner ſur des ignorans; qui a cru qu'il ſuffiſoit de traduire le traité du ſublime pour eſtre eſtimé eſprit ſublime, & que la nature n'avoit iamais produit un Poëte plus parfait que luy, & plus capable de donner des leçons à tous les Poëtes du monde.

PHILENE.

Puis que Damon ne peut pas revenir ſi toſt de ſon

étonnement, laiſſons pour un moment ce qui reſte à lire. Nous le reprendrons ſi-toſt que nous aurons fait deux tours ſur cette terraſſe.

DAMON.

Ie ne partirois pas d'icy content, ſi nous n'avions veu cette piece toute entiere, qui eſt ſi divertiſſante.

DORANTE.

Ie m'aſſure que ce qui reſte ne nous donnera pas moins de plaiſir.

Fin du troiſiéme Dialogue.

DIALOGVE IV.

PHILENE, DORANTE, DAMON.

PHILENE.

AU deffaut des arbres de ces vergers, qui ne vous montrent que des fleurs, & qui n'ont point encore de fruits à vous donner, ie croy que vous ne vous en retournerez pas à Paris mal ſatisfaits du gouſt de ces fruits dont ie vous ay fait part : car il n'y a rien qui contente plus ceux qui ont du ſens & du ſçavoir, qu'une critique qui eſt par tout iuſte & iudicieuſe.

DORANTE.

Parce que rien ne plaiſt tant au iugement que les bons iugemens. Mais ne perdons point de temps pour en voir la ſuite, & reprenons nos places.

DAMON.

Ie vous confeſſe que ie ſuis ſurpris de ce que i'ay entendu ; mais que ie ſuis encore plus content que confus : Et ie ne croy pas qu'il y ait de contentement pareil à celuy de ſe voir libre d'une vieille erreur, qui m'eſtoit d'autant plus dangereuſe qu'elle m'eſtoit agreable. Car i'en ſuis détrompé pour iamais,

PHILENE.

Voyons ſi ce qui ſuit te confirmera dans ce libre eſtat.

Sur la premiere Epiſtre au Roy.

Il eſt aiſé de iuger que lors que l'Autheur fit cette Epiſtre, il s'eſtoit imaginé que le Roy eſtoit las de la guerre, & qu'il n'y vouloit plus retourner ; ce qui eſt la penſée la plus folle, & la plus iniurieuſe à la valeur de ce grand Prince, qui pouvoit entrer dans la teſte de ce Poëte, qui crut qu'il n'avoit plus qu'à le flater dans ſa reſolution de ne plus ſortir de ſon Etat, & de ne plus penſer qu'à ſes plaiſirs. C'eſt pourquoy il luy parle des Heros de paix (qui ſont des Heros de nouvelle inſtitution) Et il ſe mocque ſans ceſſe des Conquerans, comme de foux ridicules, & comme il avoit dé-ia condamné Alexandre le grand à eſtre mis par un Tuteur aux petites maiſons.

Cette piece preſentée au Roy eſt plûtoſt une Satyre qu'une Epiſtre, bien qu'il y proteſte d'abord qu'il renonce la Satyre ; mais il y fait bien voir qu'il ne ſçait pas comment il faut parler, ny aux Princes, ny des Princes.

Il traite avec bien peu de reſpect & d'eſtime le grand Roy auquel il écrit, ſe meſlant de luy conſeiller le re-

Cela doit estre de l'adresse de celuy qui travaille.

par le sens commun que d'escrire ainsi.

pos & les plaisirs; & il ose s'ériger en censeur des Conquerans, & des plus grands Capitaines. Il parle de Pyrrhus comme d'un insensé, lequel toutefois est si estimé par Plutarque, de ce qu'ayant esté dépouïllé de son Royaume estant enfant, il le reconquit si tost qu'il put porter les armes; & fut si grand Capitaine, qu'il fit d'excellens écrits de l'Art de faire la guerre, & fut mis par Annibal mesme au second rang entre les grands Capitaines aprés Alexandre.

Toutefois nostre Autheur veut le faire passer pour un fou, parce qu'il vouloit aller en Italie, pour y secourir les Tarentins, vaincre les Romains, & faire de plus grandes conquestes; & il veut faire croire que Pyrrhus devoit plûtost penser à rire & à passer le temps en Epire le reste de ses iours.

Par-là il pretend prendre le personnage du sage Cyneas, pour persuader au Roy qu'il doit plûtost penser à rire, & à passer ses iours en ioye, qu'à poursuivre ses droits hors de la France, qu'à vanger ses iniures contre les Hollandois, & qu'à secourir ses voisins. Et il veut faire croire à tous, que si le Roy fait iamais quelque pareille entreprise, voilà dé ia sa Satyre toute faite en la personne de Pyrrhus. De sorte que Louis XIII. a eu grand tort d'aller conquerir le Roussillon & la Catalogne; Godefroy de Buillon a esté un grand fou de vendre & d'engager ses terres pour aller conquerir la terre Sainte; si selon les nouvelles regles de nostre Docteur, la seule gloire des Princes doit estre de demeurer dans leurs Estats, & d'y rire depuis le matin iusques au soir. C'est ainsi que les lâches voluptueux iugent des nobles entreprises des Princes iustes & vaillans, & les estiment des extravagances; & un Poëte, qui est d'ordinaire paresseux, & méchant soldat [illegible]omme dit Horace, *Militiæ piger atque malus*, ne loue pas volontiers la vaillance, s'il n'a un grand genie qui embrasse les plus grandes choses.

Mais ce qui est bien plus admirable en ce Poëte, c'est qu'en se mocquant de l'ambition des Conquerans, il est luy-mesme si ambitieux, qu'avec tant de méchans vers il pretend s'élever au dessus de tous les Poëtes, lesquels il croit faire trembler. Mesme il dit qu'il fait trembler Apollon le Dieu des Poëtes, disant de luy-mesme.

Qu'aprés avoir ioüé tant d'Autheurs differens,
Phebus mesme auroit peur s'il entroit sur les rangs.

Voilà un Poëte plus redoutable à tout le Parnasse, que Pyrrhus ne le fut aux Romains aprés deux grandes batailles gagnées.

D'abbord il veut persuader qu'Apollon s'interesse tellement pour sa gloire, qu'il est *tout éperdu* de ce qu'il veut s'adonner à autre chose qu'à la Satyre. Et son Apollon est si éperdu qu'il ne peut luy fournir qu'une méchante rime d'une seule lettre, rimant *éperdu* avec *tu*.

DORANTE.

Ces rimes sont semblables à celles des chansons du pont-neuf.

PHILENE.

Mais en recompense les deux vers suivans sont admirables, où il se fait dire par Apollon

Où vas-tu s'embarquer? regagne les rivages.
Cette mer où tu cours est fameuse en naufrages.

Ces deux vers ont long-temps occupé ses amis, qui

s'eſtant engagez à faire paſſer aupres du Roy cette Epiſtre pour quelque choſe de rare, & voyant qu'il avoit mis d'abord *regagne le rivage*, comme il eſtoit plus raiſonnable, & qu'en ſuite pour rimer il avoit mis, *celebre en naufrage*, ce qui ne valloit rien; ils iugerent qu'il falloit mettre *celebre en naufrages*, au pluriel; & ſur cela ils propoſoient de mettre *regagne les rivages*; ce qui toutefois ne vaut rien: car il ſuffit à un Vaiſſeau qui eſt en danger de gagner un port ou un rivage, ſans en gagner pluſieurs. De ſorte qu'ils furent long-temps partagez là deſſus, pour ſçavoir s'il mettroit *rivage* & *naufrage*, ou *rivages* & *naufrages*.

DAMON.

Ie me trouvay à cette conference, qui ne fut que de quatre, & mon avis fut pour *rivages* & *naufrages*.

PHILENE.

Il fut conclu, dit noſtre texte, pour *rivages* & *naufrages*, comme leur ſemblant plus ſupportable: parce que l'Autheur, pour la grande peine qu'il a dans les vers, ne pouvoit ſe reſoudre à chercher un autre ſens, & d'autres rimes.

Mais voicy un étrange malheur: c'eſt que pendant leur conteſtation ils ne prenoient pas garde au diſcours inſenſé & éperdu d'Apollon, qui diſoit: *Ou vas-tu t'embarquer?* & enſuite luy diſoit: *Regagne les rivages*: car puis qu'il luy diſoit: *Ou vas-tu t'embarquer?* il n'eſtoit pas embarqué; de ſorte qu'il n'eſtoit pas beſoin de luy dire *Regagne les rivages*. Et Apollon eſtoit bien fou de luy dire *Cette mer où tu cours*, puis qu'il luy conſeilloit de ne pas s'embarquer; & par conſequent il n'eſtoit pas encore ſur la mer.

DAMON.

Il eſt vray que nous ne penſâmes point à ces contrarietez manifeſtes.

PHILENE.

Ce Poëte devoit eſtre plus iudicieux par luy-meſme, ou avoir un plus iudicieux Apollon, pour ſe mocquer plus raiſonnablement des autres Poëtes, ou choiſir de plus iudicieux amis.

DORANTE.

Mais qui manque de iugement pour faire des vers, en manque auſſi pour un choix d'amis; & quiconque a de la peine à faire des vers, & encore plus à les refaire, cherche plûtoſt des flateurs, que de vrays & de ſages amis,

PHILENE.

Mais comment ſon Apollon ne luy a-t'il point dit auſſi, *ou vas-tu t'embarquer?* quand il a entrepris d'attaquer l'Autheur de ces remarques. Car il y a de l'apparence que c'eſt quelqu'un de ceux qu'il a offenſez, qui les a faites.

DORANTE.

Il eſt vray que ſon Apollon luy a bien manqué à ce beſoin; & qu'il devoit luy conſeiller de regagner le rivage, ou de s'y tenir, pour ne ſe pas mettre ſur une mer ſi celebre en naufrages. Car il y a de l'apparence qu'il a touché un écueil ou d'autres ont dé-ia fait naufrage.

PHILENE.

Continuons noſtre lecture. Sans examiner davantage cette Epiſtre au Roy, il ſuffit de conſiderer le Dialogue qu'il y fait entre Pyrrhus, l'un des plus puiſſans Rois du monde, & du plus grand ſens pour la

guerre, & Cyneas ſon confident, un des plus ſages & des plus éloquens de l'antiquité, de qui Pyrrhus diſoit, qu'il luy avoit gagné plus de villes par ſon éloquence, qu'il n'en avoit pris par la force : & ce n'eſt pas peu entreprendre que de faire parler deux tels hommes. Ce Dialogue eſt tiré de Plutarque en la vie de Pyrrhus, mais tout changé de bien en mal, & de ſerieux en ridicule. Il le commence ainſi.

Pourquoy ces Elephans, ces armes, ce bagage,
Et ces Vaiſſeaux tous preſts à quitter le rivage,
Diſoit au Roy Pyrrhus un ſage Conſident,
Conſeiller tres ſenſé d'un Roy tres-imprudent.

Cela eſt bien bas, de mettre en vers *au Roy Pyrrhus*, pour dire *à Pyrrhus*; mais le Poëte avoit beſoin d'une ſyllabe pour ſon vers.

DAMON.

Cela eſt peu de choſe.

PHILENE.

Mais cecy eſt bien contre le ſens, de faire faire ces demandes à Pyrrhus par Cyneas ſon confident, qui ſçavoit bien l'Ambaſſade que les Tarentins luy avoient envoyée, pour luy demander ſecours contre les Romains; & qui ſçavoit bien auſſi que c'eſtoit pour cela que Pyrrhus faiſoit ces appreſts, ayant accepté cette occaſion de paſſer en Italie.

Plutarque commence bien plus iudicieuſement ſon diſcours, faiſant que Cyneas parle d'abord à Pyrrhus de la puiſſance & de la valeur des Romains. Voicy comme ce Poëte pourſuit.

Ie vay, luy dit ce Prince, à Rome où l'on m'appelle.

Pyrrhus eſtoit appellé à Tarente, pour la deffendre

contre les Romains, & n'eſtoit pas appellé à Rome.

DORANTE.

Cela eſt contre l'hiſtoire, de dire qu'il alloit à Rome.

PHILENE *continuë.*

Quoy faire? L'aſſieger. L'entrepriſe eſt fort belle.

Voilà faire bien parler le ſage Cyneas à ſon Roy. *Quoy faire? L'entrepriſe eſt fort belle.* Pyrrhus ne penſoit pas encore à aſſieger Rome, puis qu'il ſçavoit bien qu'avant cela il faudroit qu'il gagnaſt de grandes batailles. Auſſi Plutarque ne le fait pas parler ainſi, & un ſage confident ne ſe mocque pas de ſon Roy. Mais le Poëte parle ſelon ſon eſprit Satyrique, & non ſelon le caractere de l'eſprit de Cyneas.

DORANTE.

Cela devoit eſtre traité d'une autre maniere.

PHILENE.

Mais quand nous l'aurons priſe, hé bien que ferons nous?
Du reſte des Latins la conqueſte eſt facile.
Sans doute ils ſont à nous. Eſt-ce tout,

Voilà comme un valet inſolent parleroit à un autre, pour ſe mocquer de luy. Il pourſuit pour Pyrrhus.

La Sicile
De là nous tend les bras, & bien-toſt ſans effort
Syracuſe reçoit nos vaiſſeaux dans le port.

Puis il parle pour Cyneas.

En demeurez-vous là.

Cela ne vaut pas mieux que. *Nous y voilà, ſuivons*, qui eſtoit dans l'Impreſſion precedente de la lettre donnée au Roy. Car il ſemble que l'on entend parler Rodelet à ſon maiſtre ſur le theatre : Et ce Poëte ne conſidere pas qu'il fait le perſonnage d'un homme ſage parlant à ſon Roy, & non pas celuy d'un bouffon.

& qu'il devoit écrire ſerieuſement en une Epiſtre au Roy. Il fait que Cyneas ſe mocque ouvertement de Pyrrhus, de qui toutefois il ne ſe vouloit pas mocquer: car il vouloit le perſuader; & l'on ne perſuade pas un grand Roy en ſe mocquant de luy.

DORANTE.

Tout cela eſt contre le iugement, & une bouffonnerie bien fauſſe.

PHILENE.

Des que nous l'aurons priſe,
Il ne faut qu'un bon vent, & Carthage eſt conquiſe.
Les chemins ſont ouverts. Qui nous peut arreſter?

Tout cela eſt contre le ſens. Pyrrhus ſçavoit bien que les Cartaginois avoient une puiſſante flote. C'eſt pourquoy les chemins ne luy eſtoient pas libres pour aller à Cartage.

DORANTE.

Le Poëte ne ſçavoit pas bien l'Hiſtoire.

PHILENE.

Ie vous entens, Seigneur, nous allons tout domter.
Nous allons traverſer les ſables de Lybie,
Aſſervir en paſſant l'Egypte & l'Arabie;
Courir delà le Gange en de nouveaux païs.

Tout cela eſt tourné en ridicule, & n'eſt point du caractere du ſage Cyneas, qui meſme ne parla point à Pyrrhus, ny des païs au delà du Gange, ny des Scythes comme il dit aprés.

Faire trembler le Scythe aux bords du Tanays.

On ſçait que les Scythes ſont prés du Tanaïs, & ce ſeroit mal parler que de dire, faire trembler les Romains aux bords du Tybre.

DORANTE.

Tout cela eſt bien mal baſty.

PHILENE.

Et ranger ſous nos loix tout ce vaſte hemiſphere.

Tout cela eſt trop vaſte. Le ſage eſprit de Cyneas ne s'égaroit pas ſi loin.

Mais de retour enfin que pretendez vous faire?
Alors, cher Cyneas, victorieux, contens,
Nous pourrons chanter, rire, & prendre du bon temps.
Ah! Seigneur, des ce iour, ſans ſortir de l'Epire,
Du matin iuſqu'au ſoir qui vous deffend de rire?

Voilà faire bien parler un grand Roy, & un grand Philoſophe à ſon Roy, de l'exhorter à rire du matin iuſqu'au ſoir. Et il a cru que le Roy & toute la Cour trouveroient ce diſcours fort facecieux, ne conſiderant ny la qualité de ceux qu'il fait parler, ny celle de ſon maiſtre auquel il parle dans ſon Epiſtre.

DORANTE.

Ie n'avois point veu cette piece, mais i'avois ſceu que malgré tous les artifices que l'on a employez pour la faire valoir à la Cour, elle avoit eſté iugée pitoyable.

PHILENE.

C'eſt une choſe bien miſerable que de ne pouvoir rien dire que par raillerie, qui ne convient pas à toutes matieres; & la plus pauvre de toutes les choſes, c'eſt une pauvre raillerie, qui rebute au lieu de plaire, & qui tourne à la confuſion de ſon Autheur.

DAMON.

Il eſt vray que cette piece n'a pas eu l'approbation de la Cour; & il a eſté reduit à en ſupprimer une partie à l'impreſſion.

PHILENE.

Continuons. Mais voicy à peu pres en vers le discours raisonnable que Cyneas fit à Pyrrhus avant son voyage d'Italie, selon que Plutarque le rapporte.

PHILENE.

Quand Pyrrhus des Latins meditoit la conqueste,
Son sage Confident, voyant sa flote preste,
Les Romains, luy dit-il, sont prudens, indomtez.
Ils ont dé-ia soumis leurs voisins redoutez.
Et si les Dieux amis t'en donnent la victoire,
Seras-tu satisfait d'une si grande gloire?

DORANTE.

Tout cela est raisonnable & fort.

PHILENE *poursuit.*

Le Prince luy répond, si ie puis les domter,
Nul peuple au Ausonien ne peut me resister,
Lors que de leurs Citez i'auray la plus puissante.
Ton ame, reprit-il, sera-t'elle contente?
Dans la Sicile alors ie porteray l'effroy.
Ses peuples divisez ne demandent qu'un Roy.
Quand tu possederas la feconde Sicile?
D'Afrique elle me rend la conqueste facile.
Et si-tost que Cartage aura receu mes loix,
Du Maure & de Memphis i'asserviray les Rois.
Seras tu donc content d'un si puissant Empire:
De-là ie passe en Grece, & la joins à l'Epire.
Que ferons nous enfin aprés tant de beaux faits?
De nos travaux, dit-il, nous jouïrons en paix.
Dés ce jour, qui s'empesche, alors luy dit le sage,
De passer en repos le reste de ton âge.

DORANTE.

Voilà comme il devoit traiter en vers une matiere si serieuse & si noble, pour en faire un raisonnable recit à un aussi grand & aussi sage Roy que le nostre, pour luy conseiller le repos.

DAMON.

Son dessein n'est iamais de faire le serieux, mais de railler pour plaire. C'est-là qu'il tombe toûjours.

DORANTE.

Il falloit donc railler noblement, & finement, & non en valet de farce: autrement on ne peut plaire qu'à un peuple grossier, & non aux gousts delicats de la Cour, où l'on s'étudie tous les jours à dire les choses avec esprit, noblesse & grace.

PHILENE *poursuit.*

Il faut en revenir à nostre Poëte, sans pretendre luy donner des leçons, puis que c'est luy qui pretend donner des loix aux autres, se croyant au dessus de tous. Ou plûtost il faut laisser le reste de son Epistre, où il parle des *Heros de paix*, qu'il dit estre les plus glorieux. Il dit que les Conquerans sont les Heros plus vulgaires, & qu'il y en a dans chaque siecle. Il appelle ce Heros de paix *un Roy vrayment Roy*, qui est une façon de parler en vers peu digne de la Poësie, & d'un censeur & Docteur des autres.

DAMON.

Il luy apprend assez bien ses veritez.

PHILENE *suit.*

Puis il pretend *tracer les bastimens du Roy*, pour dire, les decrire; bien qu'on ne dise *tracer un bastiment*, que pour en tracer les fondemens.

DORANTE.

Il faut parler des arts selon les termes qui leur sont propres.

PHILENE *continue.*

Il faut finir avec luy comme il avoit osé finir avec le Roy, par son conte de l'huistre à l'écaille, qu'il avoit peschée dans une Comedie Italienne ; & ayant compassion de la grande peine qu'il s'estoit donnée à faire de si méchans vers & de si pauvres contes ; on pouvoit dire de luy.

O qu'il nous fait pitié, qu'il sué & qu'il travaille,
Pour couronner ses vers par une huistre à l'écaille.

Aprés son beau conte de l'huistre par lequel il finissoit, & ayant sceu qu'il estoit condamné mesme par ses amis, comme indigne d'estre presenté à un si puissant Roy, mais ne pouvant se resoudre à le supprimer, il aïma mieux le deffendre, par des vers adjoutez à son Epistre, où il soûtenoit contre la verité qu'Horace faisoit en ses vers de pareils contes à Auguste. Il espéroit ainsi faire taire tout accusateur : puis sentant bien qu'il ne seroit pas admiré pour ce conte, il avoit adiouté.

Mais quoy ? i'entens dé-ia quelqu'austere Critique,
Qui trouve en cét endroit la fable un peu comique.
Que veut-il ? C'est ainsi qu'Horace dans ses vers
Souvent délasse Auguste en cent sujets divers.

DORANTE.

Cela n'est point vray qu'Horace ait iamais raillé en vers avec Auguste.

PHILENE.

Ecoutez le reste. Ainsi il faisoit bien voir qu'on luy avoit conseillé de supprimer ce conte ; toutefois il ne laissa pas de le presenter au Roy, mais il avoit esté obligé à le retrancher de l'Epistre à la precedente impression, par le bon gouſt & par l'authorité d'un grand Prince. Encore n'avoit-il pû se laisser ravir ce cher enfant qu'aprés luy avoir donné le dernier baiser, disant en la preface de cette Epistre, qu'il *avoit cru que la fable de l'huistre pourroit delasser agreablement l'esprit des Lecteurs qu'un sublime trop serieux peut enfin fatiguer.* Il vouloit faire ainsi passer le ridicule Dialogue de Pyrrhus & de Cyneas pour un sublime trop serieux, auquel on voit bien qu'il pretend par son traité du sublime. Mais il peut s'asseurer qu'il ne fatiguera iamais le Lecteur par le poids d'un tel sublime, & d'un tel serieux, qui estoit aussi peu sublime & aussi peu serieux que la fable de l'huistre, qu'il disoit avoir esté loüée par plusieurs.

Ceux qui l'avoient tant loüée, peuvent iuger de leur gouſt par celuy du Prince, qui luy a, dit il, declaré, que la fable de l'huistre quoy que tres-bien contée, ne luy sembloit pas digne du reste de l'ouvrage. Mais enfin ne pouvant perdre un tel plat qui avoit esté servy devant le Roy, & qui avoit esté trouvé digne de rebut, il a voulu dans cette derniere impression en faire un festin tout entier à l'Abbé... en une Epistre qu'il feint de luy presenter, & sous le pretexte d'un procés, il luy a produit ce beau conte de l'huistre, que voilà conservé heureusement à la posterité. Icy finissent les remarques sur la premiere Epistre au Roy.

DORANTE.

Il n'est pas besoin d'y adiouster des reflexions Il suffit que nous soyons prests, Philene & moy, & peut-estre aussi Damon, de souscrire à tous ces iugemens, qui sont iustes, & dont nul esprit raisonnable ne peut dis-

Puis que Damon ne peut pas revenir si tost de son

Dons iugemens; mais ne perdons point de temps pour en voir la suite, & reprenons nos places.

Roy auquel il écrit, se meslant de luy conseiller le re-

convenir. Mais profitons bien des heures de cette apresdinée, pour ne rien laisser icy d'une lecture si divertissante.

PHILENE.

Sur la seconde Epistre au Roy.

Cette Epistre au Roy sur son glorieux passage du Rhin, qui le dementit si bien sur l'opinion qu'il avoit conceuë que sa Maiesté ne vouloit plus aller à la guerre, estoit une matiere si belle, si grande & si serieuse, qu'elle meritoit bien d'estre traitée magnifiquement, s'il en eut eu l'invention & la force : mais son esprit Satyrique ne le luy permettant pas, il se met d'abbord à faire des railleries sur les noms durs & barbares des Villes de la Hollande.

Il y parle d'abbord de Pegase, comme s'il portoit par tout les Poëtes, de quoy les anciens n'ont iamais parlé; & comme s'il devoit luy aider à ce passage du Rhin, & il dit.

Pegase s'effarouche, & recule en arriere.

Mais Pegase voloit; & rien de ce qui vole ne recule en volant. Et puis qu'il voloit, il ne refusoit pas de passer le Rhin. Il fait mesme faute au sixiéme vers de son Art Poëtique, où il dit. *Et Pegase est retif.* Car il allegue souvent son Pegase, qui luy rend de grands services.

DORANTE.

Cela est iustement repris; & cela est ridicule de parler du Pegase fabuleux, comme d'un cheval retif. Peut-estre croit-il qu'il rüoit, parce qu'il fit sortir d'un coup de pied la source d'Hippocrene.

DAMON

DAMON.

Ie ne puis aimer ce Pegase retif.

PHILENE *continuë.*

Il s'estoit mocqué dans son discours au Roy au devant de ses Satyres, des Poëtes à qui Calliope dédaigne de parler, & pour qui Pegase refuse de voler.

Page 2. *Calliope iamais ne daigna leur parler,*
Et Pegase pour eux refuse de voler.

Maintenant il dit que pour ce passage du Rhin Pegase recule pour luy en arriere. Ainsi il est refusé par luy aussi bien que les mauvais Poëtes.

Puis il craint si fort d'ennuyer en termes magnifiques, qu'il dit aux Muses.

Vous savez des grands vers les disgraces tragiques :
Et souvent on ennuye en termes magnifiques.

Mais les grands vers n'ennüyent que quand on n'a pas le talent de l'invention. Et il n'y a rien qui divertisse tant les esprits de bon goust, que les divers ornemens de la Poësie, les narrations divertissantes, les descriptions pompeuses, & les nobles comparaisons, qui font que les Poëmes bien inventez & bien traitez n'ennüyent iamais.

DORANTE.

Horace dit que les beaux Poëmes relus dix fois plaisent toûjours.

Decies repetita placebunt.

DAMON.

L'Autheur a entendu parler des Poëmes qui n'ont pas eu le bonheur de plaire, comme ceux qui se sont trouvez sans invention & grace.

DORANTE.

Il faut les laisser dans leur pauvreté, que chacun con-

noiſt auſſi bien que luy. Mais pour ſes Satyres, à peine un homme les pourra lire deux fois, & le Libraire eſt content pourveu qu'on les achete une fois. Mais pour le paſſage du Rhin, il devoit y montrer plus de force & de genie, pour eſtre lû plus d'une fois: car il n'y a oſé entreprendre ny une ſeule belle deſcription, ny une ſeule forte comparaiſon.

DAMON.

Nous verrons s'il en ſera parlé dans ces remarques.

PHILENE *continuë.*

Il louë le Roy d'avoir la taille & le viſage de Iupiter, qui n'a iamais eſté repreſenté ny beau ny de belle taille par les Poëtes Payens.

DORANTE.

Il faut choiſir mieux les comparaiſons, & cela n'eſt pas pardonnable de comparer un Heros Chreſtien à Iupiter, que nul ne vid iamais.

PHILENE *pourſuit.*

Puis il donne au Dieu du Rhin une *barbe limonneuſe*, comme ſi c'eſtoit le Dieu de quelque marais bourbeux; & toute ſa fiction pour le déguiſer eſt de luy donner. *D'un vieux guerrier la figure poudreuſe, ſon front cicatricé.*

Voilà un mot qui fait peur. Il veut aller exhorter les Hollandois à bien deffendre ſes bords. Mais un Dieu doit ſe deffendre par luy-meſme, & ne doit pas aller demander du ſecours aux hommes: Il devoit ſoulever ſes flots, & employer tout ce qu'il avoit de puiſſance.

Page 98.

Du fleuve ainſi domté la déroute éclatante

Qui iamais a oüy parler de la deroute éclatante d'un

fleuve? Cette epithete eſt plus propre à la victoire qu'à la déroute.

Aprés ſon foible recit du glorieux paſſage du Rhin, par les guerriers dont il entaſſe tous les noms, & dont la nobleſſe & la valeur devoient l'animer à pouſſer des deſcriptions, des comparaiſons, & des figures Poëtiques, il ſe laſſe auſſi-toſt; & pour la crainte qu'il a d'ennuyer ſes Lecteurs par des vers magnifiques, il retombe dans le bas, & dans la raillerie ſur le nom du *Vurts*, qui luy ſemble ſi plaiſant, & ſi capable de faire rire, qu'il le repete trois fois en deux vers.

Vurts l'eſpoir du pays, & l'appuy de ſes murs,
Vurts. Ah quel nom grand Roy quel Hector que ce Vurts.

Et ce nom luy vient bien à propos pour ſe retirer de ſon pauvre magnifique, & pour ſe remettre dans ſon ridicule, ſans lequel nom, *malné*; dit-il, *pour les oreilles.*

Il alloit à ſes yeux étaler des merveilles.

Et dans ſa frayeur il s'enfuit iuſqu'aux bords de l'Helleſpont, où il va attendre le Roy dans deux ans. Ainſi il finit, & ſe ſauve du combat, avec le Comique, ne pouvant ſoutenir plus long temps un ſuiet de haute Poëſie; & iamais il ne pourra ny commencer ny finir ſes pieces que par la Satyre, ne pouvant entreprendre autre choſe par manque de force & d'haleine; & ne pouvant iamais s'élever ny dans une riche deſcription, ny dans une noble comparaiſon, qui ſont les choſes par leſquelles on fait voir ſi l'on eſt Poëte.

DORANTE.

Voilà de bonnes leçons pour luy, s'il les veut bien apprendre.

quent il n'eſtoit pas encore ſur la mer.

ſuns Rois du monde, & du plus grand ſens pour la

PHILENE.

Mais ces leçons ne luy donneront pas le genie de la haute Poëſie, qui luy manque, & que nulle étude ne peut donner.

DORANTE.

Achevons de lire les remarques ſur cette Epiſtre.

PHILENE *lit.*

S'il eut eu du genie, voicy à peu prés comme il devoit pouſſer une comparaiſon, digne du paſſage du Rhin, ſi glorieux pour le Roy, & pour ſes guerriers.

Le grand Prince animoit ces genereux courages,
Comme le vent d'Afrique excite les nuages,
Les aſſemble, les preſſe, & de climas divers
Les pouſſe par monceaux dans le vague des airs.
Tous par un vol égal paſſent ſur les campagnes,
Sur les hautes foreſts, ſur les fieres montagnes;
Puis d'un mélange obſcur ne formans qu'une nuit,
Attaquent de leurs eaux le paſteur qui les fuit,
Fondent ſur la moiſſon, juſqu'à ce jour heureuſe,
Abbatent ſes treſors ſous l'onde rigoureuſe,
Et lançant tous à coup leurs humides fureurs,
Foulent en un moment l'eſpoir des Laboureurs.

DORANTE.

Celuy qui a fait cette comparaiſon, devoit avoir la charité de la luy preſter, pour l'inſerer dans le recueil de ſes œuvres avant qu'il fuſt achevé d'imprimer.

PHILENE.

Il eſt trop fier pour rien prendre des vivans: il ſe contente de prendre des morts, dans l'aſſeurance qu'il a qu'ils ne le pourſuivront pas en iuſtice.

Fin du quatriéme Dialogue.

DIALOGUE V.

PHILENE, DORANTE, DAMON.

PHILENE.

SI nous voulons lire auiourd'huy tout ce cahier de remarques, nous ne devons pas en interrompre la lecture, ſi ce n'eſt que la violence du deſir de parler, l'emporte ſur le deſir de lire ou d'écouter. Voicy la ſuite.

Avant que de faire l'examen de l'Art Poëtique, il faut advertir l'Autheur de quelques fautes principales, ſur des pieces qui le precedent. Dans le premier *Avis au Lecteur*, qui eſt fort court, on a eſté ſupris d'y voir le mot *originairement* employé ſans raiſon, où il dit: *I'ay fait originairement cette traduction pour m'inſtruire:* au lieu de dire: I'avois d'abord fait cette traduction dans le ſeul deſſein de m'inſtruire.

DORANTE.

Il ſuffit de dire que ce grand mot, *originairement*, qui ne convient point en ce lieu-là, eſt bizarre, choquant, & meſme ridicule.

PHILENE.

Remarques pour le diſcours ſur la Satyre.

Page 69.

Ie ſçavois que la nation des Poëtes eſt une nation farouche, qui prend feu aiſement. Les Poëtes ne ſont point une nation particuliere. Cela eſt mal dit. La penſée eſt

Pyrrhus estoit appellé à Tarente, pour la deffendre

ge parlant à son Roy, & non pas celuy d'un bouffon.

d'Horace, qui dit, *genus irritabile vatum*, c'est à dire, *le genre des Poëtes qui s'irrite facilement*. Il en fait un genre, & non une nation.

Page 70. Il traite de sa Satyre precedente, qui est la 9. où il parle à son esprit. Elle est estimée la meilleure, & ce n'est presque qu'une traduction de la septiéme Satyre du second livre d'Horace, où il feint son esclave Darus qui prend la hardiesse de luy dire ses veritez: Et ce nouvel Autheur croit avoir bien déguisé le tout, en parlant à son esprit; au lieu qu'Horace parle à son esclave, qui est une personne vray-semblable: Et il n'est pas vray-semblable qu'un homme parle à son esprit, ny que son esprit luy réponde, & luy parle de ses deffauts: car ses deffauts sont ceux de son esprit, qui ne peut estre distingué de luy mesme.

DORANTE.

Cela est bien repris.

PHILENE *lit.*

En la mesme page 70. Il veut s'excuser de la liberté qu'il s'est donnée de nommer; & il allegue pour exemple Lucilius, qui nommoit les personnes, & taxoit leurs vices. Mais nostre Autheur ne s'attache point aux vicieux pour les nommer, parce que les vicieux ne luy déplaisent pas; & il s'attache aux Poëtes, & les nomme, en voulant les rendre ridicules; parce qu'il pretend s'élever par ce moyen au dessus d'eux. Et quand il seroit vray que ceux dont Lucilius & Horace parlent ne seroient pas des noms suppofez, est-ce un exemple suffisant pour l'excuser; puis que ce qui estoit permis aux Payens par la licence de leurs mœurs, & par l'exemple de leurs Dieux, n'est pas permis aux

Chrestiens, par les loix & de la raison, & de leur Religion? Si Lucilius, Horace, & Iuvenal, ont dit librement des mots sales, & ont parlé librement de l'amour des garçons; leur exemple suffira-t'il à des Chrestiens pour en parler librement? Nous avons d'autres loix & d'autres mœurs que celles des Payens; & il ne faut pas qu'il accuse ceux qui le condamnent de n'avoir pas lû les Autheurs anciens; puis que tout ce qu'on lit ne doit pas estre suivy & imité. Il ne faut point qu'il dise que le droit de blâmer les Autheurs est un droit ancien, passé en coûtume parmy tous les Satyriques, & souffert dans tous les siecles. Cela n'a iamais esté souffert ny pratiqué parmy nous. Et quant à Regnier qu'il allegue, ce n'est point un exemple suffisant de dire qu'il a parlé de Galet Ioüeur, & de Pierre du Puy, qui estoit un fou courant les ruës, avec un chapeau à un pied pour soulier; Car ny l'un ny l'autre ne s'en tenoit offensé.

Cela est iniuste encore d'alleguer Voiture, qui a parlé du celebre Neufgermain: puis qu'il n'a fait que le loüer, faisant disputer toutes les lettres pour entrer en la composition de son nom: Et Neufgermain estoit si fou sur sa bizarre Poësie, qu'il estimoit à grand honneur tout ce qui fut fait sur son bel Art.

Page 75. Il dit que ce qui afflige c'est de se voir detrompé; comme s'il devoit luy seul regler les iugemens: mais on sçait bien iuger sans luy des Autheurs. Il ne rendra pas plus ridicules ceux qui le sont par eux mesmes; & il ne nous apprendra rien de nouveau, sinon qu'il fera voir sa haine pour les uns, & son envie pour les autres, voulant faire croire qu'il est seul infaillible &

parfait ; & mesme quand il fait semblant de parler de quelques-uns avec estime, c'est d'une façon qu'ils prennent ses loüanges pour des offenses ; & l'on voit bien qu'il a fait une extreme violence à son humeur, quand il a donné à quatre ou cinq quelque témoignage d'une approbation mediocre.

DORANTE.

Voilà tout son discours sur la Satyre renversé en peu de mots.

PHILENE *lit.*

Page 85. Les premiers vers de l'Epistre qu'il feint d'avoir escrite à un Abbé sur le suiet d'un procés, dans le seul dessein d'y employer son conte de l'huistre, sont ceux-cy.

A quoy bon reveiller mes Muses endormies,
Pour tracer aux Autheurs des regles ennemies ?
Penses-tu qu'aucun deux veuille subir mes loix,
Ny suivre une raison qui parle pour ma voix.

Quel galimatias ? *tracer aux Autheur des regles ennemies*, que veut dire cela ? Entendra-ton *ennemies aux Autheurs*, ou *tracer aux Autheurs* ? & de dire *qu'une raison parle par sa voix*, est-ce chose intelligible ?

En la mesme page

I'entens dé-ia d'icy L.... furieux
Qui m'appelle au combat sans prendre un plus long terme,
De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme,
Voyons qui de nous deux plus aisé dans ses vers,
Aura plûtost remply la page & le revers.

Tout cela est pris d'Horace Sat. 4.

Crispinus minimo me provocat : accipe, si vis,
Accipe iam tabulas, detur nobis locus, hora,
Custodes,

Custodes, vidiamus uter plus scribere possit.

Et cela n'est dit à M. l'Abbé... que pour remplir l'Epistre, & pour en venir à son procés, & en suite à son conte de l'huistre. A qui a lû Horace, Iuvenal, Vida, & autres Poëtes, cét Autheur ne paroist que copiste.

DORANTE.

Pour peu que l'on ait lû, l'on trouve dans luy les Autheurs par tout.

PHILENE.

Page 89. Voilà bien commencer une Epistre à M. Arnaud ?

Oüy, sans peine au travers des Sophismes de Claude,
Arnaud, des Novateurs tu découvres la fraude.

Voilà un *oüy* bien en l'air, avec la méchante cesure, *au travers des.*

Luy peint de Charenton l'heretique douleur,
Et balançant Dieu mesme en son ame flotante,

Quel galimatias ? Qui iamais entendit parler *d'une douleur heretique*, pour dire, la douleur des heretiques de Charenton ? Et est-ce *balancer Dieu*, que de balancer des raisons dans son ame ?

DORANTE.

Cela n'est pas supportable. Mais laissons là cette Epistre, car i'ay impatience d'arriver à son Art Poëtique.

PHILENE.

Nous y voicy enfin arrivez.

Remarques sur son Art Poëtique.

Il faut considerer premierement s'il ne devoit pas plûtost intituler cette piece, *Traductions de l'Art Poëti-*

Voilà comme il devoit traiter en vers une matiere ſi

Il faut parler des arts ſelon les termes qui leur ſont propres.

que d'Horace, de Vida, & de quelques autres, égayées par quelques Satyres contre quelques Poëtes François, tant du ſiecle paſſé, que du preſent. Il faut conſiderer encore que ces preceptes ne peuvent ſervir que pour des Eſcoliers : Car pour les autres Poëtes il n'y en a point qui ne les ayent appris, & qui ne ſçachent auſſi-bien que luy des choſes ſi belles, mais ſi communes. Et quand il veut meſler des preceptes de ſa façon, c'eſt comme qui voudroit meſler du fer avec de l'or, & feroit fondre le tout enſemble, pour en faire une ſtatuë. Mais ce qui eſt de plus admirable en luy, eſt comment il a voulu mettre au iour de ſi bons avis tirez des Autheurs, pour le ſoin que l'on doit avoir de corriger, de ne rien mettre de ſuperflu, de n'épuiſer point les ſuiets, de choiſir des amis ſinceres & habiles, qui connoiſſent bien les fautes, & qui n'en pardonnent aucune; puis qu'il lime ſi mal pluſieurs de ſes vers, & qu'il ſe corrige ſi peu, ou ſi mal; puis qu'ayant quelques amis de bon ſens, il les croit ſi rarement; ou puis que les croyant il ne peut changer en mieux ce qu'ils ont condamné. Car il ne manque pas d'amis judicieux, qui aimant ce qu'il a de bon, voudroient, pour authoriſer l'eſtime qu'ils en font, qu'il fuſt plus ſoûmis à leurs conſeils, ou plus capable de les ſuivre, & de changer ſes méchans vers en bons, & ſes fautes de iugement en ſentimens plus raiſonnables. Ceux qui liſent ces preceptes ſi beaux, qu'il a puiſez dans leurs riches ſources, & qu'il a ſi mal obſervez, ne peuvent s'empeſcher de rire en les liſant, & en conſiderant avec quelle authorité il les debite, quoy qu'il ſente bien qu'il ne les obſerve pas luy-meſme. Peut-

eſtre n'a-t'il commencé à les connoiſtre qu'en les traduiſant; & peut-eſtre auſſi ne ſent-il pas luy-meſme qu'il les ait ſi mal obſervez.

On peut iuger par les precedentes remarques, s'il eſt capable de donner des avis, & de condamner les autres, comme il fait avec une hardieſſe pareille à celle d'un Regent d'une baſſe claſſe parlant à ſes eſcoliers. Mais il n'eſt pas beſoin de diſtinguer icy ceux qu'il blâme legitiment, d'avec ceux qu'il condamne à tort. Les bons iuges qui les ont lus, les ont iugez avant luy, & mieux que luy; & ſon iugement ne leur fera pas changer d'opinion. Les mauvais iuges le croiront s'ils veulent, & n'en deviendront pas plus habiles. Peut-eſtre qu'au lieu de s'amuſer à iuger des Poëtes dont il parle, on aimera mieux apprendre par ces remarques ce que l'on doit iuger de luy meſme; & l'on ſera bien aiſe de voir que l'on deffend en paſſant, ceux qu'il a blamez ſans raiſon ou par envie.

Avant que d'entrer en matiere ſur ſon Art Poëtique, il eſt à propos pour l'intelligence du ſuiet de rapporter les ſtances qui luy furent addreſſées, lors qu'il commençoit à declamer en divers lieux les principaux endroits de ſa piece, pour diſpoſer les eſprits à en parler par tout comme d'une merveille.

STANCES.

On donne un avis à B.....
Que s'il veut de l'Art Poëtique
Faire un ouurage magnifique
Auſſi profitable que beau,
Sur chaque eſpece il doit produire
Vn chef-d'auvre pour nous inſtruire.

Chacun ſçait qu'il n'a iamais fait
Ny ſonnet, ny piece Lyrique,
Ny Dramatique, ou Heroique,
Ny rien qui fiſt un corps parfait.
Puis il veut, à force de braire,
Enſeigner ce qu'il ne peut faire.
Car c'eſt braire, de declamer
En ruelle ou chacun le flate,
Où tant plus ſon organe éclate,
Plus il croit qu'on doit l'eſtimer,
Ou la duppe prend pour merveilles,
Quand il étourdit les oreilles.
Pour ſçavoir piller maint Autheur,
Et pour mettre une proſe en rime,
Des vers nul n'emporte l'eſtime:
Il faut eſtre noble inventeur.
En vain de la voix l'impoſture
Taſche à prevenir la lecture.
Celuy qu'il vole à tout moment,
Horace qu'il doit reconnoiſtre
Pour ſon oracle & pour ſon maiſtre,
En a donné ſon iugement.
Que pour la Satyre, au Parnaſſe
Nul ne doit pretendre une place.
Pour meriter les lauriers verds,
Il faut la lyre, ou la trompette:
Mais ce n'eſt pas eſtre Poëte,
Que de ſçavoir médire en vers.
Par ſa ſeule audace, peut-eſtre,
Sans chef-d'œuvre il croit paſſer maiſtre.

DORANTE.

I'avois dé-ia veu cette piece qui m'avoit eſté envoyée; & i'avois dit deſlors qu'il devoit ſuivre cét avis. Mais voyons ce qui eſt marqué icy en ſuite, ſur ſon Art Poëtique.

PHILENE.

Voicy les premiers vers de cét Art, mais qui ne ſont pas pour donner une grande eſperance de tout l'ouvrage.

C'eſt en vain qu'au Parnaſſe un temeraire Autheur
Penſe de l'Art des vers atteindre la hauteur,
S'il ne ſent point du Ciel l'influence ſecrete,
Si ſon Aſtre en naiſſant ne la formé Poëte:
Dans ſon genie eſtroit il eſt toûiours captif,
Pour luy Phebus eſt ſourd, & Pegaſe eſt retif.

Premierement on ne dit point, la hauteur d'un Art. On ne dit point *genie eſtroit* ny large, mais foible ou fort; Et l'on a dé-ia remarqué que Pegaſe qui vole ne peut eſtre retif.

Courez du bel eſprit la carriere épineuſe.

C'eſt un galimatias. On ne dit point la carriere du bel eſprit.

Page 104. Parlant du bon ſens & de la rime, il dit.

L'un l'autre vainement ils ſemblent ſe haïr.

Pur galimatias, pour dire que quelquefois la rime ne s'accorde pas avec le ſens. Mais pourquoy *vainement* qui eſt inutile? Peut-eſtre veut-il dire que quelques Poëtes travaillent vainement pour accorder la rime avec le ſens, mais cela ne le dit pas.

DORANTE.

Toutes ces remarques ſont iuſtes.

Peut-eſtre croit-il qu'il rüoit, parce qu'il fit ſortir d'un coup de pied la ſource d'Hippocrene.

DAMON

Il faut les laiſſer dans leur pauvreté, que chacun con-

PHILENE *lit.*

Il parle de la rime, & dit.

Mais lors qu'on la neglige, elle devient rebelle.

On n'entend pas cela; & auſſi toſt il neglige tellement la rime, qu'il rime *monſtrueux* avec *comme eux.*

Ils croiroient s'abaiſſer dans leurs vers monſtrueux,
S'ils penſoient ce qu'un autre a pû penſer comme eux.

Entende cela qui le pourra: pour moy ie ne l'entens pas.

DORANTE.

Ny moy non plus. Il eſt vray que la rime *de monſtrueux*, & de *comme eux*, n'eſt pas recevable.

PHILENE.

C'eſt rimer en écolier.

DAMON.

Il a voulu peut eſtre, parlant de la rime, faire ſentir le deffaut d'une méchante rime.

PHILENE.

Tu le veux croire plus fin qu'il n'eſt. Page 105.

Vn Autheur quelquefois trop plein de ſon obiet,
Iamais ſans l'épuiſer n'abandonne un ſuiet,

Ce ſont des leçons qu'il a bien mal obſervées dans ſes Satyres, comme dans celle des incommoditez de Paris; & dans celle des beſtes & de l'homme, comme il a eſté dit en ſon lieu. Mais il eſt forcé par le texte d'Horace d'enſeigner ce qu'il ne fait pas, & de dire aprés luy.

Fuyez de ces Autheurs l'abondance ſterile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant,
L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.
Qui ne ſçait ſe borner ne ſçut iamais écrire.

DORANTE.

Ce ſont de bons avis qu'il n'a pas ſuivis luy-meſme.

PHILENE.

En la meſme page 105.

Vn ſtile trop égal, & toûjours uniforme,
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.

Que veut dire cela? Il ſemble qu'il devoit pluſtoſt dire, il ne faut pas qu'il nous endorme. Mais le ſtile de Virgile eſt uniforme, eſtant touſiours égal; & Horace dit qu'il faut qu'un Poëme aille touſiours d'une meſme force, comme un beau fleuve qui coule touſiours avec meſme force & pureté.

Vehemens & liquidus, puroque ſimillimus amni.

Mais parce que l'Autheur de cét Art Poëtique ſent bien qu'il n'a pas cette force égale, qui eſt dans un Poëme qu'il tâche à détruire, il veut faire croire qu'il ne faut pas l'avoir, & dit page 106.

On lit peu ces Autheurs nez pour nous ennuyer,
Qui toûjours ſur un ton ſemblent pſalmodier.

Mais celuy qui plaiſt touſiours par ſes diverſes inventions, qu'il ſoutient avec une égale force de diction, n'ennuye iamais.

DORANTE.

On connoiſt bien qu'il a voulu blamer là ce qu'il ne peut faire, & qu'il veut donner pour precepte, le contraire du precepte d'Horace.

PHILENE *lit.*

Puis ſçachant que ſes Satyres ſont bien venduës chez Barbin, il ſe propoſe luy-meſme pour exemple de perfection, & d'agréement continuel, & dit page 106.

Heureux qui dans ſes vers ſçait d'une voix legere
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſevere.

Du fleuve ainſi domté la deroute éclatante

Qui iamais a oüy parler de la deroute éclatante d'un

apprendre.

Son livre aimé du Ciel, & chery des Lecteurs,
Eſt ſouvent chez Barbin entouré d'achepteurs.

On ne vend point chez Barbin de Poëme heroïque, & il deſigne par là ſes Satyres qui s'y vendent. Il eſt vray que l'on vend plus de Satyres, qui ſont du gouſt de quantité d'eſprits communs, que des ouvrages d'un genie plus élevé, qui ſont du gouſt des plus fins: mais auſſi l'on ne vend pas chez Barbin tant de Satyres, que l'on vend de chanſons ſur le pont neuf, & aux coins des ruës: car plus la marchandiſe eſt baſſe & commune, plus elle trouve d'eſprits à qui elle eſt propre. Mais comment oſe t'il dire que ſon livre eſt chery du Ciel?

Quant à ce qu'il dit du ſtile burleſque, qu'il condamne abſolument en la meſme page 106. aprés ce vers.

Quoy que vous écriviez, évitez la baſſeſſe.

Les eſprits les plus fins ne ſeront pas de ſon avis; puis que l'on a veu en ce genre d'écrire des choſes auſſi delicates & auſſi divertiſſantes, qui ſe ſoient iamais veuës. Et noſtre Docteur des Poëtes fait bien voir la foibleſſe de ſon gouſt, ou la malice de ſon envie, quand il dit.

Diſtingua le naif du plat & du bouffon,
Et laiſſa la Province admirer le Typhon.

Cette piece de *Typhon*, eſt le plus agreable & le plus delicat ouvrage de ſon Autheur, l'un des plus beaux eſprits de France, à la delicateſſe duquel celuy cy n'arrivera iamais; & l'on peut dire que ſa mort ſeule eſt cauſe que l'on ne fait plus de burleſque, parce que nul ne peut approcher de ſa perfection. S'il euſt eſté vivant, ce Poëte n'euſt oſé l'attaquer: Il euſt fait auſſitoſt contre luy quelque *baronnade*, où il eut fait voir qu'il

qu'il ſçavoit traitter les choſes d'une maniere bien plus fine que luy. Le Lutrin eſt un ſuiet tout a fait burleſque, & il devoit l'intituler, *Poëme heroique burleſque:* mais parce qu'il a bien ſenty qu'il n'égaloit pas la delicateſſe de l'eſprit de l'Autheur du *Typhon*, il l'a appellé ſeulement *Poëme heroique*, qui eſt un titre trop relevé pour un ſuiet ſi ridicule, qui ſera examiné en ſon lieu; & pour prevenir ce qui ſe pouvoit dire contre luy là-deſſus, il a traité de plat & de bouffon le ſtile burleſque, qui n'eſt plat qu'eſtant traité par des eſprits plats.

DORANTE.

Un Poëte qui ne tend qu'à faire le plaiſant dans les Satyres, ne parle que par envie d'un burleſque, qui ſans offenſer perſonne, a plus finement fait rire que luy.

PHILENE *lit.*

Il eſt bien iniuſte encore icy de condamner entierement Brebeuf, pour un ſeul vers; puis que ſa traduction de Lucain en vers eſt ſi eſtimée, & fait tant d'honneur à la France: car pour avoir dit *les montagnes plaintives*, pour dire où l'on entend les plaintes des mourans, cela n'eſt pas encore ſi ridicule que de dire *l'heretique douleur*; & pour un vers il ne faut pas condamner tout un Poëme qui eſt en eſtime, Virgile a fait plaindre les montagnes au 4. des Georgiques.

Flerunt Rhodopeiæ arces,
Altaque Pangea.

DORANTE.

C'eſt n'avoir pas de gouſt pour la beauté des figures.

Fin du quatriéme Dialogue.

qui prend ſon aiſément. Les Poëtes ne ſont point une nation particuliere. Cela eſt mal dit. La penſée eſt

PHILENE.

Page 107. C'eſt icy le lieu de ſon precepte pour la ceſure, que tous les Eſcoliers de la Poëſie Françoiſe ſçavent, & à quoy il manque bien plus ſouvent que le moindre Eſcolier.

Que touſiours dans le vers, le ſens coupant les mots,
Suſpende l'hemiſtiche, en marque le repos.

On a veu, & l'on verra ſouvent encore, s'il obſerve bien ce precepte. Il parle en ſuite de Marot, qui fut un ſi agreable eſprit, mais il n'en peint pas le beau talent, & ne le loüe pas aſſez. Il marque bien les deffauts de Ronſard, auquel il devoit joindre Dubartas; & il rend l'honneur qui eſt deu à Deſportes & à Bertault, pour avoir rectifié la Poëſie Françoiſe, & à Malherbe, qui eſt veritablement celuy qui a mis les vers François dans le juſte état de pureté & de nobleſſe, & a fait que noſtre Poëſie peut diſputer de force de & grace avec la Latine.

Page 109.

Ny d'un vers empoulé l'orgueilleux Soleciſme.

C'eſt un pur galimatias, car l'enflure du vers ne s'appelle pas un ſoleciſme. Et il n'y a rien de ſi bas que le Soleciſme, tant s'en faut qu'il puiſſe eſtre orgueilleux. Ce qui ſuit n'eſt pas plus intelligible.

Sans la langue, en un mot, l'Autheur le plus divin
Eſt touſiours, quoy qu'il faſſe, un méchant Eſcrivain.

DORANTE.

Il veut dire, s'il manque à bien parler; mais cela ne le dit pas. Et par toutes ces choſes où il traite de noſtre Poëſie, comme de la ceſure, & autres choſes qu'il n'a pû prendre des anciens, on voit qu'il manque de force à s'exprimer, & qu'il tombe, par faute d'avoir eu le ſecours d'Horace ou de quelqu'autre.

PHILENE.

Page 109. Tout ce qu'il dit du choix des amis, (qui eſt tout pris d'Horace) & pour ſuivre les conſeils, & pour la correction, & tout le reſte qui eſt dans les pages 109. 10. & 111. eſt bien, & doit eſtre pratiqué par luy-meſme; car il aura plus de gloire, d'avoir bien traduit ces preceptes, s'il a la force de les ſuivre.

Le ſecond chant traite d'abord de la naiveté de l'Idylle, mais ce n'eſt pas une merveille.

Qu'une bergere au plus beau tour de teſte:
De ſuperbes rubis ne charge point ſa teſte,
Et ſans meſler à l'or l'éclat des diamans.

Car une Bergere n'a ny rubis, ny or, ny diamans. Ainſi la comparaiſon n'eſt pas juſte pour l'Idylle; parce que le Poëte s'y doit abſtenir de la pompe par art & par raiſon, & non par manque de force, & par pauvreté.

Page 111. Il met le Sonnet parfait ſi haut, qu'il ne croit pas qu'on y puiſſe attaindre, parce qu'il n'en peut faire. Il dit qu'Apollon l'inventa pour mettre à bout tous les Poëtes François. Toutefois il l'avoit donné il y a long-temps à l'Italie, où le renommé Petrarque y a triomphé. Mais pour nous il dit temerairement des Sonnets, & deciſivement ſans les avois bien peſez.

Qu'à peine dans Gombaud, Maynard, & Malleville,
En peut on ſupporter deux ou trois entre mille.

Voilà traiter bien cruellement ces trois Poëtes, qui ont fait des Sonnets & d'autres ouvrages ſi beaux, &

permis aux Payens par la licence de leurs mœurs, & par l'exemple de leurs Dieux, n'eſt pas permis aux

ſera voir la haine pour les uns, & ſon envie pour les autres, voulant faire croire qu'il eſt ſeul infaillible &

qui vivront malgré ſes traits injurieux. Il ne parle d'eux que pour s'en mocquer; & il ne dit pas un mot de Delingendes, dont la Poëſie eſt ſi pleine & ſi belle.

DORANTE.

Il aimeroit autant qu'on luy arrachaſt une dent, qu'une loüange.

PHILENE.

Page 116.

D'un ieu de mots groſſier partiſans ſurannez.

Il devoit parler de cette groſſiereté, moins groſſierement.

Page 117.

L'ardeur de ſe montrer, pluſtoſt que de médire,
Arma la verité du vers de la Satyre.

Que veut dire, *l'ardeur de ſe montrer*? C'eſt pour dire, le deſir de faire parler de ſoy; mais ce ne doit pas eſtre le but de la Satyre. Sa fin doit eſtre de reprimer les vices & d'exciter à la vertu. Mais ce n'eſt pas le moyen de faire bien parler de ſoy, que de parler mal d'autruy. Et il devoit mieux ſuivre les regles qu'il donne pour la Satyre.

Vangea l'humble vertu de la Richeſſe Altiere.

Pour vanger la vertu, il ne devoit pas eſcrire pour les plaiſirs contre la Raiſon & la Sageſſe.

On ne fut plus ny fat ny ſot impunément.

Fat & *ſot* ſont la meſme choſe; & le mot de *fat* eſt ſi bas, qu'il ne devroit pas l'affecter comme il fait, aprés avoir donné pour precepte page 106.

Quoy que vous eſcriviez, évitez la baſſeſſe.

Il dit parlant de Iuvenal.

Ses ouvrages tous pleins d'affreuſes veritez,
Eſtincellent pourtant de ſublimes beautez.

Mechante ceſure. *Tous pleins*; l'épithete *d'affreuſes* ne vaut rien pour *veritez*; mais ce mot *affreux* luy ſert pour toutes choſes non viſibles; & c'eſt mal parler que de dire *eſtinceller de beautez*. Il faut au moins ſçavoir parler François, quand on s'établit en maiſtre de la Poëſie Françoiſe.

D'un Tyran ſupçonneux paſles adulateurs.

Le mot *adulateur* n'eſt point François, & eſt écorché du Latin.

De ces maiſtres ſçavans diſciple ingenieux
Regnier ſeul parmy nous.

Il falloit placer le nom de *Regnier* avant l'épithete *diſciple*, la Poëſie Françoiſe ne ſouffre point ces tranſpoſitions de mots. Regnier ne faiſoit pas de telles fautes dans ſes vers. Mais ne ſçachant comment abattre ſa reputation, il l'accuſe indignement de frequenter les mauvais lieux, pour en avoir d'écrit un, où il dit qu'il ſe ſauva par hazard, mais d'où il ſortit auſſitoſt.

Page 118.

Faire Dieu le ſuiet d'un badinage affreux.

Voilà encore une méchante ceſure, & ſon *affreux* mal ioint avec badinage. Ce mot luy ſert à tout quand il a beſoin d'une rime; mais il eſt *affreux* quand il eſt employé aux choſes non viſibles.

A la fin de la premiere page du troiſiéme chant. page 119.

Vn ſpectateur touſiours pareſſeux d'applaudir.

Mechante ceſure, *un ſpectateur touſiours.*

Crispinus minimo me provocat: accipe, si vis,
Accipe jam tabulas, detur nobis locus, hora,

Custodes,

Il faut considerer premierement s'il ne devoit pas plûtoſt intituler cette piece, *Traductions de l'Art Poët.*

Page 120. Les regles qu'il donne pour le theatre ſont bonnes, mais communes; & pour ſe faire croire Maiſtre, il faut montrer des coups de Maiſtre, que d'aurres ne ſçachent pas.

D'un divertiſſement me fait une fatigue.

Aprés avoir dit *iuſtement fatigué*, qui ne vaut rien, car il n'y a pas de iuſtice à fatiguer ſes Auditeurs, il ne falloit pas mettre incontinant aprés, *me fait une fatigue*, & cette façon de parler ne vaut rien, pour dire, me fatigue.

Que d'aller par un tas de confuſes merveilles

Méchante ceſure. Chacun croit qu'il n'a pas de diſcernement pour les ſentir, puis qu'il y tombe ſi ſouvent. On pourroit en pardonner deux ou trois dans un grand ouvrage.

Là ſouvent le Heros d'un ſpectacle groſſier,

On dit bien le Heros du Poëme, ou de la Tragedie, ou de la piece, mais on ne dit point *le Heros d'un ſpectacle*, & le mot *groſſier* eſt une épithete bien groſſiere pour ſpectacle; & ce mot eſt trop groſſier pour eſtre aimé & repeté ſi ſouvent. Il eſt encore repeté en la page ſuivante 121.

La Tragedie informe, & groſſiere en naiſſant,

Et encore au premier vers de la page enſuite 122.

De Pelerins, dit-on, une troupe groſſiere.

Page 123. Il blame le Roman de Clelie, & taxe indignement celle qui l'à fait, qui fait honneur à la France & à ſon ſexe. Elle n'a rien fait que de raiſonnable dans ſes œuvres, & qui ne faſſe voir à tout moment des traits d'un eſprit iudicieux, tendre, & delicat. Mais il n'y a bon eſprit qu'il ne veuille rabbaiſſer,

eſperant s'élever par ce moyen au deſſus de tous.

En la meſme page 123.

Il faut dans la douleur que vous vous abbaiſſiez.
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Miſerables rimes, & pauvres vers, bien que tirez de ceux d'Horace qui ſont tres-bons.

Si vis me flere dolendum eſt
Primùm ipſi tibi.

DORANTE.

En tirant des anciens les bons preceptes, il faut les ſçavoir donner élegamment comme eux.

PHILENE.

Page 124. Parlant d'un Poëte tragique.

Chacun peut le traiter de fat & d'ignorant.

Que ce mot de *fat* eſt infame & bas, pour parler d'un Autheur, Mais ce mot luy plaiſt, bien qu'il déplaiſe aux honneſtes gens.

Nous voicy enfin arrivez au Poëme Epique ou Heroïque, pour lequel ſeul il a entrepris tout cét Art Poëtique, par ſa ſeule ialouſie contre ceux qui en ont fait, & qu'il pourſuit à outrance; parce que n'ayant ny genie ny force pour faire un Poëme, il voudroit ruiner cette haute Poëſie. Mais pour bien établir ſes nouvelles & fauſſes regles, il n'a pas moins pretendu que de renverſer le iugement de tout ce qu'il y a de raiſonnables eſprits en France, qui ſçavent bien que le Poëme Heroïque doit avoir des fictions, pour eſtre une Poëſie; & que les fictions, pour eſtre receuës & agreées par le iugement, doivent eſtre vray-ſemblables; & que tout le merveilleux & le ſurnaturel doit eſtre fondé ſur la Religion du Heros que l'on prend

rant avec quelle authorité il les debite, quoy qu'il sente bien qu'il ne les observe pas luy-mesme. Peut-

Sur chaque espece il doit produire
Vn chef-d'œuvre pour nous instruire.

pour suiet, du Prince à qui l'on consacre l'ouvrage, du Poëte qui le compose, & de tous ceux qui le doivent lire, & qui doivent en iuger. Autrement l'ouvrage se détruit de luy-mesme, n'ayant point de fondement raisonnable, & est rebuté du Lecteur, comme la Franciade a esté mépriſée; parce que Ronsard, pour fonder ses fictions sur les faux Dieux, y parle comme Payen. Homere & Virgile ont fait leurs fictions sur le fonds de leurs fables, qui estoient le fonds de leur Religion. Et le Tasse a fait ses fictions sur le fonds de nostre Religion, par laquelle nous croyons un seul Dieu, & des Anges, & des Demons. Il a introduit un Ange qui apparoist à Godefroy, & il feint le Demon qui tient son conseil dans les enfers. La faute qu'il a faite est de luy avoir donné le nom de *Pluton*, & d'avoir mis dans les enfers les mesmes suplices, que Virgile y a mis, qui sont selon les fables. Car cela ne s'accorde pas avec nostre Religion, qui admet seulement ce qui peut estre animé par les Demons, comme les enchanteurs, qui font des effets aussi surprenans dans nos Poëmes, que les Dieux & les furies dans ceux des anciens. Il ne faut point dire qu'un Poëte parmy nous fait par *une pieuse erreur*, ce qu'il fait par la seule raison, & par bon iugement; parce qu'il n'y a point de Poësie Heroïque, si les fictions n'en sont fondées sur le vray-semblable, qui a son fonds unique sur la verité des choses surnaturelles que nous croyons. S. Gregoire de Nazianze, qui est un excellent Poëte Grec a meslé des fictions parmy les grands mysteres qu'il a traitez; il ne la point fait par une *pieuse erreur*, mais par raison. Et les choses que nous croyons sont si grandes, par la toute

toute puissance du seul Dieu, & par les grandes merveilles qu'il a faites, & qui donnent de si grandes idées pour en feindre de pareilles, qu'il n'y a rien dans les fables qui puisse approcher de leur grandeur & de leur beauté. Il ne faut pas reprocher à nostre Religion qu'elle ne presche que penitence, & que suplices meritez: ce n'est point de cela qu'on parle dans nos Poëmes, mais de ce qu'il y a de plus grand, de plus haut, & de plus admirable; puis que la Poësie doit tousiours penser à plaire en instruisant. Mais ceux qui veulent faire croire qu'il ne faut representer que des Divinitez Payennes dans les Poëmes, font bien voir que par manque de force & d'invention pour feindre hautement & agreablement sur nos veritez, ils veulent que l'on se tienne à la fable, qui est l'unique recours de tous ceux qui n'ont point d'invention. Et ils veulent persuader aux Poëtes François, qui ont une Religion si haute & si noble, qu'il ne doivent celebrer les Heros Chrestiens qu'avec le secours des fables Payennes, & des faux Dieux. Voicy comment nostre Maistre de Poësie veut établir cette nouvelle & ridicule doctrine.

D'un air plus grand encor la Poësie Epique
Dans le vaste recit d'une longue action,
Se soutient par la fable, & par la fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage.
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une Divinité.
Minerve est la prudence, & Venus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre.
C'est Iupiter armé pour effrayer la terre.

Sans chef-d'œuvre il croit paſſer maiſtre.

DORANTE.

Toutes ces remarques ſont iuſtes.

Vn orage terrible aux yeux des Matelots,
C'eſt Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe.
C'eſt une Nymphe en pleurs qui ſe plaint de Narciſſe.
Ainſi dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choſes,
Et trouve ſous ſa main des fleurs touſiours écloſes.

Il eſt vray qu'un Poëte ſterile d'invention trouve ſous ſa main ces fleurs touſiours écloſes: car il n'a qu'à lire les Metamorphoſes, & quelques Poëtes Payens, qui au deffaut de ſa ſechereſſe luy fourniſſent toutes ces Divinitez, ſans qu'il ait le talent d'inventer: parce que ce ſont choſes dé-ia inventées, & qui ſont expoſées à tous; Et noſtre Docteur dit que,

Dans cet amas de nobles fictions
Le Poëte s'égaye en mille inventions.

Mais ce n'eſt pas un Poëte François qui fait ces fictions & ces inventions, puis qu'il les trouve toutes faites dans les Poëtes Payens. C'eſt pourquoy ceux qui n'ont pas le talent de l'invention, qui eſt ſi rare, ſoutiennent qu'il ne faut que les fables, parce qu'elles leur ſervent d'invention. Mais il faut que nous trouvions dans noſtre fonds propre, des fictions bien plus nobles que n'ont iamais eſté toutes celles des Payens; parce que nous les tirons du fonds d'une verité qui nous offre des choſes bien plus hautes & plus merveilleuſes.

Page 125. Pour unique modele d'un Poëme il nous preſente l'Eneïde, où l'on void d'abord Iunon, Eole, Neptune, Venus, Iupiter, &c. & il dit que.

Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur,
La Poëſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur.

Mais tout cela ne nous eſt point propre, parlant des grands faits d'un Roy fait Chreſtien, que l'on preſente à un Roy Tres-Chreſtien, de qui l'on veut prendre occaſion de parler. Et il faut voir ſi ſans tous ces ridicules ornemens, on ne s'éleve pas en des inventions bien plus hautes, & en une diction auſſi belle que celle des Anciens: Il faut voir ſi nos vers tombent en langueur, ſi noſtre Poëſie eſt morte, & ſi elle rampe ſans vigueur.

Il eſt facile d'en iuger, ſi l'on veut lire ſans haine quelques Modernes dont la Poëſie eſt ſi noble. Si l'on meſloit des Divinitez fabuleuſes parmy les actions d'un Heros Chreſtien, & parmy celles d'un Roy Tres-Chreſtien, dont on prend ſuiet de parler quelquefois, on foüilleroit les actions de l'un & de l'autre: & l'on feroit une confuſion monſtrueuſe. Il pourſuit, & dit que ſans tous ces Dieux,

Le Poëte n'eſt plus qu'un Orateur timide,
Qu'un froid hiſtorien d'une fable inſipide,
C'eſt donc bien vainement que nos Autheurs deceus
Banniſſans de leurs vers ces ornemens receus,
Penſent faire agir Dieu, ſes Saints, & ſes Prophetes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes.
Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer, &c.

Homere & Virgile ont mis auſſi leurs Lecteurs, puis qu'il y ont fait deſcendre leurs Heros. Mais comment oſe-t'il reprocher à nos Poëtes qui ont le ſtile Poëtique, que ſans meſler les faux Dieux dans leurs ouvrages, ils ne ſont que des Orateurs timides, & de froids Hiſtoriens. Nul ne leur avoit encore reproché

ny la timidité ny la froideur. Ils ont assez fait paroistre leur hardiesse dans leurs inventions, & leur force dans leur stile. Et qui sont les Autheurs deceus, où ceux qui ont recours aux fables Payennes, ou ceux qui reiettent *ces Dieux éclos du cerveau des Poetes?* Car ces Dieux estant si ridicules dans leurs chants, le seroient bien plus dans les nostres?

Quand un Poëte a du genie, il luy est facile de plaire par quelques descriptions des merveilles que Dieu a faites dans tous les temps, par de nobles fictions vrayssemblables, & par toutes les passions humaines; & celuy qui a de la haine pour ces grands suiets, parce qu'il n'a pas la force de les traiter, a pretendu follement qu'il ruineroit le Poëme Epique en France, & que sur sa ruine il établiroit le throne de la Satyre.

DORANTE.

Il ne gagnera pas sa cause devant des Iuges raisonnables.

PHILENE.

Il n'est pas besoin que nous adiousstions un mot à des remarques si iustes sur son nouvel Art pour la Poësie Heroïque. Mais suivons.

page 126.

Et quel obiet enfin à presenter aux yeux
Que le diable tousiours heurlant contre les Cieux,
Qui de vostre Heros veut rabbaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire.

Il veut faire croire que l'on ne void autre chose que le diable dans nos Poëmes, où toutefois ce nom n'est point employé, n'estant pas Poëtique, où le demon n'est iamais presenté que rarement; mais avec de telles fureurs, que iamais Megere n'en pousta de pareilles.

Et ce n'est pas une grande merveille que le demon dispute la victoire à Dieu, puis que le Fils de Dieu mesme l'a appellé le Prince du monde. Il adjoûte.

Ce n'est pas que i'approuve en un suiet Chrestien
Vn Autheur follement idolatre & Payen.

Par ces deux vers il comdamne luy-mesme tout ce qu'il a dit auparavant; & ce qu'il dit en suite le condamne encore.

Mais dans une profane & riante peinture,
De n'oser de la fable employer la figure,
De chasser les Tritons de l'Empire des eaux,
D'oster à Pan sa flute, aux Parques leurs ciseaux,
D'empescher que Caron, dans sa fatale barque
Ainsi que le Berger ne passe le Monarque,
C'est d'un scrupule vain s'allarmer sottement,
Et vouloir aux Lecteurs plaire sans agrément.

On demeure d'accord que ce seroit une sottise, que de vouloir bannir ces sottises d'un suiet profane, comme sont tous les ouvrages où le Poëte parle en Payen, mettant tousiours *les Dieux*, au lieu de parler de *Dieu*. Mais appellera-t'il un suiet *profane*, quand il parle à un Roy Tres Chrestien, dont la personne est sacrée, & quand il veut celebrer une de ses grandes actions, comme est le passage du Rhin; & sera-ce *s'allarmer sottement* que de l'avoir blâmé pour avoir introduit le Dieu du Rhin, s'opposant au passage du Roy?

Il demeure donc d'accord qu'il ne faut pas parler en Payen, en un suiet Chrestien, & ainsi il iustifie entierement le Poëme de Clovis; & il se condamne d'avoir parlé en Payen au Roy, en celebrant son fameux passage du Rhin, puis que ce n'estoit pas un

PHILENE.

faisoient *un Heroique ridicule*, & que pour luy il faisoit *un*

ſuiet profane; la perſonne à qui il parloit, & dont il parloit, eſtant ſacrée. Puis eſtant contraire à luy-meſme, il dit pour les ſuiets Heroïques, & qui parmy nous ne peuvent eſtre que Chreſtiens.

Bien-toſt ils deffendront de peindre la Prudence,
De donner à Themis ny bandeau ny balance,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le temps qui s'enfuit une horloge en la main.
Et par tout des diſcours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zele, iront chaſſer l'Allegorie.

Voilà de grandes pertes que font les Poëtes qui n'introduiſent point de fauſſes Divinitez. Encore s'il euſt mis *Bellone*, & non *la Guerre*, dont iamais on n'a fait une Deeſſe; & a-t'il veu dans Homere ou dans Virgile *le temps qui s'enfuit une horloge en la main.* Et quel vers, *Dans leur faux Zele; iront chaſſer l'Allegorie.*

Et pourquoy accuſer un Poëte Chreſtien de chaſſer l'Allegorie, puis que leurs Poëmes ſont pleins de celles qui ſont raiſonnables?

Page 127.

Laiſſons les s'applaudir dans leur pieuſe erreur,
Mais pour nous banniſſons une vaine terreur.
Et n'allons point, parmy nos ridicules ſonges,
Du Dieu de verité faire un Dieu de menſonges.

L'opinion de ceux qui banniſſent les faux Dieux des Poëmes Chreſtiens, n'eſt point fondée ſur la pieté ny ſur la devotion, mais ſur la ſeule raiſon: de quoy meſme tout impie doit demeurer d'accord, pourveu qu'il luy reſte quelque iugement.

Et quelle ceſure. *Et n'allons point parmy*, un tel Poëte doit il s'eriger en Docteur de Poëſie? Et eſt-ce

Dieu qui fait les fictions, ou le Poëte? puis il devroit avoir appris à diſtinguer la fiction d'avec le menſonge. Voicy en ſuite des preceptes bien importans, en beaux termes, & en beaux vers.

Faites choix d'un Heros propre à m'intereſſer,
En valeur éclatant, en vertus magnifique,
Qu'en luy iuſqu'aux deffauts tout ſe montre Heroïque.
Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'eſtre oüis:
Qu'il ſoit tel que Ceſar, Alexandre ou LOVIS.
Non tel que Polynice, ou ſon perfide frere.
On s'ennuye aux exploits d'un Conquerant vulgaire.
Soyez vif & preſſé dans vos narrations,
Soyez riche & pompeux dans vos deſcriptions.

Il ne dit pas un mot des riches comparaiſons, ſçachant bien qu'il a grande peine à en faire. Mais quelles façons de parler. *En vertus magnifique, des deffauts Heroïques*, & ſon *dignes d'eſtre oüis*, qui n'eſt que pour rimer à *Louis*; & comment veut il que le Heros ſoit tel qu'Alexandre, puis qu'il l'a declaré digne des petites maiſons?

Page 127. & 129. Il eſt ſi temeraire que de traitter de fou S. Amand, qui a fait des pieces, de la beauté deſquelles il n'approchera iamais, comme ſa *Solitude*, *l'Andromede*, & ſa *Rome ridicule*, qui vaut mieux toute ſeule que toutes les Satyres enſemble.

Pourquoy appelle-t'il *crier d'une voix de tonnerre* d'avoir dit.

Ie chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Qui eſt de M. de Scudery, puis que ce vers eſt beau, & n'a nulle enflure. Et comment oſe-t'il nous preſenter pour un vers d'un ton aiſé, doux, ſimple, harmonieux.

Ie chante les combas, & cét homme pieux, &c.

Il n'y a rien de ſi piteux que *cét homme pieux* ; car *homme* n'eſt pas égal à la force *du virum* de Virgile, & il devoit traduire le *fato profugus*, mais il n'en a pas eu la force.

Voicy encore de beaux preceptes pour le Poëte Heroïque, afin qu'il faſſe rire : parce qu'il croit que c'en eſt l'excellence, & non de ſe faire admirer.

Que tout y faſſe aux yeux une riante image.
On peut eſtre à la fois & pompeux & plaiſant.

C'eſt ce qu'il a pretendu accorder dans ſon *Lutrin*, qu'il a intitulé Poëme Heroïque.

I'aime mieux Arioſte, & ſes fables comiques,
Que ces Autheurs touſiours froids & melancoliques.

Ces Autheurs touſiours, méchante ceſure. Mais voilà un beau iugement, d'aimer mieux des fables comiques, qu'un vol égal bien ſoutenu. Montagne fait un iugement bien contraire de l'Arioſte ; quand il dit qu'il eſt comme ces petits oiſeaux volans d'arbre en arbre, parce qu'il vole ainſi de conte en conte, & qu'il faut ſe ſoutenir ſur un ſeul ſuiet, comme un Aigle, qui s'eleve en l'air, & qui y ſoutient long-temps ſon vol.

DORANTE.

Ce ſont des preceptes qui ne tendent qu'à ſes fins, qui ſont de faire eſtimer ſes Satyres, plus que les grands ouvrages de Poëſie.

PHILENE.

Suivons. page 129.

On diroit que pour plaire, inſtruit par la nature
Homere ait à Venus dérobé ſa ceinture.

Cette inverſion eſt inſupportable. Il falloit mettre *Homere*, avant que de dire *inſtruit par la nature*. C'eſt ne ſçavoir pas faire des vers, que d'eſtre reduit à faire de telles inverſions. S'il y croit de l'agréement & de la force, il eſt fort trompé, & il doit ſur cela conſulter les Maiſtres. Il pouvoit mettre.

Il nous ſemble qu'Homere, inſtruit par la nature,
Pour plaire, ait à Venus dérobé ſa ceinture.

Auſſi bien, pour dire, *ait*, il vaut mieux dire, *Il nous ſemble*, que de mettre, on diroit : car pour bien parler, on ne dit pas, on diroit *qu'il ait derobé*, mais *qu'il a derobé*, ou *qu'il auroit derobé*. Il faut parler correct en vers auſſi bien qu'en proſe : mais il n'a peu mettre *qu'il a*, à cauſe de ce qui ſuit, *à Venus*, & il a cru qu'on ſouffriroit *ait*, qui s'accommodoit mieux avec *à Venus*.

En ſuite en la meſme page 129 il dit des merveilles d'Homere, dans le ſeul deſſein de détruire celuy qui en a marqué les deffauts en ſon traité des Poëtes Grecs, Latins, & François ; & luy-meſme il fera voir dans ſon traité de Longin cinq ou ſix pages des ridicules inventions d'Homere, qu'il appelle enfin *badineries*. Il dit de luy.

Par tout il divertit, & iamais il ne laſſe.
Il ne s'égare point en de trop longs diſcours...
Chaque vers, chaque mot court à l'evenement.

Et toutefois chacun a reconnu qu'il n'y eut iamais un ſi ennuyeux narrateur.

Voicy enfin comment il depeint celuy qui eſt l'obiet de ſon envie & de ſa fureur. Car il s'en eſt aſſez declaré aprés ſes lectures de ſon Art Poëtique, bien qu'il ne le nomme pas ; & il s'eſt vanté à quelques-uns qu'il avoit

ruiné par ſon Art Poëtique le Poëme de Clovis, & tous les Poëmes Chreſtiens. Il le traite en cette page 129. & en la 130. *d'Ecolier, de Poëte ſans art, d'échauffé d'un beau feu par hazard, d'enflé d'un vain orgueil, d'eſprit chimerique qui a oſé prendre en main la trompette, de Muſe dereglée, qui ne s'éleve que par ſauts & par bonds, de n'avoir qu'un feu dépourveu de ſens & de lecture, qui s'eſteint à chaque pas faute de nourriture, de maigre genie, qui ſe donne l'encens qu'on luy denie, qui a oſé dire que Virgile manquoit d'invention, & qu'Homere n'entendoit pas la noble fiction; qui appelle de ſon ſiecle à la poſterité, & de qui les ouvrages combattent dans un magaſin les vers & la pouſſiere.* Voilà une tirade que ſa plume envenimée a miſe ſur le papier, qu'il a voulu proſner long-temps, & qu'enfin il a renduë publique par l'impreſſion; mais c'eſt une fureur qui eſt plus digne de mépris que de réponſe. Le Poëme de Clovis eſt connu & iugé; il n'eſt plus temps de l'attaquer, & il n'eſt plus queſtion auſſi de le deffendre.

DORANTE.

Ie demanderois ſeulement au Satyrique, ſi ce ſont les Viſionnaires, ou les Amours de la Regle & du Compas, & ceux du Soleil & de l'Ombre; ou l'Ariane, ou la Verité des Fables, ou le grand Poëme de la France Chreſtienne, & tant d'autres ouvrages, qui feront paſſer leur Autheur pour *Eſcolier*, pour *Poëte ſans art*, pour *Muſe dereglée*, & pour *maigre genie*; & pour dépourveu de ſens & de lecture, celuy qui par un traitté auquel nul docte n'a pû répondre, a marqué tant de deffauts d'Homere & de Virgile; Et ſi ſon Poëme de Clovis eſt caché à la lumiere, & rongé des vers dans

un magazin, dont i'ay veu cinq diverſes impreſſions, de Paris, d'Avignon & de Hollande. Ces ouvrages ne ſont pas pour perir, contre leſquels l'envie conçoit tant de rage.

DAMON.

Ie ſçay le veritable ſuiet de cette fureur; & qu'elle eſt venuë de ces vers qui ont eſté addreſſez au Roy au devant du Poëme de Clovis, & que i'ay voulu apprendre.

Et quand du Dieu du Rhin l'on feint la fiere image
S'oppoſant en fureur à ton fameux paſſage,
On ternit par le faux la pure verité
De l'effort qui domta ce grand fleuve indomté.
Forcer les élemens par un cœur heroïque,
Eſt bien plus, que lutter contre un Dieu chimerique.
A ta haute valeur c'eſt eſtre iniurieux,
Que de meſler la fable à tes faits glorieux.
Recourir à la feinte offenſe ta victoire:
Et c'eſt moins dire en vers, que ne dira l'hiſtoire.

PHILENE.

Ces vers ne le deſignoient pas particulierement, & eſtoient ſeulement pour ſoutenir la regle, que l'on ne doit pas meſler les Dieux des Payens, dans les ouvrages pour les Heros Chreſtiens; & d'autres Poëtes que luy eſtoient tombez dans la meſme faute, de parler du Dieu du Rhin dans leurs vers ſur ce paſſage.

DORANTE.

Les Poëtes qui n'ont point d'invention, ne ſçavent où aller s'ils ne trouvent dans la fable un Dieu pour les conduire.

DAMON.

Et parce qu'il parloit ſouvent contre le Poëme de

Clovis, il a pris encore pour luy ce qui eſt à la fin d'une Ode, où il eſt dit parlant du Roy.

Contre les iugemens vulgaires,
Sans gouſt, iniuſtes, temeraires,
I'eſpere dans ſon équité:
Et ſa gloire en ſera plus belle,
S'il n'attend pas que i'en appelle
A la iuſte poſterité.

DORANTE.

C'eſt donc ſur cela qu'il l'accuſe d'en appeller la poſterité: mais cela eſt dit ſi agreablement, déſirant que le Roy iuge des iniuſtes iugemens; qu'un Poëte qui fait de tels vers, eſt auſſi aſſeuré des iugemens de ceux qui ont bon gouſt en ſon ſiecle, que des iugemens de la poſterité.

PHILENE.

Nous ſçavons qu'il n'a fait ſon Art Poëtique, que pour établir ſes ridicules regles, par leſquelles il pretend bannir des Poëmes Dieu, les Saints, & les Anges, & les demons, pour y rétablir les Divinitez Payennes, & renverſer par ce moyen le Poëme de Clovis, qui eſt plein d'aſſez d'inventions & d'agréemens, ſans avoir beſoin du ſecours des fables ridicules.

DORANTE.

Noſtre ſiecle a des eſprits bien plus ſolides, plus purs & plus delicats que ceux des anciens, qui avec leur fauſſe Religion ne pouvoient avoir que de folles idées. La Preface du Poëme de Clovis a eſté au devant des pitoyables regles de cét Art poëtique, qui eſtoient déja preſchées en divers lieux avant l'impreſſion; laquelle n'a rien appris de nouveau, & n'a donné que le moyen

d'y répondre plus ſeurement pour les détruire.

PHILENE.

Mais continuons noſtre lecture. page 130. où il parle de la Comedie des Grecs.

Enfin de la licence on arreſta le cours.
Le Magiſtrat des loix emprunta le ſecours.
Et rendant par Edit les Poëtes plus ſages,
Deffendit de marquer les noms & les viſages.

Méchante ceſure. *Le Magiſtrat des loix.*

L'Auteur des Satyres s'avertit icy luy-meſme de devenir plus ſage, au moins par les loix du Magiſtrat d'Athenes, pour ne nommer plus perſonne, puis qu'il ne peut eſtre retenu par les loix Chreſtiennes. Moliere, qu'il avoit nommé *rare & fameux eſprit*, au commencement de la Satyre qu'il luy a dediée, & qu'il accuſe maintenant page 132 de tant de baſſeſſe, eſtoit bien plus moderé & plus habile que luy: car il a ſi bien peint des caracteres ridicules, que chacun y eſtoit connu, & s'y connoiſſoit, ſans qu'il euſt ſuiet de s'en plaindre, parce qu'il ne nommoit perſonne.

En la meſme page 132. où il parle de la Comedie.

Que ſon ſtile humble & doux ſe releve à propos.

Humble ne vaut rien en ce lieu là, pour dire *bas* ou *ſimple*. Car l'humilité eſtant une vertu, eſt autre choſe que ce qui eſt propre à la Comedie.

Page 135.

Qu'ecrivain du commun, & Poëte vulgaire.
Il eſt dans tout autre art des degrez differens.
On peut avec honneur remplir les ſeconds rangs,
Mais dans l'art dangereux de rimer & d'ecrire,
Il n'eſt point de degrez du mediocre au pire.

Les vers ne ſouffrent point de mediocre Autheur.
Ses écrits en tous lieux ſont l'effroy dû Lecteur.

Horace dit tout cela en vn vers. & demy, magnifiquement.

Mediocribus eſſe Poëtis
Non homines, non dii, non conceſſere columnæ.

Ce vers. *Il eſt dans tout autre art*, n'eſt pas ſeulement d'une Poëte vulgaire, mais d'un tres-méchant Poëte: car il eſt ſi dur, que l'on ne peut le prononcer que l'oreille n'en ſoit cruellement offenſée. Il a tant recommandé dans cét Art la douceur, & le vers aiſé: & il pourroit prendre pour luy-meſme ce qu'il dit en ſuite.

Les vers ne ſouffrent point de mediocre Autheur.
Ses écrits en tous lieux ſont l'effroy du Lecteur.

Il n'y a perſonne, quoy que peu docte en fait de vers, qui ne confeſſe que *dans tout autre art*, fait un vers qui eſt l'effroy du Lecteur. Vn Medecin dont il ſe mocque ingratement parce qu'il ſçait l'Architecture, n'offenſe point la Medecine, mais un Poëte qui fait de ſi méchans vers, offenſe les oreilles,

DAMON.

Il eſt vray que *dans tout autre art* fait un vers effroyable.

PHILENE.

En la meſme page 135.

Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs,
Vous donne en ces reduits prompts à crier, merveilles.

Des *reduits prompts à crier merveille.* C'eſt une façon de parler, dont la hardieſſe ne ſera iamais iugée raiſonnable.

Tel écrit recité ſe ſoutint à l'oreille,
Qui dans l'impreſſion au grand iour ſe montrant,
Ne ſoutient pas des yeux le regard penetrant.

Voilà l'état où il eſt tombé luy-meſme par cette impreſſion, comme on le connoiſt par le iugement de ceux de bon gouſt qui l'ont luë, & par ces remarques qui en ont eſté faites.

DORANTE.

Il devroit touſiours lire, & iamais ne faire imprimer.

PHILENE.

Vn fat quelquefois ouvre un advis important.

Voilà encore ce mot de *fat*, qui luy plaiſt tant, & qui déplaiſt tant aux honneſtes gens, & que toutefois il offre ſi ſouvent au Roy. Il l'avoit mis encore deux fois en la page 131.

Et mille fois un fat finement exprimé,

Et au 8. vers aprés.

Vn honneſte homme, un fat, un ialoux, un bizarre.

DORANTE.

Ce mot eſt ſi bas qu'il fait de la peine en Poëſie.

PHILENE.

page 136.

Et de l'art meſme apprend à franchir les limites.

Méchant vers, tant pour la rude inverſion, que pour l'équivoque. Car *apprend* ſemble ſe lier avec *de l'art meſme*, & toutefois le Poëte veut que l'on entende *franchir les limites de l'art meſme*, ce qui eſt une double faute, qui fait une trop grande obſcurité

page 137. Voicy comme aprés avoir tant fait le fou dans ſes Satyres, & tant parlé contre la raiſon & contre la ſageſſe, enfin il s'érige en ſage Docteur, & crie.

Autheurs, pretez l'oreille à mes inſtructions.
Qu'en ſçavantes leçons voſtre Muſe fertile
Par tout ioigne au plaiſant le ſolide & l'utile.
Vn Lecteur ſage fuit un vain amuſement.

Méchante ceſure. *Vn Lecteur ſage fuit.* Les Autheurs qui liront tant de méchans vers, ne preſteront pas volontiers l'oreille aux inſtructions d'un tel Docteur.

Que voſtre ame & vos mœurs, peints dans tous vos ouvrages,
N'offrent iamais de vous que de nobles images.
Ie ne puis eſtimer ces dangereux Autheurs
Qui de l'honneur en vers infames deſerteurs,
L'honneur en vers ne vaut rien du tout.
Trahiſſant la vertu ſur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.

Celuy qui écrit eſt le coupable, & non le papier, qui eſt innocent, & ſouffre tout. On peut iuger s'il eſt de ces dangereux Autheurs qui trahiſſent la vertu.

Page 141. parlant du Roy.

Mais quel heureux Autheur dans une autre Eneïde
Aux bords du Rhin tremblant conduira cét Alcide.

Alcide n'eſt que pour rimer; car Alcide n'eſt point le Heros de l'Eneïde. Il n'a pas voulu mettre, *conduira cét Enée*, ſçachant bien que le caractere d'Enée eſt mépriſé de tous les Lecteurs de l'Eneïde, & ne doit pas eſtre comparé à celuy du Roy.

Le reſte n'eſt qu'une exhortation aux Poëtes pour chanter le Roy par les leçons.

Que ſa Muſe au Parnaſſe
Rapporta ieune encor du commerce d'Horace.

On void qu'il eſt bien ieune encore dans l'étude d'Horace, puis qu'il ne ſçait pas encore luy-meſme en pratiquer

pratiquer les leçons. Mais pourquoy rapporter des leçons au Parnaſſe, puis que c'eſt plûtoſt du Parnaſſe que les amans de la fable apportent des leçons. Cela n'eſt pas intelligible, & doit eſtre corrigé. Mais il luy ſera difficile de remettre ſur l'enclume tant de choſes qu'on luy montre qui ſont à reformer.

Dans ce quatriéme chant de ſon Art poëtique, on voit d'abord qu'ayant perdu le fil & la conduite des preceptes d'Horace, il tombe en des baſſeſſes continuelles, & dans l'embarras, comme un aveugle qui a perdu ſon baſton. Aprés ſon conte du Medecin, qui eſt ſi long & ſi inutile à ſon ſujet, il n'y a rien qui ne marque ſon deſordre. On y void page 135. *Ecoutez tout le monde*, qui eſt d'une baſſeſſe à rebuter tous ceux qui ont quelque gouſt pour la langue; & en ſuite outre les mauvais vers qui ont eſté marquez entre pluſieurs, on doit conſiderer ces deux.

Depuis le Ciel en vers fit parler les Oracles
Du ſein d'un Preſtre émeu d'une divine horreur.

Quelle ceſure. *Le Ciel en vers?* Et comment veut-il ſériger en Payen, diſant, que le Ciel fit parler en vers les Oracles; puiſque ces Oracles eſtoient de l'Enfer, & non du Ciel?

DORANTE.

Il faut luy pardonner, car il eſt en deſordre, & il ne ſçait ce qu'il dit.

PHILENE

Horace luy meſme n'en eut pas dit autant. Liſons. Et dans le vers qui ſuit, il y a, *Du, d'un, & d'une.*

Du ſein d'un Preſtre émeu d'une divine horreur.

DORANTE.

O! quel Poëte! Cela fait un horrible enchaiſnement, de *du*, & *d'un*, & *d'une*.

Page 140.

Ne vous flétrissez point par un vice si bas.

Se flétrir par un vice, est une étrange façon de parler. Enfin il conclud.

Pour moy qui jusqu'i-cy nourry dans la Satyre,
N'ose encor manier la trompette & la Lyre.

Il ne l'ose pas encore, & ne l'osera jamais : Car il ne sçait pas mesme par où il pourroit commencer : Et comment ose-t'il se mesler d'enseigner aux autres à manier la trompette, c'est à dire, le Poëme epique, dont il ose donner des regles, puisqu'il n'ose pas la manier luy mesme? Aussi en concluant son Art poëtique, il se dit.

Plus enclin à blâmer, que sçavant à bien faire.

Fin des Remarques sur l'Art Poëtique.

DIALOGUE VI.

PHILENE, DORANTE, DAMON.

PHILENE.

NOus avons assez repris haleine. Voyons ce qui suit.

Remarques sur le Poëme Heroïque intitulé le Lutrin.

Le poëte a cru qu'il feroit un poëme bien nouveau & bien merveilleux, s'il traitoit en vers magnifiques un suiet ridicule. On luy a souvent oüy dire que les autres

faisoient *un Heroïque ridicule*, & que pour luy il faisoit *un ridicule Heroïque*. Mais il s'est bien trompé luy-mesme, agissant contre la regle d'Horace,

Versibus exponi tragicis res comica non vult.

C'est à dire.

Nul ne doit par un vers tragique
Traiter une chose comique.

Le deffaut de n'avoir pas traité ce suiet en un stile comique & burlesque, comme il devoit, estoit reparé en quelque sorte quand il le recitoit, par son ton de voix qui avoit quelque chose de ridicule: mais l'ouvrage ayant esté imprimé, & estant dénué de la prononciation, il a paru extravagant ; quand on a veu dans la bouche d'une horlogere des paroles que Virgile a données à Didon, & qui ne conviennent nullement à une horlogere. Ainsi toute cette raillerie paroist fade, sans esprit, & sans iugement: & ceux qui avoient approuvé cét ouvrage dans le recit de l'Autheur, le mépriſent dans la lecture ; voyant ce suiet traité tout autrement qu'il ne devoit estre, malgré son titre specieux de poëme Heroïque, qui promet de la grandeur & de la maiesté. Mais la haute diction s'accorde si mal avec le suiet bas, & la hauteur pretenduë de l'Autheur s'accorde si mal avec les regles & le bon sens qui luy sont contraires, que les meilleurs de ses amis en ont esté confus.

DORANTE.

Toutes les personnes raisonnables en ont fait le mesme iugement.

DAMON.

Il me tarde que nous n'entrions dans le détail.

PHILENE *continué.*

L'Autheur, pour déguiser la matiere en publiant son ouvrage, & pour reparer en quelque sorte l'outrage qu'il avoit fait à un lieu si auguste & si Saint comme est la Sainte Chapelle de Paris, d'avoir voulu rendre tous ses Officiers & ses Chanoines ridicules ; a pris le nom de *Pourges*, qui est un village prés de Montlehery, où il feint qu'il y a une chapelle ; & il a esperé qu'il se mettroit ainsi à couvert : mais il devoit aussi changer beaucoup de particularitez, qui convenoient à la ville de Paris, au Palais, & à la Sainte Chapelle, & qui ne conviennent nullement à ce village. Mais il n'a pas voulu étouffer ces enfans de sa Muse Heroïque & ridicule.

Sur le premier Chant.

Page 150.

S'engraissoient dans leur longue & sainte oisiveté.

Méchante cesure. Car deux epithetes ne devoient point estre coupées par le repos du vers.

Quand la Discorde encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
S'arresta pres d'un arbre au pied de son Palais.

Comme il ne respecte point les lieux Saints, il ne respecte point aussi les Ordres Religieux. Il faut donc s'imaginer qu'à Pourges il y a des Cordeliers & des Minimes, & un Palais. Tout cela convenoit à la ville de Paris, mais l'imagination ne peut souffrir que l'Autheur transporte tout cela a Pourges, & la transporte aussi pour y voir toutes ces choses. Mesme on y verra Ribou avec sa boutique.

DORANTE.

C'est un étrange changement de Scene.

PHILENE *lit.*

Toute la fiction de la Discorde est prise de l'Arioste, qui dit aussi qu'elle fut trouvée parmy des Moines qui tenoient un chapitre.

En cette mesme page 150. il fait encore,

Accourir à grands flots ses fideles Normans,
Elle y void abborder le Marquis, la Comtesse,
Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Noblesse.

Tout cela ensemble ne convient point au village de Pourges.

Page 152. Dans la comparaison qu'il fait d'un taureau, il l'appelle *le superbe animal* Cette epithete ne convient pas à un taureau, qui est un animal pesant & triste.

DORANTE.

Il faut luy pardonner : car il n'est pas accoustumé à faire des comparaisons.

PHILENE.

Encore y fait-il une rime d'écolier, rimant *vie* avec *furie*. Il fait souvent de telles rimes.

Page 155.

Alors de cent arrests tu peux le terrasser.
Pour soutenir tes droits que le Ciel authorise,
Abysme tout plustost, c'est l'esprit de l'Eglise.

Quel transport de satyrique, de dire que l'esprit de l'Eglise soit d'abysmer tout plustost que de ne pas soûtenir ses droits par cent Arrests ? Car l'esprit de quelques particuliers, n'est pas l'esprit de l'Eglise, qui est en soy toute Sainte.

DORANTE.

Non, il eſt pluſtoſt indiſcret qu'impie en cét endroit. Il a entendu dire, c'eſt l'humeur des Eccleſiaſtiques. Mais c'eſt manquer de iugement, que de parler ainſi de l'eſprit de l'Egliſe, ſans mieux expliquer ce qu'il veut dire.

DAMON.

Ces corrections luy apprendront à penſer un peu plus à ce qu'il dit.

PHILENE.

Page 156.

Ces vertus dans Aleth peuvent eſtre en uſage.
Mais dans Bourges, plaidons.

Il a cru qu'en diſant mal de tout le monde, il devoit au moins obliger M. d'Aleth, & tous ſes amis.

Page 156. *Le nom de l'horloger la Tour.*

Ce nouvel Adonis, à la taille legere,
Eſt l'unique ſoucy d'Anne ſon horlogere.

De dire que la femme d'un horloger ſoit *ſon horlogere*, cela eſt dit ſans raiſon & ſans eſprit, pour dire *ſa femme*.

Page 157.

Ils s'adorent l'un l'autre, & ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le Sacrement.

C'eſt pouſſer ſans bornes la médiſance contre deux perſonnes mariées.

Sur le ſecond Chant, Page 158.

Cependant cét oiſeau qui proſne les merveilles.

Iamais on n'a appellé la Renommée un *oiſeau*. Cela n'eſt point de la fiction Poëtique.

Puis parlant de la crainte de l'horlogere, il dit,

A ce triſte recit tremblante & deſolée,
Elle accourt l'œil en feu, la teſte échevelée.

Cela n'a nul rapport, de mettre enſemble une femme tremblante, & ayant l'œil en feu. Les Poëtes doivent mieux repreſenter les effets des paſſions.

Puis il fait parler l'horlogere en fureur, avec les meſmes paroles que Virgile donne à Didon parlant à Enée: mais avec un ſi miſerable rapport pour ſervir à une horlogere, que cela donne du dégouſt. Enfin l'on ne ſçait où eſt la raillerie en tout cela; & ne la trouvant pas, elle retombe ſur le faux railleur.

DAMON.

Il eſt certain que cela n'a pû plaire à perſonne.

PHILENE.

Page 159. *Au nom de nos baiſers.*

Il faut demander quel nom avoient les baiſers de l'horloger & de l'horlogere.

Et le Rhin de ſes flots ira groſſir la Loire
Avant que tes faveurs ſortent de ma memoire.

Il veut le renvier ſur Virgile, faiſant parler poëtiquement un horloger à ſa femme, au lieu que Virgile fait parler ſimplement Enée à Didon.

nec me meminiſſe pigebit Eliſæ,
Dum memor ipſe mei, &c.

C'eſt à dire.

Ie veux bien de Didon garder le ſouvenir.
Tant que i'auray de vie, &c.

C'eſt vouloir faire parler ſans raiſon un horloger plus noblement que le Heros de Virgile, & ridiculement, en enflant ſa poëſie dans une paſſion.

Page 160.

Et toy meſme donnant un frein à tes deſirs.

Méchante ceſure, *Et toy-meſme donnant.*

Non, ton pere à Paris ne fut point boulanger.
Et tu n'es point du ſang de Germain l'horloger.
Ta mere ne fut point la maiſtreſſe d'un coche.
Caucaſe dans ſes flancs te forma d'une roche.

Tout cela eſt ſi pauvre & ſi plat, qu'il vaut mieux laiſſer là tout cét endroit, que de s'y amuſer davantage.

DORANTE.

L'Autheur des remarques a raiſon, & l'on void bien qu'il eſt accablé de la foule des choſes qui ſont à reprendre. Mais quelle apparence que le pere de l'horloger ſoit boulanger, & que ſa mere ſoit la maiſtreſſe d'un coche?

PHILENE.

Page 161.

De reproches hargneux ſans ceſſe t'affliger.

Quelle epithete de *hargneux* pour *reproches*? On dit bien *un homme hargneux, un eſprit hargneux, & une humeur hargneuſe*: mais cela ne ſe dit point des paroles ny des reproches.

DORANTE.

Reproches hargneux, cela eſt ridicule. C'eſt ne ſçavoir pas parler.

PHILENE.

Mais d'un bouge prochain accourant à ce bruit
Sa ſervante Alizon la ratrape & la ſuit.

Cette tranſpoſition ne ſe peut ſouffrir. Il falloit mettre, *ſa ſervante Aliſon*, avant *accourant*.

DORANTE.

C'eſt faire des vers d'une pitoyable maniere.

PHILENE.

Cependant c'eſt le Docteur des Poëtes.

Page 162.

Il attache une ſcie en forme de carquois.

Une ſcie a pluſtoſt la forme d'un arc, que d'un carquois.

DORANTE.

Il eſt vray; & i'ay veu en quelque lieu.

La ſcie en forme d'arc, d'un cry continuel,
D'un naturel entrant, & mordant, & cruel;
Montroit un rang de dents, long ſuplice des arbres.

PHILENE.

Ie ſçay de qui ſont ces vers. Mais ſuivons, car il faut achever.

Page 163.

Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre.

Phraſe admirable, *ſouffler la fatigue*; & *ſouffler la guerre* ne vaut pas mieux.

DORANTE.

On peut dire de luy qu'il nous conte mots nouveaux.

PHILENE.

Page 165. Chant troiſiéme. Voicy une admirable fiction. La Nuit apparemment eſtoit favorable à ceux qui vouloient tirer le Lutrin de la Sacriſtie, pour le replacer dans le chœur; cependant elle eſt repreſentée icy comme ennemie de leur entrepriſe, & va, par une merveilleuſe invention, prendre un hibou, pour le placer dans le Lutrin, afin qu'il fit peur à ceux qui le devoient enlever.

DORANTE.

Puis que l'Autheur aime tant les Divinitez Payennes, & particulierement Minerve, il devoit luy faire

porter dans le Lutrin, le hibou, qui eſt ſon oiſeau.

PHILENE.

Page 169. *La Deeſſe guerriere.*

De ſon pié trace en l'air un ſillon de lumiere.

La Diſcorde devoit pluſtoſt remplir tout de tenebres, que tracer en l'air un ſillon de lumiere. Puis il fait un grand honneur à M. le Prince, de le comparer à la Diſcorde. *C'eſt ainſi grand Condé, &c.*

DORANTE.

Cela meriteroit correction.

PHILENE.

Page 171. Chant quatriéme.

Tous ſes vallets tremblans quittent la plume oiſeuſe.

Il eut eſté auſſi bon de mettre *la plume oyſonneuſe*; car on la tire des oyſons, & il a voulu marquer que ces vallets couchoient ſur la plume.

Page 173.

Ah! pluſtoſt qu'un moment cét affront m'obſcurciſſe.

Galimatias. Il faut deviner qu'il veut dire, *pluſtoſt que ce Lutrin m'obſcurciſſe.* Mais de dire, *pluſtoſt que cét affront m'obſcurciſſe*, il n'y avoit qu'un ſi grand Poëte capable d'une telle hardieſſe.

DORANTE.

Mais ces hardieſſes ne ſont produites que par l'embarras d'un eſprit qui ne ſçait pas mieux s'exprimer.

Page 176.

Ainſi lors que tout preſt à briſer cent murailles,
LOVIS la foudre en main abandonnant Verſailles.

Il falloit mettre *Louis* devant *tout preſt*: autrement la tranſpoſition de *Louis* qui vient aprés, n'eſt pas ſupportable. Il falloit dire.

Ainſi lors que Louis, pour briſer cent murailles.

Mais *briſer cent murailles*, ne vaut rien, n'en deplaiſe à ſa qualité de Docteur. Puis conſiderez l'honneur qu'il fait au Roy, de le comparer à Girot vallet du Chantre, qui avec la creſſelle en main va reveiller les Chanoines endormis. Ainſi Louis au retour du printemps réveille les Guerriers.

DORANTE.

Il ne ſe peut rien adiouter à ce beau parallelle de Loüis avec le valet Girot. Et voilà ce que c'eſt que de vouloir faire des comparaiſons, quand on ne ſçait pas l'art d'en faire de nobles, & de iuſtes, qui honorent la perſonne que l'on veut louër, & qui ne l'offenſent pas.

PHILENE.

En la meſme page 179.

Quand le premier rompant ce ſilence profond.

Méchante ceſure. *Quant le premier rompant.*

DORANTE.

On ne ſçauroit aſſez admirer comment il manque ſi ſouvent à la ceſure, ayant donné une loy qui deffend d'y manquer: car tout ſon Recueïl en eſt plein de fauſſes. Il y a de l'apparence qu'il ne ſent pas quand il y manque.

DAMON.

Nul de ſes amis ne luy parle de ces fautes, parce que nous ne les ſentons pas.

PHILENE.

Il a toutefois quelques amis qui ont du gouſt pour les vers, s'il les donnoit à lire. Mais la voix qui tonne les empeſche de iuger.

Page 177.

Qui poſſede Abely, qui ſçait tout Raconis,

nable.

dans les Satyres, & tant parlé contre la raison & contre la sagesse, enfin il s'érige en sage Docteur, & crie.

Et mesme entend, dit-on, le Latin d'Akempis.

Pitoyables rimes de *Raconis & d'Akempis.*

Mais voicy ce qui est bien pire que pitoyable, d'avoir osé dans une Satyre ridicule se mocquer du Latin d'Akempis, qui est tres-intelligible, & qui est tout composé des passages de l'Evangile, selon la traduction Latine vulgate, dont le Latin est pur, bien qu'il ne soit pas Ciceronien.

DORANTE.

Ie m'étonne comment dans une piece toute comique & satyrique, sa fureur de médire l'a emporté iusques à parler avec mépris du livre que l'on appelle le *Livre d'or*, qui est celuy de *l'Imitation de Iesus Christ*; de ce livre qui est en si grande estime & veneration par tout le Christianisme, & qui aprés le Nouveau Testament tient le premier rang parmy les livres de nostre Religion. Falloit il que ce divin livre tombast sous la fureur d'un Satyrique?

PHILENE.

C'est une rage qui n'eut iamais de pareille. Mais suivons.

Ce coup part, i'en suis seur d'une main Ianseniste.

Quelle hardiesse encore, de parler du nom de *Janseniste*, aprés que le Roy a deffendu si expressement de parler iamais de ce nom, ny de l'écrire? & pourquoy dire en suite.

Arnaud cét heretique ardent à nous détruire.

Et encore ce vers.

Que chacun prenne en main le moëlleux Abely.

Parce que M. Abely Evesque de Rhodés a fait un livre intitulé *Medulla Theologica.* Tout cela est dit en raillerie contre les Chanoines qu'il introduit, & qu'il veut rendre ridicules, comme peut-estre avant esté contraires aux sentimens de M Arnaud, à qui il a dedié une Epitre toute à sa loüange. Mais comment osé-t'il réveiller ces debats, que le Roy a voulu assoupir avec tant de bonté & de sagesse: & pourquoy faire dire encore par un Chanoine qui veut abbatre le Lutrin.

Que m'importe qu'Arnaud me condamne ou m'approuve:
l'abbas ce qui me nuit par tout où ie me trouve.

Qu'avoit à faire le nom de M. Arnaud dans cette querelle pour le Lutrin? Car il n'y en a là aucun suiet. Mais ce n'est que pour obliger M. Arnaud, & tous ses amis, & voulant rendre ridicules tous ceux qui leur ont esté contraires.

DORANTE.

Il a voulu leur faire connoistre le grand bonheur qu'ils ont d'avoir pour eux un si grand Poëte.

PHILENE.

Achevons cette lecture. Car nous n'aurons que ce qu'il nous faut de iour, pour retourner à Paris.

DORANTE

La Lune va se lever dans un moment; & nous ne manquerons pas de lumiere

PHILENE.

Il reste peu à lire. Voicy ce qui suit.

La masse est emportée, & ses ais arrachez
Sont aux yeux des mortels chez le Chantre cachez,

On voit par ces derniers vers, que ce n'est icy que la moitié de l'ouvrage; puis que la victoire du Prelat, & de l'Horloger, qui est le Heros du Poëme Heroïque, doit en faire la catastrophe. Le Poëte n'en a vou-

On void qu'il eſt bien ieune encore dans l'étude d'Horace, puis qu'il ne ſçait pas encore luy-meſme en pratiquer

DORANTE.

O! quel Poëte! Cela fait un horrible enchaiſnement, de *du*, & *d'un*, & *d'une*.

lu donner que ces quatre chants, ayant dit en la preface de ſon Lutrin, qu'il euſt bien voulu donner au public cette piece achevée, *mais*, dit-il, *des raiſons tres-ſecretes, & dont le Lecteur trouvera bon que ie ne l'inſtruiſe pas, m'en ont empeſché*. Et l'Autheur trouvera bon auſſi que l'on croye, que ſes ſeules raiſons tres-ſecretes, ſont qu'il n'a pû achever cét ouvrage; n'eſtant pas capable de faire iamais un corps qui ait toutes ſes parties, ny de faire une concluſion.

DORANTE.

Ie croy qu'il en a touché la veritable raiſon.

PHILENE.

Remarques ſur la traduction du Traité de Longin.

Il ne reſte plus à examiner, que ſa traduction du traité du ſublime: mais parce que c'eſt de la proſe, & que l'on n'a eu deſſein que d'examiner ſes vers, il faut ſeulement admirer la belle penſée qu'il a eûe, ſçachant bien qu'il n'a que le genie de la Satyre, qui eſt le plus bas de la Poëſie, qu'il ſe feroit eſtimer un genie ſublime, en donnant la traduction d'un traicté du ſublime. Chacun iugera mieux de ſon élevation par ſes Poëſies, que par ſon traité du ſublime, dont il faut ſeulement voir quelques vers qu'il meſle dans ſa proſe, en traduiſant ceux d'Homere, ou de quelques autres Poëtes Grecs. Voicy de ſes premiers vers page 17.

Pour déthroner les Dieux de leur vaſte ambition,
Entreprit d'entaſſer Oſſe ſur Telion.

Il a cru que ce premier vers pourroit paſſer ſous l'ombre de ſa reputation: mais il n'y a pas un Poëte, de tous ceux qu'il a voulu rendre ridicules, qui en ait iamais fait un ſi méchant, n'ayant fait le mot *ambition* que de trois ſyllabes, bien qu'il ſoit de quatre.

DAMON.

Ie ſens bien que le dernier hemiſtiche ne vaut rien, eſtant de ſept ſyllabes, & il n'en doit avoir que ſix. Quelqu'un de ſes amis l'eut averty de refaire ce vers, comme ils luy en ont fait corriger pluſieurs pour cette derniere impreſſion; mais il n'a lû cette traduction à un ſeul.

PHILENE.

Liſons les remarques. Il faut admirer encore cette belle façon de parler, *déthroner les Dieux de leur vaſte ambition*. Il ne peut pas s'excuſer ſur les vers d'Homere, qui ne diſent rien du tout de celà, & qui diſent ſeulement parlant des Geants.

Ὅσσαν ἐπ' Ὀλύμπῳ μέμασαν θέμεν, αὐτὰρ ἐπ' Ὄσσῃ,
Πήλιον εἰνοσίφυλλον, ἵν' βατὸς ἀμβατὸς εἴη.

C'eſt à dire.

Oſerent ſur Olympe, en leur rebellion,
Porter le haut Oſſa, ſur Oſſa Pelion,
Pour s'élever aux Cieux.

Car il faut dire *Oſſa*, & non *Oſſe*; comme on dit le *Mont Oeta*, *le mont Ida*, *le mont Sina*, & non pas *Oete*, *Ide*, *& Sine*. Noſtre Poëte ſi fier, devoit traduire, *porter Oſſa ſur Olympe, & Pelion ſur Oſſa*; mais il n'a pû fourrer dans ſon vers le mot Olympe, au lieu duquel il a mis un vers entier de galimathias.,

Pour déthroner les Dieux de leur vaſte ambition.

DORANTE.

C'eſt n'avoir pas la force de traduire les vers d'Ho-

mere, rapportez par Longin, ou n'en avoir entendu qu'une partie. Toutes ces remarques ſont équitables.

PHILENE.

Page 19.

Autant qu'un homme aſſis aux rivages des mers
Void du haut d'une tour d'eſpace dans les airs,
Autant des immortels les chevaux intrepides
En franchiſſent d'un ſaut.

Pourquoy mettre dans ſes vers, *du haut d'une tour*, puis que cela n'eſt pas dans ſon texte Grec, & qu'il y a ſeulement, aſſis ſur un lieu élevé regardant vers la mer; & que cela ſe contrarie, & eſt ſuperflu, de dire *du haut d'une tour*, aprés avoir dit, *aſſis aux rivages des mers*;

Il y a dans le texte Grec

Ὅσσον δ' ἠερόεντα ἴδῃ ἀνὴρ ἰδυιήν ὀφθαλμοῖσιν,
Ἥμενος ἐν σκοπιῇ, λευσσέμεν ἠδὲ ἴδεσθαι πόντον,
Τόσσον ἐπιθρῴσκουσι θεῶν ὑψαύχενες ἵπποι.

C'eſt à dire.

Autant que peut un homme en regardant la mer,
Sur un rocher aſſis, voir l'eſpace dans l'air,
Les courſiers immortels autant d'un ſault en paſſent.

Page 20. il dit

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton ſort de ſon thrône, il pâlit, il s'écrie.
Il a peur que ce Dieu, dans cét affreux ſeiour,
D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le iour.
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée
Ne faſſe voir du Stix la rive deſolée,
Ne decouvre aux vivans cét Empire odieux,
Abhorré des mortels, & craint meſme des Dieux.

Que de choſes qui ne ſont point dans le texte Grec, par incapacité de ſerrer le ſens. Il y a ſeulement.

Ἔδδεισεν,

Ἔδδεισεν, δ' ὑπένερθε ἄναξ ἐνέρων Αἰδωνεύς,
Δείσας δ' ἐκ θρόνου ἄλτο, καὶ ἴαχε μιν οἱ ὑπερθε
Γαῖαν ἀϊάρῃξεσι Ποσειδάων ἐνοσίχθων,
Οἰκία δ' ἀθανάτοισι καὶ ἀθανάτοισι φανείη,
Σμερδαλέ' ὠρώοντα τά τε φρίσσουσι θεοπρ.

C'eſt à dire.

Pluton Roy des enfers de peur en fut attaint.
De ſon thrône il s'elance, il crie, il tremble, il craint
Que du coup de Neptune une large ouverture
Ne découvre l'horreur de ſa demeure obſcure,
Des mortels redoutée; & qu'abhorrent les Dieux.

Mais la difficulté de ne mettre dans le vers que ce qu'il faut, fait qu'un Poëte qui n'a pas la force de preſſer le ſens, y ioint des vers entiers, qui ne ſont que des chevilles pour faire tenir le reſte, & pour rimer à ce qui a eſté dit, ou à ce qui doit eſtre dit en ſuite. On peut aider au vers par quelque mot adiouté, mais on ne doit pas y ioindre des ſens qui ne ſont pas dans le texte. Car ne le faiſant pas, ou ne pouvant pas le faire, on ſe fait voir Eſcolier, & bien bas, en meſme temps que l'on veut ſe faire le Maiſtre, & bien haut, par un traité du ſublime.

Mais dans cette page 20. Il faut remarquer en paſſant la rare prudence du Traducteur, qui aprés avoir dit en ſon Art Poëtique.

Page 130.

Homere n'entend pas la noble fiction.

Se mocquant d'un de nos amis qui dans ſon traité des Poëtes Grecs, Latins, & François, avoit marqué quantité de ridicules inventions ou fictions d'Homere; maintenant il en produit luy-meſme de tres-pauvres, aprés avoir allegué des vers d'Homere de l'Ilia-

de liv. 10. où il parle d'un grand renverſement de la nature, *où les choſes mortelles & immortelles*, dit Longin, *tout enfin combattoit avec les Dieux, & il n'y avoit rien dans la nature qui ne fuſt en danger : mais il faut prendre*, dit-il, *toutes ces penſées dans un ſens allegorique, autrement elles ont ie ne ſçay quoy d'affreux, d'impie, & de peu convenable à la mateſté des Dieux.* Mais quel Lecteur penſe à excuſer Homere ſur le ſens allegorique, quand les choſes ſont ridiculement expoſées ? *Et pour moy*, pourſuit Longin, *lors que ie voy dans Homere les playes, les ligues, les ſuplices, les larmes, les empriſonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent ſans ceſſe, il me ſemble qu'il s'eſt efforcé autant qu'il a pû de faire des Dieux, de ces hommes qui furent au ſiege de Troye ; & qu'au contraire des Dieux meſmes il en a fait des hommes. Encore les fait-il de pire condition : car à l'egard de nous, quand nous ſommes mal-heureux, au moins avons nous la mort, qui eſt comme un port aſſeuré pour ſortir de nos miſeres : au lieu qu'en repreſentant les Dieux de cette ſorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais eternellement miſerables.*

DORANTE

Il ne devoit pas alleguer ces pauvres fictions d'Homere, aprés avoir blamé l'Autheur du traité des Poëtes, d'avoir marqué pluſieurs de ſes ridicules inventions.

PHILENE *pourſuit.*

Page 22. du traité de Longin, parlant encore d'Homere. *Mais*, dit-il, *je vous prie de remarquer, pour pluſieurs raiſons, combien il eſt affoibly dans ſon Odyſſée, où il fait voir que c'eſt le propre d'un grand eſprit, lors qu'il commence à vieillir & à decliner, de ſe plaire aux contes & aux fables*, &c. page 24. *A tous propos il s'égare en des imaginations & des fables incroyables... Les eſprits plus élevez tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur eſprit commence à s'éteindre. Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du Sac ou Eole enferma les vents, & des compagnons d'Ulyſſe changez en pourceaux.* Virgile a fait une abſurdité toute contraire, faiſant changer des vaiſſeaux en Nymphes de la mer. Mais on s'eſt accoûtumé à ſouffrir ces grandes inepties dans les anciens, dont la diction a eu de la grandeur. *Et de toutes ces abſurditez*, pourſuit Longin, *qu'il conte des amans de Penelope... En effet toute cette deſcription eſt proprement une eſpece de Comedie.* Voilà comment ce Rheteur ancien parle des pauvres fictions d'Homere. Cependant parce que dans *le Traité des Poëtes*, on en a remarqué quantité d'autres bien plus ridicules encore, les petits Poëtes envieux, qui ne ſçavent ce que c'eſt que fiction, accuſent de preſomption ceux qui ont eu aſſez de gouſt pour diſtinguer ce que les anciens ont de bon, d'avec ce qu'ils ont de defecteux.

DORANTE.

Il y a ſuiet de blâmer le peu de iugement de celuy qui ne ſe ſouvenoit pas de ces deffauts d'Homere, qu'il avoit veus & traduits de Longin, quand il a accuſé un Poëte de n'avoir pas approuvé toutes les fictions d'Homere.

PHILENE.

Achevons page 27.

Et les bras étendus, les entrailles emeuës
Ils font ſouvent aux Dieux des prieres perduës.

Méchantes rimes, *emuës & perduës.*

Page 57.

Que quiconque oſera s'écarter à mes yeux

Il devoit dire *s'écarter de mes yeux*; Mais il y a dans le Grec *quiconque ira ailleurs qu'aux vaiſſeaux ie le tueray.*

Page 58. *Y viens-tu de la part de ceste troupe avare.*

Autre méchante ceſure, & baſſe façon de parler en vers, *y viens-tu de la part.*

Page 88. *Le meſme iour qui met un homme libre aux fers.*

Méchante ceſure, & pauvre vers.

DAMON.

Nul de ſes amis n'a iamais cru qu'il fit tant de méchans vers.

PHILENE *lit.*

Aprés avoir fait voir tant de fautes de iugement, & de diction, tant d'ignorances pueriles, par deffaut de connoiſtre le monde, & de ſçavoir comment on doit parler, ſoit aux Princes, ſoit des Princes, ſoit de toutes les autres choſes dont ceux qui ſe meſlent de faire des vers doivent écrire avec iuſteſſe & delicateſſe; & aprés avoir admiré comment ſes Auditeurs, étourdis par la voix, avoient pris tant de pauvretez & de miſeres pour des merveilles, ſans y avoir trouvé une ſeule deffectuoſité, & ſans luy avoir iamais refuſé leurs applaudiſſemens; on luy peut dire les meſmes vers qu'il a faits pour d'autres, page 135.

Ne vous enyvrez point des éloges flateurs
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces reduits prompts à crier, merveille.
Tel eſcrit recité ſe ſoutint à l'oreille,
Qui dans l'Impreſſion au grand iour ſe montrant,
Ne ſoutient pas des yeux le regard penetrant.

Mais il faut eſtre Maiſtre, pour ſçavoir bien iuger des fautes: un petit éclair d'eſprit qui paroiſt, éblouït l'Auditeur, & quelquefois meſme le Lecteur, qui dans ſon éblouïſſement laiſſe paſſer quantité de deffauts, & les loüe autant que ce qui luy a paru éclatant, par manque de fineſſe de gouſt. Mais il y a peu d'eſprits aſſez forts, pour ne ſe pas laiſſer éblouïr par des éclats qui ſurprennent, qui paſſent, & qui font paſſer le reſte, s'il eſt deffectueux.

DORANTE.

Il eſt vray qu'il ſemble n'avoir fait ces vers que pour luy meſme; & il ſe les appliquera mieux quand il aura veu tous ces bons avis qu'on luy donne.

PHILENE.

Finiſſons par la derniere des remarques.

Bien que l'on n'ait pas voulu examiner cette traduction entiere, reſervant à en parler quelque iour, il eſt impoſſible de ne pas remarquer le peu de iugement du Traducteur, d'avoir oſé faire preſenter au Roy ce traité, & de n'avoir pas conſideré ſon dernier Chapitre, qui a pour titre *Des cauſes de la decadence des eſprits*, & qui traite pourquoy il ne ſe trouvoit plus d'eſprits qui s'élevaſſent fort haut dans le ſublime, comme Homere pour la Poëſie, & Demoſthene pour l'éloquence; & il dit que *c'eſt le gouvernement populaire, qui nourrit & forme les grands genies; & qu'il n'y a rien qui éleve davantage l'ame des grands hommes, que la liberté, ny qui excite & réveille plûs puiſſamment en nous ce ſentiment naturel qui nous porte à l'émulation, & ceſte noble ardeur de ſe voir élevé au deſſus des autres. Aioutez que les prix qui ſe propoſent dans les republiques, aiguiſent & achevent de polir l'eſprit, &c.*

C'eſt faire des vers d'une pitoyable maniere.

PHILENE.

Puis que l'Autheur aime tant les Divinitez Payennes, & particulierement Minerve, il devoit luy faire

Mais nous continuë t'il, *qui avons appris à ſouffrir le ioug d'une domination legitime, qui avons eſté comme enveloppez par les coûtumes & les façons de faire de la Monarchie... & qui n'avons iamais gouté de cette vive & feconde ſource de l'eloquence, ie veux dire de la liberté: ce qui arrive ordinairement de nous, c'eſt que nous nous rendons de grands & magnifiques flateurs... Car un eſprit abbatu & comme domté par l'accoutumence au ioug, n'oſeroit plus s'enhardir à rien: tout ce qu'il avoit de vigueur s'evapore de ſoy-meſme, & il demeure touſiours comme en priſon.* Où eſt le iugement de cét homme, de rapporter la cauſe de la decadence des eſprits à l'Etat Monarchique, & la cauſe de l'élevation des eſprits à la liberté, à l'Etat Populaire, & aux prix que les Republiques propoſoient; puis que vivant ſous un bon & ſage Roy, nous iouïſſons bien plus de la liberté, que les peuples n'en iouïſſoient dans leurs aſſemblées tumultueuſes, & ſi ſuiettes aux ſeditions; & que le Roy fait plus de bien aux perſonnes de merite, que toutes les Republiques enſemble n'en ptopoſerent & n'en donnerent iamais. Et il faut luy demander ſi la conſideration du Roy luy a oſté l'ardeur de s'élever au deſſus de tous les Poëtes. Virgile & Horace furent bien plus riches par les bien-faits de l'Empereur Auguſte, que ne furent iamais ny Demoſthene, ny Homere, ny Heſiode, ny Pindare, ny Sophocle, ny tous les autres Poëtes Grecs enſemble. Et il n'y a rien qui éleve tant au ſublime, que les frequentes actions Heroïques d'un grand Roy, & que ſes vertus, qui ſont bien plus grandes que ne furent iamais celles des Areopagites, ny celles des Ephores. Il ſe ſeroit bien paſſé de rapporter à la Monarchie les

cauſes de la decadence des eſprits, & des foibleſſes du ſien; & d'eſperer ſon élevation par cette ſeule traduction du traité du ſublime On en fera voir plus à loiſir les deffauts, & que ſouvent il n'en a pas entendu, ou le Grec, ou le ſens.

On fera voir auſſi un autre recüeil, auſſi groſque celuy-cy (qui n'a eſté fait qu'à la haſte) de toutes les autres fautes, pour le ſens, pour la langue, & pour les vers, afin de luy faire ſçavoir qu'il doit s'inſtruire, avant que de vouloir enſeigner les autres.

DORANTE.

Puis que c'eſt icy la fin des Remarques, il ne nous reſte, avant que de nous ſeparer, qu'à iuger en gros de tous ces iugemens qui ont eſté faits de ſon livre Ie connoiſſois aſſez la pluſpart de ſes deffauts, mais difficilement euſſions nous pû les croire ſi grands, ny en ſi grande quantité, que nous les avons veus icy.

DAMON.

I'en ſuis le plus ſurpris de nous trois; car bien que ie me fuſſe rendu au iuiet du Poëme Heroïque, dont vous m'avez fait connoiſtre la beauté & la grandeur, qui ne ſeront pas détruites par ſes fauſſes maximes; toutefois i'eſtois encore prevenu de l'eſtime que pluſieurs faiſoient avec moy de ſes Satyres, & de ſes autres œuvres; & iamais ie n'euſſe penſé que l'on euſt pû me faire voir la moindre partie de tant de fautes de ſens, de genie, & de vers.

PHILENE.

Il y a long-temps que ie le connois tel qu'il eſt. Ie l'ay oüy quelquefois raiſonner ſur des ouvrages de Poëſie dont il falloit iuger; comme de quelques pieces de

portable. Il falloit dire.

Ainſi lors que Louis, pour briſer cent murailles.

ne les empeſche de iuger.

Page 177.

Qui poſſede Abely, qui ſçait tout Raconis,

theatre, ou d'autres. Et ie le voyois parler avec un ton de Maiſtre, mais avec un iugement d'Eſcolier. Ie l'ay trouvé ſans gouſt, & ſans diſcernement pour les choſes les plus fines & les plus delicates, & s'attachant à loüer ce qui eſtoit le plus bas. I'admirois avec quelle aſſeurance il avoit oſé écrire que la Satyre luy *inſpira dés quinze ans la haine d'un ſot livre*, puis qu'en l'âge où il eſt il n'a pû encore connoiſtre & corriger tant de fautes du ſien.

DORANTE.

Enfin il eſt tombé en bonne mains, ayant oſé attaquer ceux qui pouvoient bien ſe deffendre, à qui toutefois il n'a pû reprocher ny un vers foible ou mal fait, ny un defaut de ſens. Mais ie ne puis aſſez admirer comment il a pû avoir tant d'approbateurs.

PHILENE.

Il n'eſt pas difficile d'en dire les raiſons, dont la premiere a eſté ſon artifice de lire hardiment en divers lieux, & de mandier des ſuffrages long-temps avant que de faire imprimer: C'eſt ce que ne font point les grands genies, qui expoſent en ſecret leurs ouvrages à la lecture des bons Iuges; Comme Horace qui ſe contentoit de peu de Lecteurs qui fuſſent de bon gouſt. La ſeconde a eſté la médiſance qui eſtoit le ſuiet de ſes Satyres, laquelle plaiſt d'abbord à tous, & qui eſtant bien receuë, engage en ſuite les eſprits à ſoutenir l'approbation qu'ils luy ont donnée. La troiſiéme a eſté d'avoir fait valoir la grande peine qu'il avoit à faire des vers, pour faire iuger de leur excellence par la grandeur de ſa difficulté à les faire; au lieu que cette difficulté ne venoit que de manque de genie: car c'eſt

le genie qui rend les choſes faciles; Et la quatriéme raiſon a eſté que la pluſpart de ceux qui l'écoutoient, ont confondu l'eſprit d'Horace & d'autres, avec le ſien, & ont pris comme venant de ſa ſource, tout ce qu'il prononçoit, & dont il recevoit la loüange comme ſi elle luy eut appartenu; n'ayant pas de genie pour en meriter par luy meſme; & eſtant reduit à aller ſervilement aux emprunts de tous coſtez, pour reveſtir ſa miſere. Il ſçait ce qu'Horace ſon Maiſtre a dit de tels emprunteurs, les comparant à la corneille d'Eſope dépoüillée par les oiſeaux, chacun luy ayant redemandé la plume qu'il luy avoit preſtée.

Moveat cornicula riſum
Furtivis nudata coloribus,

C'eſt à dire.

La corneille fut bien raillée,
Des plumes eſtant dépoüillée.

DORANTE.

Ie ſçay qu'un ſçavant qui a du loiſir, fera un recüeil auſſi gros que le ſien de tout ce qu'il a pris des Poëtes Anciens; outre celuy que l'on doit faire des fautes qui ont eſté oubliées dans ces Remarques.

DAMON.

Cela pourra nous divertir encore quelque iour. Ie ſeray bien aiſe d'apprendre quelquefois avec vous à me détromper, & à raffiner mon gouſt. Il eſt tard; & il y a long-temps que le carroſſe nous attend.

PHILENE.

La lune eſt dé-ja levée, & eſt ſans nuages. Voſtre Cocher ny vos chevaux n'auront pas beſoin de flambeau.

Parce que M. Abely Eveſque de Rhodés a fait un livre intitulé *Medulla Theologica*. Tout cela eſt dit en raillerie contre les Chanoines qu'il introduit, & qu'il

la moitié de l'ouvrage; puis que la victoire du Prelat, & de l'Horloger, qui eſt le Heros du Poëme Heroïque, doit en faire la cataſtrophe. Le Poëte n'en a vou-

DAMON.

Adieu Philene. Ie me ſens plus libre & plus leger en montant dans ce carroſſe, que ie n'eſtois en arrivant.

DORANTE.

Cela vient de ce que tu és déchargé des chaines de la prevention, qui ſont bien lourdes, meſme à qui ne les ſent pas.

DIALOGUE VII.

DESP... L'OMBRE DE MOLIERE.

DESP...

QVE voy-je? eſt-ce un fantoſme?

MOLIERE.

Ouy, tu revois Moliere.

DESP...

Quoy? tu reviens, amy, joüir de la lumiere?

MOLIERE.

As-tu dans ta retraite aſſez fait de ſejour?

DESP...

Dans les murs de Paris me voicy de retour.

MOLIERE.

Tu craignois que l'encens, pour ta Muſe imprimée,
Ne te fiſt tout à coup étouffer de fumée.
Mais tu dois reprimer le plaiſir que tu ſens.
Tu vas plus recevoir de honte que d'encens.

DESP...

Quoy? ne me vois-tu pas tout rayonnant de gloire?

MOLIERE.

De ta gloire paſſée étouffe la memoire.
Mille qui t'encenſoient ne t'encenſeront plus.
Car le Roy des Lutins, que tu nommes Phebus,
Te mande que ton livre a gaſté ton myſtere.
L'organe de ta voix t'eſtoit ſeul neceſſaire.
Par elle tu regnois parmy les ignorans:
Ton Recüeil t'a placé dans le plus bas des rangs.
Il dit qu'en tes reduits, par des tons effroyables,
Tu battois ſeurement l'ennemy de ſes fables.
Que tu l'as en public follement attaqué:
Que penſant te mocquer, ſeul tu ſeras mocqué.

DESP...

Quoy? devois-je endurer ſa forte raillerie,
Lors que du Dieu du Rhin j'inventay la furie,
S'oppoſant à l'effort de mon Prince indomté.

MOLIERE.

Pourquoy meſler la fable avec la verité?
Tu ſçais qu'on ne croit plus des Dieux ſi ridicules.
Les eſprits ne ſont plus ſi foux, ny ſi credules.
De LOVIS, c'eſt par trop ternir les actions,
Que d'y meſler ainſi les folles fictions.

DESP...

Faute d'invention la Fable & la Satyre
Servent pour divertir tous ceux qui veulent rire.

Grecs. Voicy de ſes premiers vers page 17.

Pour déthroner les Dieux de leur vaſte ambition,
Entreprit d'entaſſer Oſſe ſur Telion.

Il a cru que ce premier vers pourroit paſſer ſous

duquel il a mis un vers entier de galimathias,

Pour déthroner les Dieux de leur vaſte ambition.

DORANTE.

C'eſt n'avoir pas la force de traduire les vers d'Ho-

MOLIERE.

Mais un ſolide eſprit trouve bien peu charmant
Tout ce qui ſur le vray n'a pas ſon fondement.

DESP...

A qui manque de veine, eſt-ce peu de prudence
Que de charmer le monde avec la médiſance?
Car c'eſt dans le Palais ce qui ſe vend le mieux.
Il eſt bien plus de foux que d'hommes ſerieux.
Barbin pour mon livret me rend trois mille livres,
Et ne donneroit rien du plus docte des livres.
Je ſors touſiours à jeun des applaudiſſemens,
Mais trois cens loüis d'or donnent des alimens.
Quoy que l'invention brille dans l'Heroïque,
Vn livre qui médit vaut bien plus en boutique.

MOLIERE.

Ceux que ta voix trompoit ne ſeront plus trompez,
Quand à lire en repos ils ſeront occupez.
Le ton fort, ſans eſprit, facilement impoſe.
Dire un nom te ſuffit, ſans en dire autre choſe.
Sçais tu blâmer un vers? Iamais d'un ſeul deffaut
Tu ne ſceus accuſer les œuvres de Quinaut:
Mais en doctes leçons une veine fertile
Dé-ja de tes deffauts a marqué plus de mille.
Tu devois en mon Art m'imiter un peu mieux.
I'ay ſceu plaire en mon temps aux plus judicieux.
Ie ne nommois aucun, mais par des caractéres
Ie peignois les tableaux des ſottiſes vulgaires.

La generale idée eſtoit mon ſeul ſoutien.
Les choſes diſent tout, les noms ne diſent rien.
Mais pour un caractere il faut ſçavoir le peindre:
Et nul, quoy que bien peint, n'a ſujet de ſe plaindre.
Icy, ſans te nommer ie vay peindre le tien.
Es-tu Turc, es-tu Maure, Idolatre, ou Chreſtien?
On voit que ſans raiſon tu fais tout perſonnage,
Tantoſt le ſerieux, tantoſt le badinage.
Pour ſçavoir bien piller, tu te crois bien ſçavant.
La rime ou la raiſon te manque bien ſouvent.
En galimathias ta Muſe eſt trop feconde.
Tu crois, déchirant l'un, plaire au reſte du monde.
Par boutade ſouvent tu fais d'aſſez bons vers,
Parlant du grand LOVIS, l'honneur de l'Vnivers.
Mais pourrois-tu chanter ſa conqueſte fameuſe,
Si du Rhin tu n'offrois la barbe limonneuſe?
Que peux-tu ſans Satyre? & pourrois-tu jamais
Sans la plaiſanterie entrer dans les grands faits?
Aprés cinquante vers ton Pegaſe recule.
Tu te ſauves ſoudain dans ton faux ridicule.
Trouvant un nom bizarre, un Vurts bien à propos,
L'haleine te manquant, tu reprens du repos.
Tu tombes auſſi-toſt ſans forces, ſans figures;
La fauſſe rime vient, les méchantes ceſures.
Un apprentif en vers, inſtruit depuis deux ans,
Jamais ne mit au jour des vers ſi mal plaiſans.
Cependant ton eſprit ne ſentant pas ſes fautes,
S'eſtime triomphant des Muſes les plus hautes.

Tu crois qu'à ta fureur tout le monde eſt ſoumis.
Tu crois que dans les vers tout te ſera permis:
Tu veux qu'inſolemment ta verve s'authoriſe
Pour offenſer la Cour, le Parlement, l'Egliſe.
La vertu, la raiſon, ſans reſpect & ſans choix,
Les lieux Saints, les Prelats, les finances, les loix.
Mais un ſeul te renverſe au fonds d'un precipice.
Rien pour t'en retirer ne te ſera propice.
Qui donc trouveras-tu qui deffende tes vers?
Pourras-tu corriger tout les ſens de travers?
Oſeras-tu tout ſeul entrer dans la bataille,
Armé d'un conte faux de quelque huitre à l'écaille?
Crois-tu que ton eſprit ne te manquera pas,
Ayant ſi peu de force, avec un cœur ſi bas?
Vn ingrat comme toy n'eut iamais de courage.
Ton humeur ſatyrique eſt pluſtoſt une rage.
Cœur lâche qui pourſuis les vivans & les morts,
Tu m'adorois vivant, maintenant quand je dors
Tu me lances les traits d'une aſpre calomnie:
Du titre de bouffon tu noircis mon genie.
Autrefois à genoux, forcé de m'eſtimer,
Tu t'addreſſois à moy pour t'apprendre à rimer.
Tu m'appellois alors ton juge, ton arbitre,
Rare & fameux eſprit, c'eſt le front de l'Epitre.
Si toſt que ie ſuis mort, tu pretens me braver,
Et ſur moy, me blamant, tu penſes t'élever.
Mais de nos deux talens, on ſçait la difference.
Vn bel Art fut le mien, le tien la médiſance.

Tu viens de faire voir ton cœur noble & bien haut.
On te fit un feſtin pour embraſſer Quinaut.
Tous deux en vrais amis vous fiſtes bonne chere.
Luy que le Ciel forma liberal & ſincere,
Bien-toſt en ſon logis te fit un grand repas:
Mais aprés peu de jours il ne t'en ſouvint pas.
Avec les gens d'honneur comment oſes-tu vivre,
L'ayant tout de nouveau renoircy dans ton livre?
Quel orgueil d'attaquer ceux qui nous ont appris
L'art de charmer le gouſt des plus nobles eſprits?
Tu frapes Saint-Amand des traits de ta malice:
Sa Rome Ridicule eſt un ſi beau caprice.
Devois-tu me traiter de plat & de bouffon,
Et t'elever plus haut que l'Autheur du Typhon?
Iamais de nos eſprits tu n'auras la fineſſe,
Le plaiſant ſans faſcher, la grace, la ſoupleſſe.
Tu ne fais que dreſſer un roole de Rimeurs:
Tu cottes par leurs noms Libraires, Imprimeurs:
Sur les mots du Palais tu fais de pauvres gloſes.
Ceux qui ſçavent la Cour, ne ſçavent point ces choſes.
Et quand tu fais aux Rois parler leurs confidens,
Tu les fais diſcourir en foux, en impudens.
Dans les vers enfantez de ta ſeche cervelle
La rime & le bon ſens ſouvent ſont en querelle;
Et ton authorité, ſans ordre & ſans compas,
Les force à s'embraſſer, s'ils ne s'embraſſent pas.
Superbe, parle donc, oſeras-tu paroiſtre,
Quand ton livre imprimé t'a ſi bien fait connoiſtre?

mence à vieillir & à decliner, de ſe plaire aux contes & aux

Méchantes rimes, *emuës & perduës.*

Va te cacher encor: fuy, retourne à tes champs.
Donner des coups de lime à tes vers ſi méchans.
Hé quoy? tu me dis mot? Ta voix ſi magnifique
Abandonne à ce coup ta veine Satyrique.
Mais je veux me venger en diverſes façons.
Je reviendray ſouvent te donner des leçons:
Tu verras, pour punir tes fureurs ordinaires,
Vn Docteur Eſcolier dans les Viſionnaires.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le 25. Juillet 1674. ſigné NOBLET, il eſt permis à CLAUDE AUDINET, Imprimeur-Libraire à Paris, d'Imprimer un Livre intitulé: *La Deffenſe de la Poëſie Heroïque:* & ce pendant le temps de dix années, à commencer du jour que ledit livre ſera achevé d'Imprimer pour la premiere fois, & deffenſes ſont faites à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'Imprimer, vendre & debiter ledit livre ſans le conſentement de l'Expoſant, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, & de tous deſpens, dommages & interefts, ainſi qu'il eſt plus amplement porté par ledit Privilege.

Et ledit Sieur Audinet a aſſocié à ſon droit de Privilege, Jacques le Gras, Nicolas le Gras, & Auguſtin Beſoigne, tous Marchands Libraires à Paris, pour en joüir conjointement ſuivant l'accord fait entr'eux.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté le 18. *Aouſt* 1674. *Signé,*
THIERRY, Sindic.

Achevé d'Imprimer pour la premiere fois le 18. Aouſt 1674.

Qui dans l'Impreſſion au grand iour ſe montrant,
Ne ſoutient pas des yeux le regard penetrant.

vé au deſſus des autres. Aioutez que les prix qui ſe propoſent dans les republiques, aiguiſent & achevent de polir l'eſprit, &c.

vertus, qui sont bien plus grandes que ne furent iamais celles des Areopagites, ny celles des Ephores. Il se seroit bien passé de rapporter à la Monarchie les

Il y a long-temps que ie le connois tel qu'il est. Ie l'ay oüy quelquefois raisonner sur des ouvrages de Poësie dont il falloit iuger; comme de quelques pieces de

a eſté d'avoir fait valoir la grande peine qu'il avoit à faire des vers, pour faire iuger de leur excellence par la grandeur de ſa difficulté à les faire ; au lieu que cette difficulté ne venoit que de manque de genie : car c'eſt le

PHILENE.

La lune eſt dé-ja levée, & eſt ſans nuages. Voſtre Cocher ny vos chevaux n'auront pas beſoin de flambeau.

MOLIERE.

Tu craignois que l'encens, pour ta Muſe imprimée,
Ne te fiſt tout à coup étouffer de fumée.
Mais tu dois reprimer le plaiſir que tu ſens.
Tu vas plus recevoir de honte que d'encens.

De LOVIS; c'eſt par trop ternir les actions,
Que d'y meſler ainſi les folles fictions.

DESP...

Faute d'invention la Fable & la Satyre
Servent pour divertir tous ceux qui veulent rire.

Dé-ja de tes deffauts a marqué plus de mille.
Tu devois en mon Art m'imiter un peu mieux.
I'ay ſceu plaire en mon temps aux plus judicieux.
Ie ne nommois aucun, mais par des caracteres
Ie peignois les tableaux des ſottiſes vulgaires.

La fauſſe rime vient, les méchantes ceſures.
Un apprentif en vers, inſtruit depuis deux ans,
Jamais ne mit au jour des vers ſi mal plaiſans.
Cependant ton eſprit ne ſentant pas ſes fautes,
S'eſtime triomphant des Muſes les plus hautes.